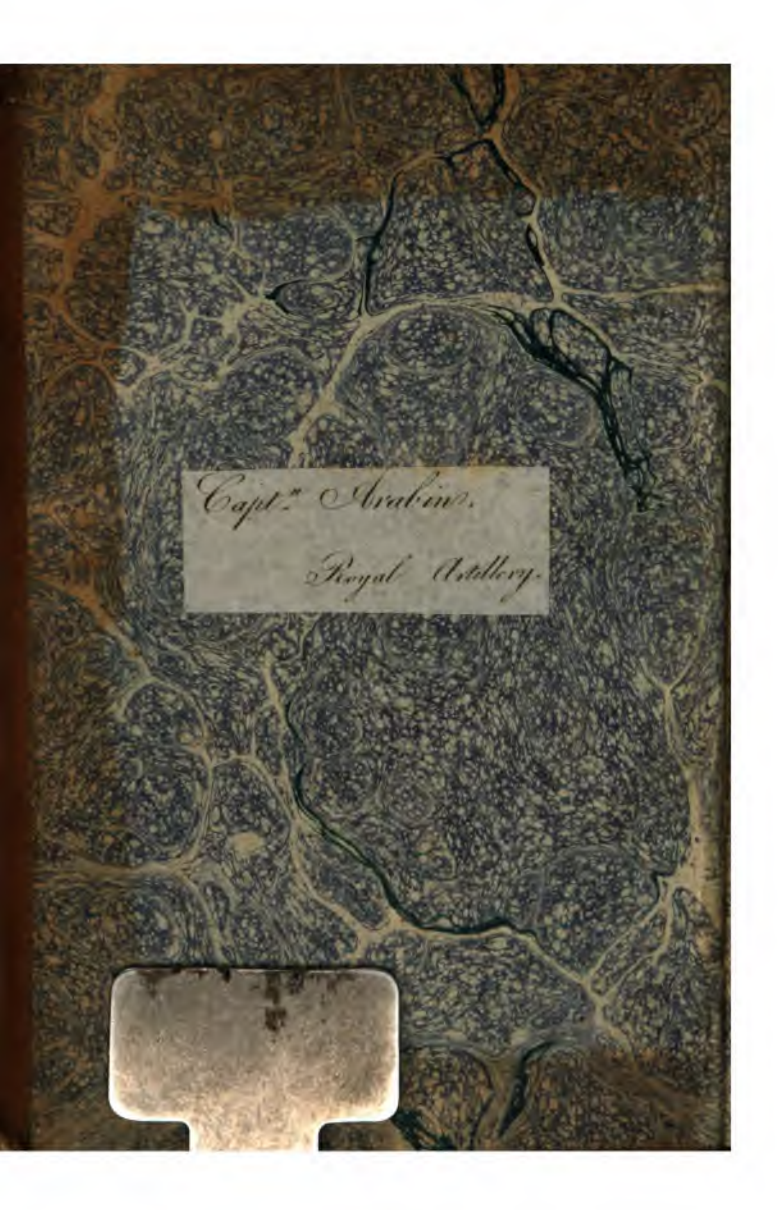



Captn. Arabin.
Royal Artillery.



LA PITIÉ,

POÈME.

PAR JACQUES DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE,

RUE DE CLÉRY, N°. 13.

M. DCCC. XXII.

PREFACE
DE L'AUTEUR (1).

L'AUTEUR de ce poème ne se dissimule pas toutes les haines que doit lui attirer sa publication. Il attaque un million de propriétaires illégitimes et de spoliateurs barbares. Aucun regret ni aucun ressentiment personnels n'ont conduit sa plume ; il ne s'est jamais permis aucune satire, il n'a répondu à aucune ; et, quand il a réfuté quelques critiques de ses ouvrages, c'était moins pour les justifier, que pour dissiper quelques préjugés litté-

(1) Cette Préface, composée par Delille, en 1802, et publiée à Londres à la même époque, fut supprimée dans l'édition qui parut alors à Paris, ainsi que plusieurs passages du Poëme, qui ont été rétablis dans cette nouvelle édition.

raires, ou pour répandre quelques principes de goût trop méconnus. Il opposera la même impassibilité au déchaînement dont on le menace : de pareilles attaques ne peuvent effrayer celui qui, sous les couteaux de Robespierre, refusa un hymne pour l'Être suprême qu'outrageaient ses hommages, que calomniait son existence, et qu'a trop tard justifié son supplice.

Si l'on avait réuni les voix de ceux dont il défend la cause ; peut-être cet ouvrage n'aurait point vu le jour ; mais un homme profondément indigné de l'injustice, ne consulte ni les oppresseurs, ni les opprimés ; il écoute l'humanité et la justice. A ces motifs s'est joint le souvenir ineffaçable de ce qu'il doit à ses augustes bienfaiteurs : il a voué à leur mémoire le respect qu'il eut pour eux dans les temps de leur prospérité, et qu'il leur a fidèlement conservé dans leur infortune : rien ne meurt pour les cœurs reconnaissants.

Ce poème n'est pas, comme on pourrait le croire, un ouvrage purement de circonstance. L'auteur, dans le PREMIER CHANT,

peint la pitié exercée par les particuliers envers les animaux, les serviteurs, les parents, les amis, et indistinctement tous les êtres à qui leurs malheurs et leurs besoins donnent des droits à la pitié des ames sensibles. Il contient deux épisodes d'un genre et d'un caractère différents : dans l'un, l'auteur a peint, avec des couleurs plus sombres et d'une manière plus énergique, les misères de la ville; dans l'autre, avec des teintes plus douces, la misère des campagnes, où elle se montre moins effrayante et moins hideuse. Le lieu même de la scène demandait un ton différent. De ces deux épisodes, l'un est un fait réel, assez intéressant pour que le célèbre Danloux se soit proposé, d'après la lecture que l'auteur lui en a faite, de lui consacrer l'admirable talent qui a rendu si touchant son beau tableau de *la Vestale*, auquel toute l'Angleterre a couru. Le second épisode est tout entier d'imagination.

Le SECOND CHANT a pour objet la pitié des gouvernements, exercée dans les établissements publics de justice et de charité, dans

les prisons, dans les hôpitaux civils et militaires, dans les guerres de peuple à peuple, et même dans la guerre civile. Il se termine par un épisode qui présente un des plus intéressants et des plus terribles tableaux que pût tracer la poésie, celui de deux camps français de la Vendée, volant l'un vers l'autre dans un moment de trêve; toutes les animosités oubliées, toutes les fureurs suspendues, la nature et le sang reprenant leurs droits; chacun reconnaissant, embrassant son ami, son parent, le compagnon de son enfance; et, au milieu de cet attendrissement et de cette allégresse universelle, le signal terrible du retour à leurs drapeaux parricides, et du renouvellement des massacres.

Le TROISIÈME CHANT a pour sujet la pitié dans les temps orageux des révolutions, et c'est là que le poème prend davantage la couleur d'un ouvrage de circonstance; mais l'auteur a eu soin d'attacher tous les détails à des idées générales; il a cherché les sources de la pitié, il les a trouvées dans la grandeur déchue dont on mesure les malheurs par la

hauteur de sa chute, dans le spectacle de la beauté malheureuse et de la vertu proscrite, de la vieillesse et de l'enfance persécutées. Les détails et les récits ne sont que l'application des faits aux principes et des effets aux causes.

La peinture des malheurs inouïs de la plus auguste et de la plus infortunée des races royales, est naturellement amenée par l'expression des différents genres de pitié qu'inspirent les différens malheurs; car, par une incroyable fatalité, cette famille offre la réunion lamentable de tous les désastres qui peuvent affliger une maison royale, après huit cents ans de gloire et de prospérité. Il y avait dans ce sujet un grand écueil à éviter; c'est la monotonie horrible de ces scènes innombrables de supplices et de massacres. Pour donner quelque variété à ces terribles peintures, l'auteur a tâché d'y mêler quelquefois, sans disparate, des images douces et même riantes. Ainsi, dans la description de la mort tragique de l'infortuné duc de Brissac, après ce vers:

Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?

l'auteur ajoute :

Avec moins de plaisir les yeux d'un voyageur
Dans un désert brûlant rencontrent une fleur ;
Avec moins de transport, des flancs d'un roc aride
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.

De même, dans la peinture du règne de la terreur, il a interrompu un instant cette longue suite de meurtres abominables par ces vers d'un ton plus doux, et d'une couleur moins lugubre :

Ah ! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
A qui l'obscurité garantit l'indulgence !
Et qu'importe au pouvoir qu'auprès de ces troupeaux
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux ?
Qu'importe le mortel dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître ?

C'est dans la même intention que l'auteur a ajouté ici le juste éloge des femmes qui, presque toutes, sont montées sur l'échafaud avec un courage dont l'histoire offre à peine quelques exemples, cités sans cesse et rarement imités. Enfin, pour varier encore cet épouvantable tableau de la plus effroyable

époque du genre humain, il a terminé ce chant par la description d'une fête champêtre instituée en l'honneur de ces douze filles de Verdun, également intéressantes par leur vertu et leur beauté, toutes immolées dans un même jour, et dont la mort prématurée rappelle d'une manière si touchante ce mot charmant d'un Grec après une bataille où la jeunesse athénienne périt en foule : *l'année a perdu son printemps*. Par cette description naturellement amenée, le lecteur consolé passe avec plaisir et sans secousse des massacres à une fête, de la terreur des échafauds aux spectacles délicieux des bocages, des fleurs et du printemps. Plus ces images sont inattendues, plus l'effet en est sûr.

Dans le QUATRIÈME CHANT enfin, il a peint la pitié dans les temps de spoliation et d'émigration. Là se trouvent encore des idées générales de justice et de morale, opposées au despotisme et à la tyrannie. On lira dans ce chant un épisode intéressant par sa nouveauté : c'est l'histoire de deux jeunes époux qui, voulant fuir bien loin du spectacle douloureux

de leur patrie opprimée et sanglante, se sont établis sur les bords de l'Amazone, y ont porté les arts et les productions de leur patrie, y sont devenus constructeurs, cultivateurs et fermiers. L'auteur, après avoir lu à un de ses amis cet épisode, imaginé par lui pour donner plus d'intérêt à son ouvrage, apprit avec étonnement que ce récit n'était point une vaine fiction, mais l'histoire réelle de deux jeunes époux d'une famille distinguée : seulement le lieu de la scène est différent, et le poète se trouve avoir placé, dans l'Amérique méridionale, un fait arrivé dans le nord de cette partie du monde. Peu de hasards heureux lui ont fait autant de plaisir que cette espèce de divination.

Il se hâte de répondre à ceux dont les incroyables et pacifiques invitations à la patience et à l'oubli de nos calamités, accusent d'avance cet ouvrage destiné à en perpétuer le souvenir, en traduisant, dans leur véritable sens, les déclamations de ces hommes modérés, et en donnant à l'expression de leurs idées toute la naïveté et toute la franchise qu'ils n'ont osé lui donner eux-mêmes.

Pourquoi revenir sur les traces de nos anciennes calamités? Pourquoi remuer toutes ces cendres, rouvrir tous ces tombeaux? Une révolution qui devait enrichir les brigands, comme les débris d'un naufrage enrichissent ceux qui les attendent sur le rivage, a renversé la plus ancienne des monarchies. Dans cet écroulement subit, des hommes avides se sont emparés des dépouilles. N'allez pas leur disputer des richesses conquises par leur audace, et légitimées par leurs lois. Des hommes plus habiles encore ont spéculé sur les armées, sur les convois, sur les tentes, sur les magasins, et, ce qui est plus courageux encore, sur les remèdes des malades et le pansement des blessés. Des malheurs innombrables ont alimenté leur fortune nouvelle; des millions d'hommes ont péri pour la consolider : gardez-vous de troubler leur jouissance; que tant de sang ne soit pas perdu. Ralliez-vous au gouvernement, disent d'autres encore; il faut l'aimer, car il est terrible; il faut le servir, car il peut vous perdre. Ainsi parlent ces apologistes complaisants de tout

ce qui a fait nos malheurs ; et leurs déclamations ressemblent au bruit des tambours et des cymbales qui, dans les sacrifices humains, empêchaient d'arriver aux oreilles des mères, les cris des enfants égorgés ou précipités dans les flammes. Eh quoi ! la plainte n'est-elle plus le droit du malheur ? Espérez-vous étouffer, par vos conseils pacifiques, les cris d'une douleur si profonde, et calmer les convulsions d'une agonie si cruelle ? Sans doute la haine doit se taire, mais la vérité doit parler : elle doit vous apprendre que la dissolution des corps politiques, comme celle des corps physiques, produit immédiatement cette horrible population qui sort de leurs ruines et se nourrit de leurs cadavres. Les récits des calamités et des fautes passées sont le patrimoine de l'avenir ; c'est l'instruction des empires et des siècles. Pouvez-vous bien nous envier jusqu'aux leçons de l'infortune, et nous priver même de nos malheurs ? Vous avez vaincu : régnez par la force ; mais ne raisonnez pas avec la souffrance. Jouissez, mais n'insultez pas ; ne commandez pas le silence à la douleur, et la résignation au désespoir.

On n'ajoutera plus qu'un mot. Des malheurs inévitables qu'entraînent les grands bouleversemens dans les vieux empires, un des plus funestes, des moins remarqués, c'est l'incertitude de ce qu'il faut mettre à la place de ce qui n'est plus. Dans la peinture que fait Virgile des maux de la guerre civile, à la fin du premier livre des *Géorgiques*, l'auteur s'est toujours reproché d'avoir infidèlement traduit quelques mots dont le sens profond n'est pas assez senti :

..... Ubi fas versum atque nefas.

dit Virgile, *le bien et le mal sont confondus.* Telle est la suite inévitable des révolutions. Tant que Rome eut des lois stables, et qu'on respecta l'ancienne constitution, on pouvait distinguer le juste de l'injuste : cette constitution une fois détruite par la violence, l'incertitude régna dans toutes les délibérations et dans tous les esprits. Les uns voulaient le rétablissement de l'ancien gouvernement, les autres la royauté, les autres la dictature. Les limites une fois arrachées, personne ne sait

plus où les replacer : les anciennes fortunes renversées regardent avec indignation les fortunes élevées sur leurs ruines ; les vaincus abhorrent les vainqueurs ; ceux-ci s'efforcent d'en anéantir ce qui reste ; les esprits systématiques enfantent des projets de constitutions qui s'écroulent les unes sur les autres, et ensevelissent, sous leurs débris, et leurs ennemis et leurs auteurs. La nouveauté combat les anciennes habitudes ; le choc des systèmes religieux vient ajouter à ces orages : tout est inquiétude, désordre, animosité, fureur. Le parti écrasé, qui avait oublié ses injures, saisit avec ardeur l'occasion de la vengeance ; jusqu'à ce que les haines des factions rivales viennent mourir, de fatigue et d'épuisement, aux pieds du vainqueur qui, bientôt dégoûté de l'abjection de leur basse et facile obéissance, s'arme, contre un peuple avili, et par sa révolte et par la servitude qui la suit toujours, de tout le mépris qu'il inspire. *Rempublicam fessam civilibus odiis Augustus Cæsar excepit.*

. . . . Quippe ubi fas versum atque nefas.

LA PITIÉ,

POÉME.

CHANT PREMIER.

Trop long-temps ont grondé les foudres de la guerre ;
Trop long-temps des plaisirs, corrupteurs de la terre,
La mollesse écouta les sons voluptueux :
Maintenant, des bons cœurs instinct affectueux,
Accours, douce Pitié, sers mon tendre délire ;
Viens mouiller de tes pleurs les cordes de ma lyre ;
Viens prêter à mes vers tes sons les plus touchants :
C'est pour toi que je chante, inspire donc mes chants.
Puissent-ils, consolant cette terre où nous sommes,
Être approuvés des dieux, être bénis des hommes,

Apprivoiser le peuple, intéresser les rois,
Rendre à l'heureux des pleurs, au malheureux ses droits!
Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde.
La force n'en fit point le roi des animaux;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre, courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont, du ciel, reçu qu'une ame vile;
Conduits par le besoin et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide;
Et, lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre ame embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'ame la plus dure.

Nous pleurons, quand Poussin, de son adroit pinceau,
Peint les jours menacés de Moïse au berceau;
Nous pleurons, quand Danloux, dans la fosse fatale,
Plonge, vivante encor, sa charmante vestale :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix!
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes. [1]
L'intérêt mieux instruit bénit ses douces chaînes;
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice!
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là, vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talents, de leurs biens, de leurs armes,

Et, rapprochés entr'eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea : la fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle.
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté;
Alors vint la Pitié, seconde providence :
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent;
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent;
Des cœurs compatissants la tristesse eut des charmes;
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes;
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des dieux mêmes.
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes :
Écoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens en soulageant leurs maux!
Enfin, tout ce qui vit sous votre obéissance
Doit sentir vos bienfaits, bénir votre puissance.

Vous donc, soyez d'abord le sujet de mes chants,
O vous, qui fécondez ou qui peuplez nos champs!
Vous êtes nos sujets : le Dieu de la nature
Vous forma, je le sais, d'une argile moins pure;

Il ne l'anima point d'un rayon immortel,
Et nous seuls sommes nés cohéritiers du ciel :
Mais au même séjour nous habitons ensemble ;
Mais par des nœuds communs le besoin nous rassemble.

Pourtant, quelqu'intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos, (2
Répéter aux humains sa plainte attendrissante ;
Je ne m'écrîrai point, d'une voix gémissante :
« Cruels ! que vous ont fait l'innocente brebis,
» Dont la molle toison a tissu vos habits ;
» La chèvre qui, pendue aux roches buissonneuses,
» Compose son festin de ronces épineuses ?
» Que vous a fait l'oiseau, dont la touchante voix
» Est l'honneur du printemps et le charme des bois ?
» Que vous a fait le bœuf, enfant de vos domaines,
» Laboureur de vos champs, compagnon de vos peines ?
» Barbares ! pouvez-vous, au sortir du sillon,
» Quand son flanc saigne encor des coups de l'aiguillon,
» Frapper du fer mortel, pour prix d'un long servage,
» Son front tout dépouillé par le joug qui l'outrage !
» Quoi ! les mets manquent-ils à votre avide faim ?
» Voyez ces fruits pendants inviter votre main.
» Pour vous mûrit le bled, pour vous la sève errante
» Vient gonfler d'un doux suc la grappe transparente.

» N'avez-vous pas du miel le nectar parfumé?
» Du lait, qui rafraîchit votre sang enflammé,
» La vache nourricière est-elle donc avare?
» Ah! cruels, rejetez un aliment barbare,
» Digne festin des loups, des tigres et des ours!
» La nature en frémit. » Inutiles discours :
Dès long-temps l'habitude a vaincu la nature;
Mais elle n'en a pas étouffé le murmure.
Soyez donc leurs tombeaux, vivez de leur trépas,
Mais d'un tourment sans fruit ne les accablez pas :
L'Éternel le défend; la Pitié protectrice
Permet leur esclavage et non pas leur supplice.
Cependant je l'ai vu; j'ai vu des animaux
Courbés injustement sous d'énormes fardeaux;
L'homme s'armer contr'eux, et, comme leur paresse,
Par de durs traitements châtier leur faiblesse.
J'ai vu, les nerfs roidis et les jarrets tendus,
Tomber ces malheureux sur la terre étendus.
J'ai vu du fouet cruel les atteintes funestes,
De leurs esprits mourants solliciter les restes;
Et, de coups redoublés accablant leur langueur,
Par l'excès des tourments ranimer leur vigueur.
Ah! dételez vos chars; qu'heureux auxiliaires,
Vos coursiers généreux viennent aider leurs frères,

O vous ! que le hasard amène dans ce lieu :
Ainsi vous secondez les grands desseins de Dieu ;
Ainsi, portant sa part du joug qui les accable,
La brute sert la brute, et l'homme son semblable.
Cent fois plus criminel, et plus injuste encor,
Celui dont le coursier, pour mieux prendre l'essor,
Avec art amaigri, bien loin de la barrière,
Sous l'acier déchirant dévore la carrière ;
Et, contraint de voler plutôt que de courir,
Doit partir, fendre l'air, arriver et mourir :
Des vains jeux de l'orgueil épouvantable scène !
Eh ! qui peut, sans rougir de l'injustice humaine,
Voir ces coursiers rivaux ; ces violents efforts,
De la vie à-la-fois usant tous les ressorts ;
Tout leur corps en travail sous le fouet qui les presse
Ces longs élancements, cette immense vitesse
Dont l'éclair les dérobe aux yeux épouvantés ;
Leur souffle haletant, leurs flancs ensanglantés ?
Et pourquoi ? pour qu'un fat, s'appropriant leur gloire,
Sur leur corps palpitant, crie : A moi la victoire !
Ou que d'un vil pari le calcul inhumain
De cet infâme honneur tire un infâme gain.
Eh ! voyez Albion, cette terre chérie,
Albion, des coursiers indulgente patrie :

C'est là que, de leur race entretenant l'honneur,
L'homme instruit leur instinct et soigne leur bonheur.
Avec moins de plaisir, ces hordes inconstantes,
Qui près de leurs coursiers reposent sous leurs tentes,
D'un zèle fraternel veillent à leurs besoins.
Le coursier est sensible à ces généreux soins :
Aussi, que la carrière à ses yeux se présente,
L'homme à peine contient sa fougue impatiente ;
Sans le fouet meurtrier, sans l'éperon sanglant,
Il part, entend son maître, et l'emporte en volant,
Touche le but, revient, et fier, levant la tête,
Semble, d'un pied superbe, applaudir sa conquête.
Sachez donc dispenser les soins, le châtiment :
Du bien comme du mal le vif ressentiment
Est leur premier instinct ; et, grace à la nature,
Ainsi que le bienfait, ils ressentent l'injure.
Ah ! comment l'homme ingrat l'a-t-il donc oublié ?
A-t-on tant de malheurs et si peu de pitié ?
Tel ne fut point Hogarth ; (3 sa main compatissante
Traça des animaux l'histoire attendrissante :
De là, ce noble élan, ces admirables mots
D'une ame généreuse et sensible à leurs maux,
Qui, voyant des coursiers torturés par leur maître,
S'écrie : « O cœur barbare ! homme dur, qui peut-être

» Au sein de ton ami plongerais le poignard,
» Tu n'as donc jamais vu les peintures d'Hogarth! »
Suivez donc son exemple, écoutez ses maximes;
Qu'ils soient vos serviteurs et non pas vos victimes.
Mais c'est à toi surtout que l'on doit la pitié,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui, le jour et la nuit prodiguant tes services,
Gouvernes nos troupeaux, ou gardes nos hospices,
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants:
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants,
O toi! qui, consolant ta royale maîtresse, (4
Jusqu'au dernier soupir lui prouvas ta tendresse,
Qui charmais ses malheurs, égayais sa prison;
O des adieux d'un frère, unique et triste don!
Hélas! lorsque le sort, qui lui ravit son père,
Pour comble de malheur la sépara d'un frère,
Livré seul aux rigueurs d'un destin ennemi,
Pour elle il se priva de son dernier ami.
Que dis-je? Des tyrans incroyable caprice!
Celui qui fit traîner ses parents au supplice,
Qui l'entoura de morts, l'accabla de revers,
Lui laissa l'animal, compagnon de ses fers.
Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires, (5
J'implore un monument pour des cendres si chères,

Pour toi qui, presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas :
Va donc dans l'Élysée, où ton ombre repose,
Jouir des doux honneurs de ton apothéose ;
Je ne te mettrai point près du chien de Procris ;
J'offre un plus doux asile à tes mânes chéris :
De Poniatowsky, de sa sœur vertueuse,
Les jardins recevront ton ombre généreuse.
Là, parmi les gazons, les ruisseaux et les bois,
Tu dormiras tranquille ; et la fille des rois,
En proie à tant de maux, objet de tant d'alarmes,
Y reviendra pleurer, s'il lui reste des larmes.
Il est pour la Pitié de plus dignes objets,
Que Dieu fit nos égaux, et le sort nos sujets :
C'est vous qui, sous nos toits serviteurs volontaires,
Par vos soins assidus méritez vos salaires.
Non que je veuille ici, prêchant l'égalité,
Dissoudre les liens de la société :
Dieu lui-même des rangs forma la chaîne immense,
Qu'un atome finit, que l'Éternel commence.
Mais n'allez pas, brisant le pacte mutuel,
De votre autorité faire un abus cruel ;
Songez bien que tout homme, en servant son semblable,
Sacrifie à son maître un bien inestimable,

Sa liberté. Lui-même à vos commandements
Soumet ses jours, ses nuits, ses heures, ses moments.
Ah ! de la liberté si le trompeur fantôme
A pu dans un instant renverser un royaume ;
Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave, autrefois, fit trembler les Romains, (6
Et de ses fers rompus se forgeant une épée,
Souleva l'Italie, et balança Pompée ;
Jugez combien le Ciel jusques au fond du cœur
Grava profondément ce sentiment vainqueur.
Ne l'outragez donc pas ; payez ces sacrifices ;
Qu'on serve vos besoins, et non pas vos caprices ;
Sous un air paternel cachez l'autorité,
Et mêlez la douceur à la sévérité.
Que le maître indulgent, le serviteur fidèle,
Fassent commerce entr'eux de bienfaits et de zèle :
Ensemble associés par ces soins délicats,
L'un ne commande point, l'autre n'obéit pas.
Le cœur a deviné bien avant qu'on ordonne ;
Grace à ce doux attrait où l'ame s'abandonne,
D'un côté le penchant, de l'autre la bonté
Donne à l'obéissance un air de volonté :
L'amitié rend toujours bien plus qu'on ne demande.
Mais ce que la Pitié surtout vous recommande,

C'est ce bon serviteur qui vieillit sous vos toits :
Du service et des ans allégez-lui le poids.
Que chez vous son utile et noble vétérance
Soit d'un long dévoûment la juste récompense.
Il veut encor pour vous tout ce qu'il ne peut pas :
Son exemple vous sert au défaut de ses bras.
Nestor des serviteurs, son âge leur commande,
Son sourire applaudit, son regard réprimande ;
Et quand son zèle, enfin, deviendrait impuissant,
Verrez-vous sans pitié son déclin languissant ?
Pouvez-vous au besoin, par un oubli funeste,
Des jours usés pour vous abandonner le reste ?
La Pitié le défend, et même l'équité.
Que s'il ne peut suffire aux soins de la cité,
Qu'il habite vos champs ; que, dans ce doux asile,
Ses vieux ans soient heureux, et son repos utile.
Et vous, quand les beaux jours vous y rappelleront,
Avec délice encor vos yeux le reverront.
Témoin de vos plaisirs, de vos maux domestiques,
Tels que ces monuments des annales antiques,
Ses vieux ressouvenirs reviendront sur vos pas ;
Ils vous retraceront vos chasses, vos combats,
De votre grand cartel la mémorable histoire,
Ce vieux procès gagné, ce siége plein de gloire

Où vous fûtes blessé ; votre hymen ! vos amours ;
Et ces récits encor vous rendront vos beaux jours.
  Tairai-je ces enfants de la rive africaine,
Qui cultivent pour nous la terre américaine ?
Différents de couleur, ils ont les mêmes droits ;
Vous-mêmes contre vous les armez de vos lois.
Loin de moi cependant ces précepteurs du monde,
Dont la pitié cruelle, en désastres féconde,
Déchaînant tout-à-coup des monstres furieux,
Dans leurs sanglantes mains mit le fer et les feux !
O champs de Saint-Domingue ! ô scènes exécrables ! (7
Ah ! fuyez, sauvez-vous, familles déplorables !
Les tigres sont lancés ; du soleil africain
Tous les feux à-la-fois bouillonnent dans leur sein.
Pour vous leur art cruel raffina les souffrances ;
Robespierre lui-même envîrait leurs vengeances.
Là, des enfants portés sur la pointe des dards,
De leurs noirs bataillons forment les étendards ;
Ici, tombe le fils égorgé sur son père,
Le frère sur la sœur, la fille sur la mère.
Chaque lieu, comme nous, a son noir tribunal ;
Partout la mort moissonne ; et le démon du mal,
Volant d'un pôle à l'autre, et planant sur les ondes,
Sur le choix des malheurs hésite entre deux mondes.

Quelle cause a produit ces fléaux désastreux?
Quelques abus des droits que vous aviez sur eux.
Leur haine s'en souvint; et la noire imposture
Dans leurs cœurs ulcérés vint aigrir cette injure.
Ah! que les deux partis écoutent la Pitié;
Qu'entre les deux couleurs renaisse l'amitié!
Évitez qu'un excès de rigueur, d'indulgence,
N'encourage l'audace, ou n'arme la vengeance;
Et que ce sol enfin, trempé de leurs sueurs,
Ne soit plus teint de sang et baigné de leurs pleurs.

D'un cri plus fort encore, et d'un accent plus tendre,
A votre cœur ému le sang se fait entendre.
Vos parents malheureux ont droit à vos secours.
Et comment pouvez-vous couler en paix vos jours,
Alors qu'en proie aux maux qui pèsent sur leurs têtes,
Le cri de leur douleur vous reproche vos fêtes?
Ah! le remords les venge, et leurs affreux destins
Attristent vos plaisirs, et troublent vos festins.
En vain la loi se tait, quand la nature exige.
Voyez ces rejetons nés de la même tige:
L'un regorge de sève, et cet autre affamé
Languit privé d'un suc vainement réclamé.
Mais le jardinier vient, dont la rigueur féconde
Dispense également la sève vagabonde;

Et, pour alimenter leurs frères appauvris,
Prive du superflu les rameaux trop nourris.
Dans votre luxe, ingrats! trompant la providence,
N'épuisez donc pas seuls votre injuste abondance;
Aux droits de votre sang sacrifiez vos droits,
Et corrigez le ciel, le hasard et les lois.

Eh! qui ne connaît pas quelle volupté pure
A ce doux sentiment attacha la nature;
Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom. (8
La mort à son enfance avait ravi sa mère;
Mais ses traits enchanteurs en offraient à son père
La douce ressemblance et le vivant portrait;
De ce père chéri le cœur l'idolâtrait.
Une épouse, des sens flatte la tendre ivresse,
Les fils l'ambition, les filles la tendresse;
Et pour elles l'amour d'un père vertueux,
Sans en être moins pur, est plus affectueux.
Au ciseau de Scopas, même au pinceau d'Apelle,
La beauté que je chante eût servi de modèle.
Un amant l'adorait, tel que le dieu d'Amour
L'eût choisi pour charmer les Nymphes de sa cour.
Elle-même admirait sa grace enchanteresse,
Mais l'amour filial étouffait sa tendresse;

Et d'un père chéri, les douleurs, les besoins,
Sans remplir tout son cœur, occupaient tous ses soins.
Son ame dévouée à ces doux exercices,
A son vieux domestique enviait ses services;
Les plus humbles emplois flattaient son tendre orgueil:
Elle-même avec art dessina le fauteuil
Qui, par un double appui soutenant sa faiblesse,
Sur un triple coussin reposait sa vieillesse;
Elle-même à son père offrait ses vêtements,
Lui préparait ses bains, soignait ses aliments;
Elle-même, à genoux, ajustait sa chaussure;
Elle-même peignait sa blanche chevelure,
Près de lui rassemblait ses meubles favoris,
Ses amis de l'enfance, et ses livres chéris.
Souvent, quand la beauté, méditant des conquêtes,
Se parait pour le bal, les festins ou les fêtes;
Elle, auprès du vieillard, au coin de leurs foyers,
Écoutait le récit de ses exploits guerriers;
Dansait, pinçait son luth; tantôt, avec adresse,
Lui chantait les vieux airs qui charmaient sa jeunesse;
Le soir le conduisait au lieu de son sommeil,
Veillait à son chevet, épiait son réveil,
Dressait pour lui la table, et des plantes d'Asie
Lui versait de sa main l'odorante ambroisie.

Vainement ses amis lui disaient quelquefois :
« Faut-il vivre toujours sous ces austères lois,
» Et même avant l'hymen connaissant le veuvage,
» En ces pieux ennuis couler votre jeune âge ?
» Hâtez-vous de saisir ces rapides instants ;
» Vous les regretterez, il n'en sera plus temps.
» Plus prompte que l'éclair, la jeunesse s'envole :
» De ces tristes devoirs qu'un époux vous console ! »
« Ah ! ma mère n'est plus, disait-elle, et sa mort
» D'un père en cheveux blancs m'a confié le sort.
» De frivoles plaisirs que la foule s'amuse ;
» Pour moi, mon cœur jouit des biens qu'il se refuse ;
» Je jouis quand je vois, au sortir du sommeil,
» D'un rayon de gaîté briller son doux réveil.
» Je jouis quand, le soir, prolongeant ma lecture,
» J'endors près de son lit les douleurs qu'il endure.
» Je jouis, quand le jour, appuyé sur mon bras,
» Mes secours attentifs aident ses faibles pas.
» Dans des liens nouveaux ma jeunesse engagée,
» Par deux objets chéris se verrait partagée ;
» L'amour lui volerait une part de mes soins ;
» Je l'aimerais autant, je le soignerais moins.
» Non, j'en jure aujourd'hui par l'ombre de ma mère,
» Rien ne pourra jamais me séparer d'un père. »

Tel était son langage. Et moi, puissent mes chants
Nourrir, entretenir ces vertueux penchants !
Doux et sublime emploi du bel art que j'adore,
Art charmant ! c'est ainsi que le monde t'honore,
Et que du luth sacré les sons religieux
Sont l'amour de la terre et les échos des cieux.

Et si c'est un ami que le malheur oppresse,
Un ami ! ce mot seul dit tout à la tendresse :
Vous-même à ce tribut vous vous êtes soumis :
Le sort fait les parents, le choix fait les amis.
Le jour qui vous unit d'une chaîne commune,
L'un à l'autre engagea vos soins, votre fortune ;
Et la loi d'amitié, ce doux contrat des cœurs,
D'avance à votre charge a mis tous ses malheurs.
Mais qui sait acquitter cette dette sublime ?
Ah ! c'est toi, de mes maux compagne magnanime,
O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants,
Qui joins à mes accords des accords si touchants ! (9
Hélas ! lorsque mes yeux, appesantis par l'âge,
S'ouvrent à peine au jour, plus d'un charmant ouvrage
Était perdu pour moi ; mais à ma cécité
Ta secourable voix en transmet la beauté.
Des filles de Milton, qui ne sait la tendresse ? (10
Je n'eus ni ses talents, ni sa lâche faiblesse :

Admirable poète, et mauvais citoyen,
Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien. (11)
Mais, comme ce grand homme, au sein de sa famille,
En toi, dans mon exil, je retrouve une fille,
Dont l'organe enchanteur, les sons mélodieux
Ravissent mon oreille, et remplacent mes yeux.
Déjà de ton ami douce consolatrice,
Dirai-je envers les tiens ta bonté bienfaitrice,
Et comment en secret tes soins attendrissants
D'un père vertueux soulagent les vieux ans?
Ah! tu m'en es plus chère, et ta noble indigence
Rit plus à mes regards que la fière opulence,
Qui, répandant au loin ses flots dévastateurs,
Va soudoyer le vice et corrompre les cœurs.
Tel un torrent fougueux, élancé des montagnes,
De ses flots débordés va noyer les campagnes;
Tandis que dans son cours un modeste ruisseau,
Distribuant sans bruit son mince filet d'eau,
Dans le champ paternel s'insinue en silence,
Et de sa pauvreté fait naître l'abondance:
Les bois, les fruits, les fleurs accompagnent son cours.
Ainsi, répartissant ses vertueux secours,
La tendre Pitié souffre et jouit dans les autres.
Toutefois c'est trop peu de soulager les nôtres:

L'étranger a ses droits sur un cœur généreux.
Mais ne l'oubliez pas : toujours le malheureux
Ne vient point au grand jour, dans les places publiques,
Étaler le tableau de ses maux domestiques.
Renfermant son secret dans le fond de son cœur,
Le malheur a sa honte et sa noble pudeur ;
Seul, et réfugié dans son asile sombre,
Aux regards indiscrets il se cache dans l'ombre.
Sachez donc le trouver dans son réduit affreux ;
Épiez les moments et les hasards heureux.
De la douce Pitié la consolante gloire,
Ainsi que le Génie, ainsi que la Victoire,
A ses instants choisis envoyés par le ciel ;
Sachez donc les saisir. Voyez-vous ce mortel
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit vient de souiller sa main? (1)
Il fuit : suivez ses pas ; sous le toit du coupable
Pénétrez avec lui. Quel tableau lamentable !
Des enfants demi-nus, sur la terre couchés,
Immobiles de froid, de besoin desséchés !
Menacés de la mort, si près de leur naissance,
Ils ignorent les jeux de la folâtre enfance.

Sur le sein maternel leur frère appelle en vain
Quelques gouttes d'un lait consumé par la faim.
Autour d'eux, des murs nus; hier, un encan funeste
D'un vil ameublement a dispersé le reste;
Et, pour comble de maux, de leurs derniers débris
D'avides créanciers ont dévoré le prix.
Partout le dénûment, le deuil et le silence.
D'un désespoir muet domptant la violence,
Leur père à côté d'eux, triste, pâle et défait,
Tourmenté par la faim, moins que par son forfait,
En détournant ses yeux d'un tableau qui l'accable,
Leur jette, et se refuse un aliment coupable,
Que leurs avides mains se disputent entr'eux;
Puis, d'un air, d'un regard, d'un accent douloureux,
Où son cœur déchiré tout à-la-fois exprime
Et l'excès de ses maux, et l'horreur de son crime:
« O vous! qui violez l'asile du malheur,
» Étranger, venez-vous épier ma douleur?
» Eh bien! venez, voyez ces enfants, cette mère:
» Suis-je assez malheureux d'être homme, époux et père:
» Hélas! jusqu'à ce jour mon sort fut moins cruel;
» J'étais infortuné, mais non pas criminel.
» Allez, révélez tout! je bénis mon supplice;
» Vos lois me feront grâce en me faisant justice.

» Que sais-je ? une autre fois mon funeste destin
» Peut-être d'un brigand ferait un assassin.
» Allez, délivrez-moi du jour et de moi-même ! »
A ces mots, il succombe à sa douleur extrême.
Vous, heureux d'adoucir l'injustice des dieux,
L'or tombe de vos mains, les larmes de vos yeux;
Vous consolez ses maux, vous réparez son crime,
Et recueillez tout bas cette leçon sublime :
« Qui prévient les besoins, prévient donc les forfaits ! »
L'un s'applaudit d'avoir trouvé de vieux palais,
L'autre un peuple inconnu, l'autre une île féconde,
Herschel un autre ciel, Vespuce un nouveau monde;
Et vous, par un hasard plus doux pour votre cœur,
Vous avez découvert et servi le malheur :
N'abandonnez donc pas vos recherches heureuses.
Mais les cris du malheur, ses plaintes douloureuses,
Au milieu des états et des rangs confondus,
Dans nos vastes cités trop souvent sont perdus.
Dans ce pompeux fracas sa voix meurt égarée;
Dans le sein des hameaux, la douleur éplorée
Moins souvent se dérobe à l'œil compatissant :
Cherchez donc, secourez le malheur innocent.
Je sais que, de nos jours, en crimes trop fertiles,
Les champs ont imité le désordre des villes;

Le culte saint, la paix et la simplicité
Sont bannis du hameau comme de la cité.
Partout la soif de l'or, l'audace, la licence,
De son dernier asile ont chassé l'innocence ;
Et moi, qui célébrai le bon peuple des champs,
Je ne reconnais plus le sujet de mes chants.
L'esprit fort, en patois, prêche contre les prêtres ;
Gros-Jean fait le procès au Dieu de ses ancêtres ;
Plus d'un Mathieu Garo s'érige en novateur,
Lucas est usurier, Colas agioteur ;
Et déjà, des cités affectant l'opulence,
Ces parvenus des champs en ont pris l'insolence.
Mais peu se sont souillés de ces excès honteux :
Plaignez le criminel, aidez le malheureux.
Que tantôt, du travail l'appareil nécessaire
Aux mains de l'industrie, écarte la misère ;
Tantôt, d'un luxe heureux des heureux qu'il a faits,
Sous un faste apparent déguise les bienfaits ;
Tantôt, de la bonté que la marche secrète
Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
C'est peu : les ouragans, et la grêle, et les feux
Exercent trop souvent leurs fléaux désastreux :
Alors, ah ! c'est alors que le besoin réclame
La Pitié que le ciel imprima dans notre ame,

Cette Pitié, du ciel présent consolateur,
Si douce au malheureux, plus douce au bienfaiteur!
Le vertueux Mopsus en offre un noble exemple.
Du bonheur, des vertus, son chaume était le temple:
L'aurore, tous les jours, le voyait le premier
Quitter, pour ses travaux, son rustique foyer;
Le soir, pour son retour, sa femme vigilante
Préparait du sarment la flamme pétillante;
Ses enfants l'attendaient, et briguaient sur le seuil
Et son premier souris, et son premier coup-d'œil.
Leurs cœurs étaient heureux, quand d'un noir incendie
La flamme, dans son cours par les vents agrandie,
Dévora leur cabane, et dans ses tourbillons
Engloutit le produit et l'espoir des sillons.
L'année avait perdu le prix de sa culture,
La flamme avait détruit la semence future;
Et leurs cœurs, aux regrets mêlant le désespoir,
N'osaient se souvenir, et tremblaient de prévoir.
Pour comble de malheur, ces animaux utiles,
Qui paissaient dans leurs champs, ou les rendaient fertiles,
Se débattant en vain sous leurs toits embrasés,
Ensemble avaient péri, par leur chute écrasés.
Ils pleuraient: quand l'honneur et l'amour du village,
sensible Dormond, dans ce triste ravage,

Source pour lui de joie ainsi que de douleurs,
Vit le touchant espoir d'essuyer quelques pleurs.
Tandis que sous ses toits leur misère est soignée,
Dans le riant enclos d'une ferme éloignée
Il prépare en secret, par un art tout nouveau,
Un plaisir pour son cœur, pour ses yeux un tableau.
Un constructeur arrive, et soudain, ô merveille!
Une maison s'élève, à leur maison pareille.
Ses murs, vieillis par l'art, offrent même coup-d'œil;
Semblable en est l'entrée, et semblable est le seuil.
C'est leur même buffet, c'est leur modeste table;
Nombre égal d'animaux a peuplé leur étable,
Et jusque dans leur cour un nombre égal d'oiseaux
Est perché sur les toits, ou nage dans les eaux.
Seulement leur vieux coq, qu'avaient sauvé ses ailes,
Ne reconnaissait plus ses amantes nouvelles.
Le jour arrive enfin; le couple infortuné
Vient, voit, doute s'il veille, et recule étonné:
De réduits en réduits leurs yeux charmés s'égarent.
Tel, si les grands objets aux petits se comparent,
Des Troyens autrefois jetés sous d'autres cieux,
Ilion imité charmait encor les yeux,
Et du Xanthe sacré, sur un autre rivage,
Leurs cœurs avec transport reconnaissaient l'image.

Tel le couple admirait son chaume accoutumé,
Et son armoire antique, et son âtre enfumé;
Et, comme ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Leurs humbles murs aussi renaissaient de leur cendre.
De ses hochets perdus, son unique trésor,
Seul, leur plus jeune enfant se désolait encor;
On apaise ses cris. Cependant la chaumière
A repris du travail l'activité première;
Les roseaux avec art s'enlacent aux roseaux;
J'entends tourner la roue, et rouler les fuseaux.
Là, l'heureux fondateur de l'heureuse peuplade
Aimait à diriger sa douce promenade.
Là, de ses soins touchants il recevait le prix:
Sur leur bouche, à sa vue, errait un doux souris;
Et l'accent du bonheur, de la reconnaissance,
Ainsi que leur hommage, était sa récompense.
Tant, de l'instant propice ardente à se saisir,
La bonté sait changer un désastre en plaisir!

FIN DU PREMIER CHANT.

LA PITIÉ,

POÈME.

CHANT DEUXIÈME.

Maintenant, ô Pitié! redouble de courage!
D'un sort plus rigoureux je vais peindre l'image.
Au sein de ses amis, auprès de ses parents,
Les plaisirs sont plus doux, et les malheurs moins grands:
Quelle douleur résiste aux soins d'une famille,
Aux souris d'une épouse, aux larmes d'une fille?
Je chante l'homme en proie à des maux plus cruels,
Qui, loin de ses amis et des toits paternels,
Perdant de ses foyers la douceur domestique,
Attend ou la justice ou la pitié publique.

Viens donc, ô ma Déesse! entrons dans ce séjour,
Où l'homme, dans les fers, languit privé du jour.
Hélas! tandis qu'auprès de leurs jeunes compagnes,
Dans les riches cités, dans les vertes campagnes,
Ses amis d'autrefois amusent leurs loisirs,
Lorsque, donnant à tous le signal des plaisirs,
L'airain retentissant et l'aiguille muette,
Du temps qui la conduit vagabonde interprète,
Marquent au laboureur la fin de ses travaux,
Aux mineurs harassés une trève à leurs maux,
Appellent chaque soir la jeunesse folâtre
Aux délices du bal, aux pompes du théâtre,
Ou, d'un moment plus cher annonçant le retour,
De l'heure fortunée avertissent l'amour;
Le temps, par la douleur, lui mesure les heures.
Réduit, pour seul plaisir, dans ces noires demeures,
A lire quelques mots, où d'autres, avant lui,
Sur ces terribles murs ont tracé leur ennui,
Il est seul: dans un long et lugubre silence,
Pour lui le jour s'achève, et le jour recommence;
Pour lui plus de beaux jours, de ruisseaux, de gazon:
Cette voûte est son ciel, ces murs son horizon.
Son regard, élevé vers le flambeau céleste,
Vient mourir dans la nuit de son cachot funeste;

Rien n'égaie à ses yeux sa morne obscurité ;
Ou si, par des barreaux avares de clarté,
Un faible jour se glisse en ces antres funèbres,
Il redouble pour lui les horreurs des ténèbres ;
Et, le cœur consumé d'un regret sans espoir,
Il cherche la lumière, et gémit de la voir.

Toutefois, en ces lieux plus d'une cause amène
Les malheureux captifs gémissant dans leur chaîne.
D'un créancier cruel jouet infortuné,
L'un dans ce noir séjour soupire emprisonné.
Ah ! rendez-le à son fils, à sa femme chérie :
Votre luxe d'un jour peut suffire à sa vie.
Dieu vous voit ; le malheur vous bénit ; et ses vœux
Du fond de son cachot vont retentir aux cieux.
Non loin est un mortel que la mélancolie
Ou l'affreux désespoir a frappé de folie :
Pouvez-vous, sans pitié pour son malheur affreux,
Comme un vil criminel traiter un malheureux ?
S'il est infortuné, faut-il être barbares ?
Il est, qui le croirait ? de ces parents avares
Qui, par les longs ennuis d'une triste prison,
Achèvent d'étouffer un reste de raison ;
Dont la feinte pitié, qu'un lâche intérêt souille,
D'un parent relégué s'assure la dépouille ;

Et, de leur sang qui crie étouffant la douleur,
Calcule la misère, et jouit du malheur.
Ah ! si le Ciel a mis la pitié dans votre ame,
Pour ces infortunés ma Muse la réclame.
Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société;
De ces mânes exclus des scènes de la vie
Laissons errer en paix la libre fantaisie;
Par de durs traitements ne l'effarouchons pas;
Que des objets riants se montrent sur leurs pas;
Entourons-les de fleurs; que le cours des fontaines
Roule, nouveau Léthé, l'heureux oubli des peines;
Et, dans des prés fleuris, sous des ombrages verts,
Offrons-leur l'Élysée, et non pas les Enfers.

Le crime même enfin a des droits sur notre ame :
Souvent, pour expier un attentat infâme,
Des pensers généreux le funeste abandon,
Pour remonter vers eux, n'attend que le pardon;
Et, le vice, épuré par un remords sublime,
A nos cœurs étonnés sait arracher l'estime.
Relevez, s'il se peut, son courage abattu :
Le remords quelquefois fait mieux que la vertu.
Eh ! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste receptacle,

Cette Botany-bay, sentine d'Albion, (1
Où le vol, la rapine et la sédition
En foule sont vomis; et, purgeant l'Angleterre,
Dans leur exil lointain vont féconder la terre.
Là, l'indulgente loi, de sujets dangereux
Fait d'habiles colons, des citoyens heureux;
Sourit au repentir, excite l'industrie,
Leur rend la liberté, des mœurs, une patrie.
Je vois de toutes parts les marais desséchés,
Les déserts embellis, et les bois défrichés.
Imitez cet exemple : à leur prison stérile
Enlevez ces brigands, rendez leur peine utile;
Et, qu'arrachant aux fers le remords vertueux,
Le pardon change en biens des maux infructueux;
Ou, s'il faut par sa mort que le crime s'expie,
Ah! préparez son cœur. Sur cette tête impie
Que la grace divine épanche ses trésors,
Et sauve au moins son ame en nous livrant son corps.
Dieu lui-même en pitié prend déjà la victime :
Dieu chérit la vertu, mais mourut pour le crime.
Par la terre proscrit, son refuge est au ciel.
Quels qu'ils soient, n'allez pas, stérilement cruel,
Dans le fatal séjour où la loi les exile,
Aggraver leurs malheurs d'un malheur inutile,

Rendre leurs fers plus lourds, et sans nécessité
Joindre la solitude à la captivité.
Dans ce triste abandon, où lui-même s'abhorre,
Par ses pensers cruels le malheur se dévore.
Ah! laissez arriver ses chers consolateurs,
Et que des pleurs du moins répondent à ses pleurs!
La justice est coupable alors qu'elle est cruelle.
Ton ame le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard! dont le nom seul console les prisons. (2
Qu'on ne me vante plus les malheurs vagabonds
De ce roi voyageur, père de Télémaque,
Cherchant pendant dix ans son invisible Ithaque.
Avec un but plus noble, un cœur plus courageux,
Sur les monts escarpés, sur les flots orageux,
Dans les sables brûlants, vers la zone inféconde,
Où languit la nature aux limites du monde,
Aux lieux où du croissant on adore les lois,
Aux lieux où triompha l'étendard de la croix,
Partout où l'on connaît le malheur et les larmes,
Suivant d'un doux penchant les invincibles charmes,
Le magnanime Howard parcourt trente climats.
Est-ce la gloire ou l'or qui conduisent ses pas?
Hélas! dans la prison, triste sœur de la tombe,
Sa main vient soutenir le malheur qui succombe,

Vient charmer ces cachots, dont l'aspect fait frémir,
Dont les échos jamais n'ont appris qu'à gémir.
Oubliant et le monde et ses riantes scènes,
Il marche environné du bruit affreux des chaînes,
De grilles, de verrous, de barreaux sans pitié,
Que jamais n'a franchis la voix de l'amitié;
Par cent degrés tournant sous des voûtes horribles,
Plonge jusques au fond de ces cachots terribles,
Habités par la mort, et pavés d'ossements,
D'un funeste trépas funestes monuments;
Y mène le pardon, quelquefois la justice,
Et par un court trépas abrège un long supplice;
Prête, en pleurant, l'oreille aux maux qu'ils ont soufferts;
S'il ne peut les briser, il allège leurs fers.
Tantôt, pour adoucir la loi trop rigoureuse,
Porte au pouvoir l'accent de leur voix douloureuse,
Et, rompant leurs liens pour des liens plus doux,
Dans les bras de l'épouse il remet son époux,
Le père à son enfant, l'enfant à ce qu'il aime.
Par lui, l'homme s'élève au-dessus de lui-même.
Les séraphins surpris demandent dans le ciel
Quel ange erre ici-bas sous les traits d'un mortel.
Devant lui la mort fuit, la douleur se retire,
Et l'ange affreux du mal le maudit et l'admire.

Reviens, il en est temps, reviens, cœur généreux :
Le bonheur appartient à qui fait des heureux ;
Reviens dans ta patrie, en une paix profonde,
Goûter la liberté que tu donnais au monde :
Ton œil chez aucun peuple, au palais d'aucun roi,
N'a rien vu d'aussi rare et d'aussi grand que toi.

Toutefois, quelques soins dont ses mains généreuses
Aient tempéré l'horreur de ces maisons affreuses,
Je m'éloigne, je vole aux asiles pieux,
Des besoins, des douleurs abris religieux,
Où la tendre Pitié, pour adoucir leurs peines,
Joint les secours divins aux charités humaines.
Elle-même en posa les sacrés fondements ;
Mais de ces saints abris, ouvrage des vieux temps,
Souvent la négligence ou l'infâme avarice
A fait de tous les maux l'épouvantable hospice.
Là, sont amoncelés, dans des murs dévorants,
Les vivants sur les morts, les morts sur les mourants.
Là, d'impures vapeurs la vie environnée,
Par un air corrompu languit empoisonnée.
Là, le long de ces lits où gémit le malheur,
Victime des secours plus que de la douleur,
L'ignorance en courant fait sa ronde homicide ;
L'indifférence observe, et le hasard décide.

Mais la Pitié revient achever ses travaux,
Sépare les douleurs, et distingue les maux;
Les recommande à l'art que sa bonté seconde;
Tantôt, les délivrant d'une vapeur immonde,
Ouvre ces longs canaux, ces frais ventilateurs,
De l'air renouvelé puissants réparateurs.
Par elle un ordre heureux conduit ici le zèle;
La propreté soigneuse y préside avec elle.
La vie est à l'abri du souffle de la mort;
Grâce à ses soins pieux, sans terreur, sans remord,
L'agonie en ses bras plus doucement s'achève;
L'heureux convalescent sur son lit se relève,
Et revient, échappé des horreurs du trépas,
D'un pied tremblant encor former ses premiers pas.
Les besoins, la douleur, la santé la bénissent;
La terre est consolée, et les cieux applaudissent.
Que puissent à jamais les maux, la pauvreté,
Dans ces asiles saints bénir la charité!
Mais quel génie affreux de la France s'empare?
De la destruction le délire barbare
Se promène en tous lieux, et, dans ses noirs transports,
Tourmente les vivants, les mourants et les morts.
Le berceau, le tombeau, la cité, le village,
Le temple somptueux, le modeste ermitage,

Tout subit sa fureur. Vous tombez avec eux,
Des maux, de l'indigence, ô refuges pieux!
Où des saints fondateurs la charité sublime
Consacrait la richesse, ou rachêtait le crime.
Je ne vois plus ces sœurs, dont les soins délicats
Appaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas; (3
Qui, pour le malheur seul connaissant la tendresse,
Aux besoins du vieil âge immolaient leur jeunesse.
Leurs toits hospitaliers sont fermés aux douleurs,
Et la tendre Pitié s'enfuit les yeux en pleurs.
Le pauvre, des bienfaits voit la source tarie,
Et l'enfant vient mourir sur le seuil de la vie.
Mais, quel secours nouveau, céleste, inespéré,
A l'exil indigent ouvre un port assuré?
Salut, ô Sommerstown, abri cher à la France!
Là, le malheur encor bénit la providence;
Là, nos fiers vétérans retrouvent le repos,
Et le héros instruit les enfants des héros;
Là, près d'un Dieu sévère éclate un Dieu propice.
Quel riche bienfaisant a fondé cet hospice?
A la voix de Carron le luxe s'attendrit,
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit. (4
Par lui, pour l'indigent, la douce bienfaisance
Trouve le superflu, même dans l'indigence;

Et, parmi les bannis, ses pieuses moissons
De l'avare opulence ont surpassé les dons.
Et vous, sexe charmant, nourri dans les délices,
Que vous faites à Dieu de touchants sacrifices!
Votre zèle pieux donne l'exemple à tous,
Affronte les dangers, surmonte les dégoûts,
Visite des souffrants les demeures obscures,
Vient soigner une plaie ou fermer des blessures,
De cette même main dont Amour eût fait choix
Pour tresser sa couronne, ou remplir son carquois.
La foi, l'humanité sont partout sur vos traces;
Et le lit de douleur est veillé par les Grâces.
Mais quels accents plaintifs ont frappé mes esprits?
J'entends, je reconnais vos lamentables cris,
Enfants infortunés, famille illégitime,
Que le crime a fait naître, et qu'immola le crime.
Ah! si les sages même ont pleuré quelquefois
L'enfant né sous le dais, dans la pourpre des rois,
Et si, pour lui, du sort ils ont craint les injures,
Qui peut voir sans pitié ces frêles créatures,
Ces enfants de l'Amour, que la honte a proscrits?
De leur mère jamais ils n'auront un souris;
Ils n'auront point leur part aux caresses d'un père;
Loin d'eux ces noms si doux et de sœur et de frère:

Condamnés en naissant, dans leur triste abandon,
Ils ont reçu le jour, sans recevoir un nom.
D'autres, de leurs aïeux recueillent l'héritage :
Votre pitié, voilà leur unique partage !
Que dis-je? A leur naissance, incertains d'un berceau,
D'un goutte de lait, d'un abri, d'un lambeau
Qui de leurs membres nus écarte la froidure !
Ah ! que la Pitié parle où se tait la Nature !
Ne la refusez pas à ces infortunés,
Menacés de mourir au moment qu'ils sont nés.
Nos frères dans le ciel, ils sont ce que nous sommes ;
Peut-être ces enfants nous cachent de grands hommes.
De l'intérêt public écoutez donc la voix.
Du sage agriculteur voyez les doux emplois :
De l'orme adolescent il soigne la jeunesse,
Du chêne décrépit rajeunit la vieillesse.
C'est peu : si quelqu'arbuste, à ses regards offert,
Languit abandonné dans le vallon désert,
Aux arbres, de son clos enfants héréditaires,
Il aime à réunir ces tiges étrangères ;
Et la plante orpheline, en son nouveau séjour,
Avec ses plants chéris partage son amour.
Sages législateurs, voilà votre modèle.
Remplacez par vos soins la pitié maternelle ;

Conquérez à l'état ces enfants malheureux;
Que l'école des arts soit ouverte pour eux;
Donnez, pour les rejoindre à la grande famille,
Au jeune homme un métier, une dot à la fille.
Ainsi pour Albion naissent des matelots,
Des bras pour le travail, pour les camps des héros;
Ainsi la bienfaisance accueille la misère;
Le riche est leur parent, la patrie est leur mère.
Cependant, en ces lieux au malheur consacrés,
De la tendre Pitié les droits sont plus sacrés.
Il est, il est des lieux plus étrangers pour elle.
Voyez de loin ces champs où la guerre cruelle
Dans un ordre effrayant range ses bataillons,
Qui de torrents de sang vont noyer les sillons:
Eh bien! c'est en ces lieux que je vais la conduire;
Mars, le terrible Mars connaîtra son empire.
Là, la nécessité, dans sa fatale main
Tenant son joug de fer et ses chaînes d'airain,
Trop souvent au soldat ordonne le ravage,
Prescrit l'embrasement et promet le pillage.
Mais la douce Pitié suit, en pleurant, ses pas;
Elle adoucit ses coups, elle arrête son bras;
Au meurtrier farouche elle arrache ses armes,
Conserve sa chaumière au laboureur en larmes,

Court disputer au feu les hameaux embrasés.
Des escadrons tonnants, dans les rangs écrasés,
Tantôt elle suspend l'épouvantable orage;
Quelquefois, réclamant pour ses droits qu'on outrage,
Elle crie : « Arrêtez, impitoyables cœurs,
» Qui prodiguez le sang! Maudits soient les vainqueurs
» Qui font des malheureux, immolés à leur gloire,
» Le marche-pied sanglant de leur char de victoire! »
Le bronze a-t-il cessé de vomir le trépas?
Dans les champs du carnage elle porte ses pas,
Rend des honneurs touchants aux morts qu'elle console;
De là, plus prompte encore, elle part, elle vole
Vers le lit de douleur de ces braves guerriers,
Dont le sang, des vainqueurs a payé les lauriers;
Des larmes du regret, du suc heureux des plantes,
Arrose, en gémissant, leurs blessures sanglantes;
Tantôt, d'un œil craintif, suit l'acier rigoureux
Qui s'ouvre dans la plaie un chemin douloureux;
Tantôt leur fonde un temple, et tout près un bois sombre
Semble un autre Élysée où vient errer leur ombre.
Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis. (5
Tel brille ce Greenwich (6, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir et repartir les flottes :

Ainsi parlent encor de champs et de vaisseaux
Les vainqueurs de la terre et les vainqueurs des eaux.
Tels encor leurs vieux ans content leurs vieux services:
L'œil voit avec respect leurs nobles cicatrices;
Leurs maux sont adoucis, leur sang est expié,
Et la Victoire en pleurs embrasse la Pitié.

Toutefois dans les camps sa voix mal entendue,
Pour des cœurs inhumains est bien souvent perdue.
O peuples, vantez-nous et vos arts et vos mœurs!
Mars jamais n'a coûté tant de sang et de pleurs.
Ah! que l'affreux Huron, en mugissant de joie,
Prêt à la dévorer, danse autour de sa proie,
Se repaisse en fureur de ses membres tremblants,
Et boive avec plaisir dans des crânes sanglants!
Mais quel génie affreux, quel démon du carnage
Aux modernes héros souffle toute sa rage?
Barbares combattants, plus barbares vainqueurs,
Tout sentiment humain a-t-il fui de vos cœurs?
Ces bourreaux beaux-esprits, ces sages sanguinaires,
Au théâtre pleuraient des maux imaginaires;
Et, dans des flots de sang se noyant à loisir,
D'un massacre inutile ils se font un plaisir.
Le front ceint de cyprès, leur hideuse victoire
Étale aux nations l'opprobre de sa gloire.

Le succès, le bonheur ne les attendrit pas.
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas, (7
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre,
Et leur perfide paix ensanglante la terre.
Ah! si le sort, un jour, aux malheureux Français
Envoyait un moment le pouvoir des bienfaits!
O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritaient vos fureurs, méritaient vos mépris!
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères!
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères. (8
Bannis par l'injustice, et Français par le cœur,
Vaincus, ils ont donné des larmes au vainqueur.
L'étranger s'en étonne, et vos jours de victoire
De notre exil à peine ont égalé la gloire:
Ah! la gloire n'est pas où n'est pas la bonté.
Eh! comment leur triomphe à l'ennemi dompté
Serait-il indulgent, lorsque leurs mains perfides
Portent chez leurs amis leurs fureurs homicides?
De la triste Helvétie écoutez les accents.
Peuples, jadis heureux, aujourd'hui gémissants,
Quel bonheur vous manquait? Dans ses pompes profanes,
Le luxe des palais enviait vos cabanes;

L'oreille avec plaisir écoutait vos torrents ;
L'œil, de vos clairs ruisseaux suivait les flots errants ;
Le sommeil se plaisait au bruit de vos cascades ;
Les arts industrieux habitaient vos bourgades ;
Le sage les aimait ; l'orgueil même, séduit,
Chez vous, pour ses vieux ans projetait un réduit.
Les richesses pour vous coulaient moins inégales ;
Vos bras étaient guerriers, et vos mœurs pastorales ;
L'étranger parmi vous s'arrêtait enchanté ;
Et sur vos monts enfin Haller avait chanté.
Haller, chantre divin, frais comme vos campagnes,
Doux comme vos vallons, fier comme vos montagnes,
Et qui ne prévit pas que son hymen, un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour. [9]

Cependant, près de vous grondait l'affreuse guerre ;
De moment en moment s'approchait son tonnerre.
Que faisiez-vous alors ? Vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix ; [10]
Et d'un agent vénal la souplesse odieuse
Bordait d'un miel trompeur la coupe insidieuse.
En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux ; [11]
En vain vos ennemis, par d'habiles outrages,
Essayaient vos frayeurs, et tentaient vos courages ;

La paix, le long oubli des efforts vertueux,
Des folles nouveautés l'amour présomptueux,
L'égoïsme, fatal au malheureux qui s'aime,
Ce monstre, adorateur et bourreau de lui-même,
Qui, façonnant au joug les peuples abattus,
Sans oser les forfaits, assoupit les vertus :
Tout réprimait des cœurs l'élan patriotique.
Mais des traces restaient de l'héroïsme antique :
Plus d'un brave guerrier, plus d'un vieux sénateur,
Rappelaient vos beaux jours. Le peuple agriculteur
De la flamme sacrée avait sauvé les restes ;
L'honneur même enflammait leurs milices agrestes.
Pouvaient-ils oublier leurs amis, leurs parents,
Sous de lâches poignards sans défense expirants?
Leur sang criait vengeance, et leurs augustes mânes
Erraient inappaisés autour de vos cabanes.
Aussi, l'affreux signal à peine a retenti,
Du fond de ses rochers tout un peuple est sorti.
Soudain, tel que l'on voit le brasier de la veille
Répondre sous la cendre au souffle qui l'éveille,
Tout s'enflamme à-la-fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent leurs foyers de leurs vivants remparts. (12
De leurs monts paternels les rocs inviolables
Sont moins majestueux et moins inébranlables.

Des Français un instant les foudres se sont tus,
Et la fureur chancelle à l'aspect des vertus.
Mais Rapinat paraît et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes. (13
Soudain, ce vil ramas qui, souillé de forfaits,
S'en vient mêler sa lie au pur sang des Français,
Vomit ses bataillons dans les champs qu'ils inondent:
Le fer luit, le sang coule, et les tonnerres grondent.
L'écho, qui des bergers redisait la chanson,
En répète à regret l'épouvantable son.
Ah! qui pourrait tracer ces scènes de carnage? (14
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.
Du sein qu'a déchiré leur fureur meurtrière,
L'enfant avant le temps arrive à la lumière;
Sa mère palpitante expire sous leurs pas,
Du malheureux qui meurt ils hâtent le trépas.
Prêtres saints, cachez-vous, fermez le tabernacle:
Épargnez à mes yeux l'effroyable spectacle
De vos corps déchirés sur vos parvis sanglants!
De la vierge à genoux leur rage ouvre les flancs,
S'irrite sans obstacle, égorge sans colère,
Et, s'il n'est teint de sang, l'or ne saurait lui plaire.

Tout ce qui du passé gardait le souvenir,
Tout ce qui promettait un bonheur à venir,
Tout ce qui du présent accroît la jouissance,
Les monuments des arts, ceux de la bienfaisance;
Tout subit leur fureur. S'il offre un trait humain,
L'airain trouve un bourreau, le marbre un assassin.
En vain, pressant les rangs, et domptant les obstacles,
Leurs bandes des vieux temps rappellent les miracles,
C'en est fait, et le nombre accable la valeur.
Ah! que les arts du moins consacrent le malheur!
D'un côté, montrez-moi les noms, les noms sublimes
De ceux qui de l'état ont péri les victimes:
Qu'ils vivent sur l'airain, que la main des pasteurs
Les entoure d'ombrage et les pare de fleurs!
De l'autre, sur un roc stérile, affreux, sauvage,
De vos champs dévastés épouvantable image,
Du monstre Rapinat gravez le nom cruel,
Nom maudit par la terre, abhorré par le ciel.
Qu'à son funeste aspect les amantes frémissent;
De loin, en le voyant, que les mères gémissent;
Que le passant troublé le lise avec horreur;
Que l'enfant au berçeau l'écoute avec terreur;
Que j'entende la sœur lui demander son frère,
L'orphelin s'écrier: « Qu'as-tu fait de mon père? »

Que puissent tour à tour toutes les nations
Y porter leur tribut de malédictions ;
Et qu'enfin sa mémoire, en vengeance féconde,
Aille irriter la haine, et soulever le monde !
Mes vœux sont entendus : la touchante Pitié
Qui, les yeux attendris, le front humilié,
Pleurait sur le malheur, consolait la faiblesse,
Dès qu'elle est outragée, implacable Déesse,
Se relève en fureur, et, pour venger ses droits,
Terrible, au fond des cœurs fait entendre sa voix ;
Va des cieux indignés allumer le tonnerre ;
Des flambeaux à la main, parcourt toute la terre ;
Appelle la vengeance ; et de ses défenseurs
Arme, en courant, les bras contre ses oppresseurs.
Aux cris de l'Helvétie, ainsi l'Europe en armes
Sort de son long sommeil et jette un cri d'alarmes.
Tremblez, vils assassins, lâches déprédateurs :
Les maux paîront les maux, les pleurs paîront les pleurs !

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles, (15
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles,
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.
Là, sous des traits hideux s'offre la race humaine :
Plus forts sont les liens, et plus forte est la haine.

Par la main qu'il chérit chacun est égorgé,
La nature est souffrante, et le sang outragé;
Son cri meurt étouffé; plus de fils, plus de père:
L'ami dans son ami, le frère dans son frère,
Trouvent un assassin; et, dans ce choc affreux,
Toujours les plus vengés sont les plus malheureux.
Quand le luxe insolent et l'infâme licence
Ont d'un dieu courroucé provoqué la vengeance,
Alors, laissant dormir la foudre dans ses mains,
C'est ce fléau cruel qu'il envoie aux humains.
En vain Rome à ses lois soumet la terre et l'onde,
La Discorde, au milieu des dépouilles du monde,
Lève sa tête affreuse, et, s'emparant des cœurs,
Du malheur des vaincus vient punir les vainqueurs:
Tant l'abus du pouvoir amène l'esclavage!
Mais pourquoi recourir aux fastes du vieil âge?
La Vendée! A ce nom la nature frémit,
L'humanité recule, et la Pitié gémit.
La funeste Vendée, en sa fatale guerre,
De Français égorgés couvrait au loin la terre;
Et le sujet des rois, l'esclave des tyrans,
De leur sang répandu confondaient les torrents.
Enfin, entre les camps la trève se déclare.
Soudain, tous ont franchi le lieu qui les sépare,

Volent d'un camp à l'autre. A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé. (16
A ces traits jadis chers, à ces voix qu'ils connaissent,
La tendresse s'éveille, et les remords renaissent.
Les mains serrent les mains, les cœurs pressent les cœurs,
De leur vieille amitié les souvenirs vainqueurs
Leur montrent leurs parents ou leurs compagnons d'armes,
Ceux de qui les bienfaits essuyèrent leurs larmes,
Ceux qui de leur hymen préparèrent les nœuds,
Ceux qui de leur enfance ont partagé les jeux ;
Dans leurs embrassements leurs transports se confondent ;
Leurs larmes, leurs soupirs, leurs sanglots se répondent ;
Des banquets sont dressés, le vin coule à grands flots,
Les chants de l'amitié consolent les échos ;
Tout redevient Français, ami, parent et père ;
L'humanité respire et la nature espère.
Mais du départ fatal le signal est donné ;
Chacun d'eux aussitôt baisse un front consterné.
Aux cris joyeux succède un lugubre silence :
Tous, pressentant leurs maux et les maux de la France,
S'éloignent lentement ; et, les larmes aux yeux,
D'un triste et long regard se sont fait leurs adieux.
Mais le remords redouble au milieu des ténèbres ;
Leur sommeil est troublé de fantômes funèbres :

D'un hôte, d'un ami, l'un croit percer le flanc ;
L'autre égorger son frère, et rouler dans son sang.
Enfin le jour renaît, et l'airain des batailles
Fait entendre ce son, signal des funérailles.
Accours, douce Pitié, préviens ces jeux sanglants ;
Cours, les cheveux épars, vole de rangs en rangs ;
Dis à ces malheureux : « Cruels, qu'allez-vous faire ?
» Vos bras dénaturés déchirent votre mère.
» Laissez là ces mousquets, ces piques et ces dards ;
» La nature a maudit vos affreux étendards.
» Hélas ! hier encore, assis aux mêmes tables,
» Votre bouche abjurait ces lauriers détestables.
» Avez-vous oublié vos doux serments d'amour ?
» Le ciel à vos combats prête à regret le jour.
» Et moi, si du malheur vous sentez les atteintes,
» Cruels, je fermerai mon oreille à vos plaintes ;
» Je resterai muette, et vos justes malheurs
» A mes yeux vainement demanderont des pleurs.
» Et vous qui, les premiers, provoquant la vengeance,
» Avez des cœurs français rompu l'intelligence,
» C'est à vous de donner le signal de la paix :
» Vos barbares exploits sont autant de forfaits.
» Assez, pour féconder les palmes de la guerre,
» De cadavres sanglants ont engraissé la terre.

» Ah ! revenez à vous ; voyez la France en deuil
» Pleurer de vos lauriers le parricide orgueil.
» Le chemin qui conduit ces enfants aux conquêtes
» Est teint de notre sang, et pavé de nos têtes ;
» Près d'elle sont assis, sur son char inhumain,
» D'un côté le triomphe, et de l'autre la faim.
» Abjurez, il est temps, vos palmes funéraires ;
» Aimez-vous en Français, embrassez-vous en frères ;
» Et qu'aux chants de la mort succèdent en ce jour
» Les cris de l'allégresse et les hymnes d'amour ! »

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

LA PITIÉ,

POÈME.

CHANT TROISIÈME.

Pourquoi faut-il toujours, qu'en mes tristes tableaux,
Ton histoire, ô Pitié, soit celle de nos maux?
J'ai tracé les horreurs de nos guerres civiles:
Funestes dans les camps, combien plus dans les villes!
Les camps sont quelquefois l'école des grands cœurs,
Et souvent les vaincus embrassent les vainqueurs;
Les foudres, les lauriers, l'éclat de la victoire,
Viennent couvrir le deuil des rayons de la gloire;
Pour saisir une palme, ils volent aux combats;
Et l'espoir du triomphe ennoblit le trépas:

Maïs, au sein de nos murs, quand les discordes naissent,
Les pensers généreux, les vertus disparaissent.
Des licteurs pour soldats, des crêpes pour drapeaux,
La victoire, pour trône, y veut des échafauds.
Tout est vil ou cruel, assassin ou victime;
Et la vertu sans arme y tend la gorge au crime.
  O mes concitoyens, comment ont pu vos cœurs
Des camps, dans les cités, surpasser les fureurs?
Là, tout parle de meurtre : ici tout vous rappelle
A la douce concorde, à la paix fraternelle;
Les mêmes tribunaux jugent vos différends,
Le culte au même autel appelle tous les rangs;
Le théâtre vous voit rire et pleurer ensemble;
Dans vos jours solennels même lieu vous rassemble;
Enfin, tout vous unit. Pourquoi donc ces fureurs,
Ces spectacles sanglants et ces scènes d'horreurs?
Ah! de nos propres mains nous creusant des abîmes,
Nous payons chèrement la dette de nos crimes.
Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais, quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.
Des vices tout-à-coup se débordent les flots;
Les cœurs sont des volcans, et l'empire un chaos :

Du sang des deux partis la discorde l'inonde,
Et ses calamités sont la leçon du monde.
Ainsi, le ciel vengeur tour-à-tour immola
Sylla par Marius, Marius par Sylla,
La race des Yorks par celle des Lancastres.
Mais que sont ces malheurs auprès de nos désastres?
Hélas! pour oublier ces funestes tableaux,
Quelle main du Léthé nous versera les eaux?
Mais non: que leur récit, au défaut du tonnerre,
Des châtiments du crime épouvante la terre;
Et que l'exemple affreux de nos divisions
D'un salutaire effroi frappe les nations. (2
Dégagée une fois du lien légitime,
D'abord de maux en maux, bientôt de crime en crime,
La France a pris l'essor; et, dans ses attentats,
Sa rapide fureur ne se repose pas.
Ainsi, quand d'un berger l'imprudence cruelle
Jette au pied d'un sapin l'invisible étincelle,
Le feu, nourri du suc dont le bois est enduit,
Sous l'écorce onctueuse en secret s'introduit;
Il s'empare du tronc; et, gagnant le feuillage,
Dévore, en pétillant, l'aliment de sa rage;
Il court de branche en branche, il s'élance au sommet,
S'étend de tige en tige, embrase la forêt.

Lui, du haut d'un rocher, voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil tremblant les flammes triomphantes.
Tels furent nos destins : ainsi, dans un moment,
Naquit d'une étincelle un vaste embrasement.
A peine la Discorde, en ses noirs sacrifices,
Du sang de l'innocence a goûté les prémices,
Sa terrible moisson se poursuit en tout lieu :
Les temples des beaux arts, les demeures de Dieu,
Les lieux où nous prions les puissances célestes,
Des proscrits entassés sont les dépôts funestes.
Tous les bras sont vendus, tous les cœurs sont cruels.
Image de ces dieux, la terreur des mortels,
Dont nul n'ose aborder l'autel impitoyable,
Que dégouttant du sang de quelque misérable,
L'idole à qui la France a confié son sort,
N'accepte que du sang, ne sourit qu'à la mort.
Femme, enfant, sont voués à son culte terrible;
L'innocente beauté pare sa pompe horrible;
La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir; (3)
L'effroi veille au milieu des familles tremblantes;
Les jours sont inquiets, et les nuits menaçantes.
Imprudent, jadis fier de ton nom, de ton or,
Hâte-toi d'enfouir tes titres, ton trésor :

Tout ce qui fut heureux demeure sans excuse ;
L'opulence dénonce, et la naissance accuse.
Pour racheter tes jours, en vain ton or est prêt ;
Le fisc inexorable a dicté ton arrêt.
L'avidité peut vendre une paix passagère ;
Mais elle veut sa proie, et la veut tout entière.
Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens :
Plus d'amis, de parents, ni de concitoyens.
Le fils épouvanté craint l'abord de son père ;
Le frère se détourne à l'aspect de son frère ;
L'amour même est timide ; et, dans cet abandon,
La nature est sans voix, sous des lois sans pardon.
Ainsi, quand sur ses pas, semant les funérailles,
La mort contagieuse erre dans nos murailles,
Tous les nœuds sont rompus ; l'ami dans son ami,
Le frère dans sa sœur, redoute un ennemi ;
Et, sur ses gonds muets, triste, inhospitalière,
Refuse de tourner la porte solitaire.
Mais quels maux je compare à des malheurs si grands !
On conjure la peste, et non pas les tyrans.
Aux cœurs lâches du moins les tyrans font justice,
Leur crainte, en le fuyant, rencontre le supplice.
Tous, à leur infortune ajoutant le remord,
Séparés par l'effroi, sont rejoints par la mort ;

Et, dans un même char, où sa main les rassemble,
Voisins, amis, parents, vont expirer ensemble,
A moins que, de la vie incertain possesseur,
L'opprimé tout-à-coup ne se fasse oppresseur.
Son heure vient plus tard; mais il aura son heure:
Le lâche fait mourir, en attendant qu'il meure.
Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit:
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit. [4]
Robespierre, Danton, iront aux rives sombres
De leur aspect horrible épouvanter les ombres;
Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits, [5]
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.
Partout, la soif du meurtre et la faim du carnage.
Les arts jadis si doux, le sexe, le jeune âge,
Tout prend un cœur d'airain : la farouche beauté
Préfère à notre scène un cirque ensanglanté;
Le jeune enfant sourit aux tourments des victimes;
Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes. [6]
Que dis-je ? la nature, ô comble de nos maux!
De tous ses éléments seconde nos bourreaux.
Dans leurs cachots impurs l'air infecte la vie;
Le feu dans les hameaux promène l'incendie;
Et la terre complice, en ses avides flancs,
Recèle par milliers les cadavres sanglants. [7]

A peine elle a peuplé ses cavernes profondes,
La mort infatigable a volé sur les ondes.
Ministres saints, du fer ne craignez plus les coups;
Le baptême de sang est achevé pour vous.
Par un art tout nouveau, des nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides; (7
Et, le jour et la nuit, l'onde porte aux échos
Le bruit fréquent de corps qui tombent dans les flots.
Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage; (8
Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux. (9
O Loire, tu les vis, ces hymens qu'on abhorre;
Tu les vis, et tes flots en frémissent encore.
Cependant, le trépas s'accuse de lenteur:
Eh bien! ange de mort, ange exterminateur,
Va, joins les feux aux flots, joins le fer à la foudre:
Maison, ville, habitants, que tout soit mis en poudre;
Qu'enchaînés par milliers, femmes, enfants, vieillards,
Jonchent le sol natal de leurs membres épars.
Là, repose tes yeux sur ce vaste carnage;
Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé:
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,

Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève. (10
Français, vous pleurerez un jour ces attentats :
Oui, vous les pleurerez ; mais vous n'y croirez pas.
Ah ! dans ces jours affreux, heureuse l'indigence
A qui l'obscurité garantit l'indulgence !
Eh ! qu'importe au pouvoir, qu'auprès de ses troupeaux,
Le berger enfle en paix ses rustiques pipeaux ?
Qu'importe le mortel, dont la table champêtre
Se couronne le soir des fruits qu'il a fait naître ?
Ah ! contre la rigueur d'un pouvoir abhorré
Pas un asile sûr, pas un antre ignoré !
Pareil à cette énorme et bruyante déesse
Qui voit tout, entend tout, va, vient, revient sans cesse ;
De la Proscription le génie odieux,
Ayant partout des bras, des oreilles, des yeux,
Des cités aux hameaux, parcourt la France entière ;
Comme au palais des grands frappe à l'humble chaumière ;
Le pauvre en vain s'endort sur la foi de ses maux ;
Le pauvre a ses tyrans, le pâtre a ses bourreaux.
Mais, pourquoi s'arrêter à ces malheurs vulgaires ?
Assez d'autres ont peint les douleurs populaires.
Moi-même, il m'en souvient, mes vers compatissants
Cherchaient pour eux les sons les plus attendrissants.

Par moi, du laboureur étranger à la gloire,
Un simple monument honora la mémoire;
J'encourageais les sons de l'humble chalumeau,
Et portais aux cités les plaintes du hameau.
Mais pourrais-je des grands oublier la souffrance!
O vous, cœurs révoltés, que leur éclat offense,
Vainement à leurs maux vous refusez des pleurs :
Plus leur bonheur fut grand, plus grands sont leurs malheurs;
Et moi, qui des bergers ornai jadis la tombe,
Aujourd'hui, des hauteurs d'où la puissance tombe,
Je la suis dans le gouffre, et pleure ses débris.
Que de grands noms éteints, que d'illustres proscrits!
Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux! (11
La nature en frémit; et l'amitié tremblante,
A des traits si chéris recule d'épouvante.
O Mouchys! expiez votre amour pour vos rois :
Que l'épouse et l'époux périssent à-la-fois.
Je ne t'oublîrai point, toi, dont l'ame sublime
Gardait un cœur si pur sous le règne du crime,
O guerrier magnanime, et chevalier loyal,
Digne héritier d'un sang ami d'un sang royal,

Respectable Brissac! Ah! dans ce temps barbare,
Qui n'aime à retrouver une vertu si rare?
Avec moins de plaisir, les yeux d'un voyageur,
Dans un désert brûlant, rencontrent une fleur;
Avec moins de transports, des flancs d'un roc aride,
L'œil charmé voit jaillir une source limpide.
Modèle des sujets, et non des courtisans,
Les vertus du vieil âge honoraient tes vieux ans.
A son roi malheureux quel sujet plus fidèle?
Hélas! sous le pouvoir d'une ligue cruelle,
Tout fléchissait la tête; et même la vertu
Baissait sous les poignards un regard abattu;
Rien n'altéra ta foi, n'ébranla ton courage;
Mais enfin, à ton tour, victime de leur rage,
Tu passes sans regret, ainsi que sans remord,
Du Louvre dans les fers, et des fers à la mort.
O ville trop coupable! ô malheureux Versailles!
Son sang accusateur souille encor tes murailles.
Un cortége cruel a feint de protéger
D'infortunés captifs qu'il va faire égorger.
Le char est entouré, les sabres étincellent;
Sur les monceaux de morts les mourants s'amoncellent;
Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands. (1

O martyr du devoir, du zèle et de la gloire !
Tant que du nom français durera la mémoire,
J'en jure par ta mort, tu vivras dans nos cœurs.
Mais, combien ton trépas présage de malheurs !
Que je plains de l'état la fortune orageuse !
A peine délaissé par ta main courageuse,
J'entends tomber le trône; et le sang de nos rois,
Hélas ! m'offre à pleurer tous les maux à-la-fois :
Le deuil de la beauté, les pleurs de l'innocence,
Les malheurs des vieux ans, les malheurs de l'enfance,
La chute du pouvoir. Parmi ces grands débris,
Louis frappe d'abord mes regards attendris,
O douleur ! ô pitié ! quelle grande victime,
D'un rang plus élevé, descendit dans l'abîme !
Hélas ! le vœu public dictait ses sages lois,
Gouvernait ses conseils, présidait à ses choix ;
Les ordres de l'état, convoqués par lui-même,
Semblaient associés à son pouvoir suprême.
O ! mon maître ! ô mon roi ! comment a pu ton cœur,
Respirant les bienfaits, inspirer la fureur !
O jour, jour exécrable, où des montres perfides
Souillèrent son palais de leurs mains homicides !
J'entends encor ces voix, ces lamentables voix, (13
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois ! »

La reine, à ce signal, inquiète, troublée,
Son enfant dans les bras, s'enfuit échevelée;
Tandis que, de sa porte ensanglantant le seuil,
Sa garde généreuse expire avec orgueil;
Et que, la pique en main, la cohorte infernale
Plonge le fer trempé dans la couche royale.
Le ciel, le juste ciel, a conservé ses jours.
Ah! puisse-t-il long-temps en protéger le cours!
Enfin, la mort s'appaise, et le meurtre s'arrête;
Mais le calme bientôt fait place à la tempête.
Le bruit affreux redouble; et des sujets sans foi
Parlent insolemment de conquérir leur roi.
Ils appellent triomphe un crime détestable.
Ah! comment le tracer, ce départ lamentable!
De leur palais sanglant, ces otages sacrés
Descendent à travers leurs gardes massacrés.
Pour suite des brigands! des bourreaux pour cortége!
Ils traversent les flots d'un peuple sacrilége,
Hérissé de mousquets, de lances et de dards;
Des lambeaux teints de sang forment leurs étendards.
Tout dégouttants de meurtre, et d'ivresse, et de fange,
Ils marchent; au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à-la-fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois. (14

Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste,
Deux enfants malheureux. O fille des Césars!
Quand, de ses fiers Hongrois cherchant les étendards,
Ta mère vient s'offrir à leur troupe enflammée,
Son enfant dans ses bras lui conquit une armée :
Et, pâle, l'œil en pleurs, tendant ses faibles mains,
Le tien ne peut fléchir ces monstres inhumains!
Les uns autour de vous hurlent leurs chants atroces;
D'autres sur votre char portent leurs mains féroces;
Au bout d'un fer sanglant, d'autres lèvent aux cieux
De leurs affreux exploits le trophée odieux,
Ces fronts défigurés, ces têtes pâlissantes,
Des flots d'un sang fidèle encor toutes fumantes.
Que de cris forcenés! que d'imprécations!
Vous marchez au milieu des malédictions.
Du crime soudoyé l'ignorance barbare
Prête sa voix servile au crime qui l'égare;
Et, du peuple à son prince imputant le malheur,
Des maux qu'eux seuls ont faits, accable sa douleur.
Ah! si par les tourments sa marche est mesurée,
Quels siècles en pourraient égaler la durée?
Abrège, Dieu des rois, ces affreux attentats;
Avance, char fatal; coursiers, hâtez vos pas.

Non : la rage, à plaisir, éternise leur route,
Et la coupe des maux s'épanche goutte à goutte.
Cependant, on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux. (15
Ils les voit; et leur vue, ô douleur lamentable!
Lui rappelle ce jour, ce jour épouvantable,
Où, dans ce même lieu, l'hymen pâle et tremblant
S'enfuit enveloppé de son voile sanglant;
Et, changeant ses flambeaux en torche sépulcrale,
Vit se couvrir de morts cette enceinte fatale.
Ah! malheureux époux, et plus malheureux roi,
Puisse être, un jour, ce lieu moins funeste pour toi!
Puissions-nous n'y pas voir de plus horribles fêtes!
Enfin, parmi les cris, les dards chargés de têtes,
Entraînant les débris du trône ensanglanté,
Le char fatal arrive au Louvre épouvanté.
Le peuple tient sa proie, et les chefs leur victime.
Ah! peut-être ses maux désarmeront le crime.
Non : de son infortune on aggrave le poids,
Et Louis est captif dans le palais des rois.
O catastrophe horrible! ô douloureux voyage!
Bien différent de ceux, où, bordant son passage,
Son peuple, pour ses jours, levait au ciel les mains,
Et de fleurs, sous ses pas, parsemait les chemins.

Le vieillard consolé bénissait la lumière ;
L'enfant lui souriait du seuil de la chaumière ;
Tous les yeux le cherchaient avec avidité ;
Et, quand fuyait loin d'eux son char précipité,
De ce peuple, ennemi d'un maître qui l'adore,
L'amour, les vœux, les cris le poursuivaient encore.

Que les temps sont changés ! O vous, sensibles cœurs,
Dites s'il est des maux pareils à ses malheurs.
Du pouvoir avili misérable fantôme,
Monarque sans sujets, souverain sans royaume,
Tel qu'un vaisseau battu des flots capricieux,
Est tantôt dans l'abîme, et tantôt dans les cieux,
Il passe tour-à-tour, jouet d'un long orage,
Des honneurs aux affronts, de l'insulte à l'hommage.
Dans sa rage hypocrite, un sénat oppresseur
Mêle à ses cruautés une fausse douceur.
Tel le tigre, en jouant, dans sa barbare joie,
Mord, lâche, ressaisit, et dévore sa proie.
Plus de paix pour son cœur, de trève à son tourment.
Dans le jardin des rois s'il respire un moment, (16)
Il marche environné de surveillants barbares ;
De l'air commun à tous ses tyrans sont avares ;
La haine curieuse assiége son réveil,
Ses pas, ses entretiens, et jusqu'à son sommeil ;

Et, le dernier des rois, le premier des esclaves,
Quand par lui tout est libre, il est chargé d'entraves!
Heureux, lorsqu'en secret, libre dans ses douleurs,
Aux pleurs de son épouse il peut mêler ses pleurs.
Eh bien! vous, qu'offensait sa puissance suprême,
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez! que tardez-vous de dépouiller son front?
Terminez, il est temps, cet éclatant affront. [17]
Tout est prêt: ce n'est plus ce peuple mercenaire,
Par des cris insolents méritant son salaire:
Le Louvre est investi; la bassesse et l'effroi
Aux brigands de Marseille abandonnent mon roi.
Je vois couler le sang, j'entends gronder la foudre;
La France est sans monarque, et le trône est en poudre.
O toi, qu'ont fait gémir ces illustres malheurs,
Tendre Pitié, retiens, retiens encor tes pleurs:
Pour des revers plus grands je réserve tes larmes;
Les lois vont consacrer les attentats des armes.
Hélas! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours. [18]
On l'insulte, on l'outrage; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.
Puisse ne point éclore un plus terrible arrêt!
Que dis-je? l'arrêt part, et le cachot est prêt.

O vous, vous, murs cruels, demeures désastreuses !
Je tremble à m'enfoncer sous vos voûtes affreuses.
Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats, (19
Ne peuvent s'égaler à cette tour fatale.
Ce n'est plus ce palais, cette prison royale,
Où de la majesté quelques tristes lambeaux
Déguisaient l'infortune, et décoraient ses maux.
Son malheur, en ces lieux, tout entier se consomme;
Destructeur du monarque, il persécute l'homme.
Noirs esprits des enfers ! quel conseil ténébreux
Inventa, dites-moi, ces traitements affreux ?
Chaque heure a son tourment, chaque instant son outrage ;
La ruse aide la force, et l'art guide la rage.
O noms sacrés de père, et d'époux et de fils,
Noms aujourd'hui cruels, noms autrefois chéris,
Vous étiez leurs plaisirs, vous êtes leur torture.
La haine arme contre eux jusques à la nature.
Malheureux, hâtez-vous de saisir ces moments ;
Précipitez du cœur les doux épanchements ;
Redoublez vos transports, redoublez vos tendresses.
Quels maux ne s'oublîraient dans vos saintes caresses?
Mais c'en est fait : ô cœurs nés pour vous adorer,
Votre malheur commence, il faut vous séparer.

Vos tyrans l'ont voulu; leur sombre inquiétude
A l'emprisonnement unit la solitude.
Hélas! au milieu d'eux vos regards consolés
Distinguaient quelquefois des serviteurs zélés;
Et du moins d'un soupir, triste et muet langage,
A leur roi, dans les fers, ils envoyaient l'hommage.
Vous ne les verrez plus : sur Louis et sur vous
Déjà j'entends crier d'inflexibles verroux.
Non : vous ne pourrez plus, trompant la vigilance,
Deviner vos soupirs, vos pleurs, votre silence,
Vous comprendre du geste, et vous parler des yeux.
Sans espoir de se voir, captifs aux mêmes lieux,
Le fils est en exil à côté de son père,
L'époux près de l'épouse, et la sœur près du frère.
Lui seul pleure pour tous. Que dis-je? ô coup du sort!
Son retour dans leurs bras leur annonce sa mort.
Pour le perdre à jamais les tyrans le leur rendent;
Les échafauds sont prêts et les bourreaux l'attendent.
O qui peut concevoir ces scènes de douleurs,
Ce mélange de cris, de sanglots et de pleurs,
Ces funestes adieux, pleins d'horreur et de charmes!
Chaque mot commencé vient mourir dans les larmes;
Et, par de long soupirs cherchant à s'exhaler,
Leurs cœurs veulent tout dire, et ne peuvent parler.

Ah ! moi-même je sens défaillir mon courage.
D'autres du jour fatal retraceront l'image : (20)
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil ;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance ;
Le char affreux, roulant dans un profond silence ;
Ce char qui, plus terrible, entendu de moins près,
Du crime, en s'éloignant, avance les apprêts ;
L'échafaud régicide et la hache fumante ;
Cette tête sacrée et de sang dégouttante,
Dans les mains du bourreau de son crime effrayé.
Ces tableaux font horreur ; et je peins la Pitié !
La Pitié pour Louis ! il n'est plus fait pour elle.
O vous, qui l'observiez de la voûte éternelle,
Anges, applaudissez ; il prend vers vous l'essor.
Commencez vos concerts, prenez vos lyres d'or.
Déjà son nom s'inscrit aux célestes annales ;
Préparez, préparez vos palmes triomphales.
De sa lutte sanglante il sort victorieux,
Et l'échafaud n'était qu'un degré vers les cieux.
Mais, d'où vient tout-à-coup que mon cœur se resserre?
Hélas ! il faut des cieux revenir sur la terre,
Louis en vain assiste aux célestes concerts ;
Les cieux sont imparfaits, son épouse est aux fers.

O mélange touchant de malheurs et de charmes!
Ton nom seul a rouvert la source de mes larmes.
O vous, qui des hauts rangs déplorez les malheurs,
Ah! combien de vos yeux doivent couler de pleurs,
Lorsque des grands revers l'image douloureuse
Joint au pouvoir détruit la beauté malheureuse!
Qui peut voir sans pitié se flétrir ses attraits,
Et les traits du malheur s'imprimer sur ses traits?
Français, qui l'avez vue, et jeune, et belle, et reine,
Répondez: est-ce là l'auguste souveraine
Qui donnait tant d'éclat au trône des Bourbons,
Tant de charme au pouvoir, tant de grâce à ses dons?
Hélas! tant qu'elle a pu, dans sa tour solitaire,
D'un auguste captif partager la misère,
Tous deux s'aidaient l'un l'autre à porter leurs douleurs;
N'ayant plus d'autres biens, ils se donnaient des pleurs.
Une fois arrachée à cet époux fidèle,
Elle vivait sans lui, mais il vivait près d'elle.
Ah! combien ses malheurs se sont appesantis! (2)
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour son fils.
Ah! d'une seule mort si leur rage contente,
Respectait dans ses bras cette tête innocente;
Si, du soin d'élever cette royale fleur,
Elle pouvait charmer son auguste douleur!

Mais lui-même on l'arrache à sa main maternelle ;
Leur prison séparée en devient plus cruelle.
Ses pensers désormais vont se partager tous
Entre les fers d'un fils et l'ombre d'un époux.
Ah, cruels ! désarmez vos rigueurs inhumaines :
Hélas ! elle eut un sceptre, et vous voyez ses chaînes !
Vains discours ; chaque instant voit aggraver son sort.
Prisonnière à côté du tribunal de mort,
On l'immole long-temps, et le coup qui s'apprête
Reste éternellement suspendu sur sa tête.
A cette attente horrible on joint tous les tourments,
Tout ce qui flétrit l'ame, et révolte les sens ;
Sans cesse elle respire une vapeur immonde ;
Le froid glace ces mains qu'idolâtrait le monde ;
Un vil grabat succède à des lits somptueux ;
A sa faim qu'éveillaient des mets voluptueux,
On épargne une vile et sale nourriture,
Et la pourpre des rois a fait place à la bure.
Elle-même, que dis-je ? incroyable destin !
S'impose un vil travail, et, l'aiguille à la main,
Oubliant et Versaille et les pompes du Louvre,
Répare les lambeaux de l'habit qui la couvre.
Ses besoins sont toujours le signal des refus,
Et son malheur s'accroît d'un bonheur qui n'est plus.

Quoi! les trônes des rois sont-ils donc tous en poudre?
Et l'aigle des Césars a-t-il perdu la foudre?
Hélas! partout l'oubli, l'impuissance ou l'effroi.
Ah! dans cet abandon, tendre Pitié, dis-moi,
N'est-il pas une issue, une route secrète;
Qui conduise mes pas vers sa sombre retraite?
Que je puisse, à genoux, adorant ses malheurs,
Au prix de tout mon sang sécher un de ses pleurs?
Mais il n'en est plus temps: l'affreux conseil s'assemble;
On vient, le verrou crie, on l'entraîne, je tremble.
C'en est fait: le voici, voici l'instant fatal.
Eh bien! je vais la suivre au sanglant tribunal.
Moi-même, à haute voix, je dénonce ses crimes.
Vous, qui fîtes tomber les plus grandes victimes,
Juges de votre reine, écoutez ses forfaits.
Sa facile bonté prodigua les bienfaits;
Son cœur, de son époux partagea l'indulgence;
Ce cœur, fait pour aimer, ignora la vengeance.
« J'ai tout vu, j'ai su tout, et j'ai tout oublié. »
Ce mot, inconcevable aux âmes sans pitié,
Ce mot dont la noblesse encouragea le crime,
Il fut de son grand cœur l'expression sublime.
Elle fit des heureux, elle fit des ingrats.
Tigres, oserez-vous ordonner son trépas?

Ah ! leurs horribles fronts l'ont prononcé d'avance.
Mais je n'attendrai point l'effroyable sentence :
Non, je n'attendrai point qu'une exécrable loi
Envoie à l'échafaud l'épouse de mon roi.
Non, je ne verrai point le tombereau du crime,
Ces licteurs, ce vil peuple, outrageant leur victime,
Tant de rois, d'empereurs, dans elle humiliés,
Ses beaux bras, ô douleur ! indignement liés,
Le ciseau dépouillant cette tête charmante,
La hache, ah ! tout mon sang se glace d'épouvante !
Non, je vais aux déserts enfermer mes douleurs ;
Là, je voue à son ombre un long tribut de pleurs ;
Là, de mon désespoir douce consolatrice,
Ma lyre chantera ma noble bienfaitrice ;
Et les monts, les vallons, les rochers et les bois,
En lugubres échos répondront à ma voix.
Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère, (22
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur !
Reçois de la pitié son tribut de douleur.
Ah ! si dans ses revers la beauté gémissante,
Porte au fond de nos cœurs sa plainte attendrissante,
Combien de la vertu les droits sont plus puissants !
Sa bonté la rend chère aux cœurs compatissants ;

Pour son propre intérêt l'homme insensible l'aime :
Et pleurer sur ses maux, c'est pleurer sur soi-même.
Aussi, des attentats de ce siècle effréné,
Ton trépas, ombre illustre, est le moins pardonné.
O Dieu! et quel prétexte à ce forfait infâme?
Ton nom était sans tache aussi bien que ton ame;
Ton cœur, dans ce haut rang, formant d'humbles desirs,
Eut les malheurs du trône, et n'eut pas ses plaisirs.
Seule, aux pieds de ton Dieu, gémissant sur un frère,
Sur un malheureux fils, un plus malheureux père,
Tu suppliais pour eux le maître des humains;
Ce ciel où tu levais tes innocentes mains,
Était moins pur que toi. Dieu! quels monstres barbares
Purent donc attenter à des vertus si rares?
Ah! le ciel t'enviait à ce séjour d'effroi.
Va donc, va retrouver et ton frère et ton roi;
Porte-lui cette fleur, gage de l'innocence,
Emblème de tes mœurs, comme de ta naissance;
Mêle sur ce beau front, où siége la candeur,
Les roses du martyre aux lis de la pudeur.
Trop long-temps tu daignas, dans ce séjour funeste,
Laisser des traits mortels à ton ame céleste.
Pars, nos cœurs te suivront; pars, emporte les vœux
Des peuples et des rois, de la terre et des cieux.

Non moins dignes de pleurs, quand le sort les offense,
La débile vieillesse et la fragile enfance :
Un enfant, un vieillard ! Qui peut les voir souffrir ?
L'un ne fait que de naître, et l'autre va mourir.
Je pleure avec Priam, quand sa bouche tremblante
Du meurtrier d'Hector presse la main sanglante ;
Lorsqu'autour des tombeaux de ses cinquante fils,
D'Hécube en cheveux blancs les lamentables cris
Redemandent Pâris, Polyxène, Cassandre,
Je partage son deuil, et pleure sur leur cendre :
Tant cet âge si faible est puissant sur nos cœurs !
Mais pourquoi des vieux temps rappeler les douleurs ?
Ah ! dans ce siècle impie et si fécond en crimes,
Manquons-nous de malheurs ? manquons-nous de victimes ?

O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous ?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous ? (23
Le ciel vous épargna la douleur d'être mères ;
Mais que de vos vieux ans les larmes sont amères !
Votre exil, vos rois morts, le trône renversé,
De votre sang royal le reste dispersé,
Il vous restait un Dieu, son culte, et vos prières.
Mais quoi ! vos yeux ont vu par des mains meurtrières
Les temples du Seigneur de carnage souillés,
Leur pontife proscrit, leurs autels dépouillés.

De vos jours fortunés la mémoire importune,
Hélas ! s'en vient encore aigrir votre infortune.
De deux règnes brillants vous vîtes la grandeur ;
Et le trône et l'autel ont perdu leur splendeur ;
Et, pour comble de maux, le sort qui vous outrage,
Réservait ces malheurs au déclin de votre âge.
Quel cœur d'airain pourrait vous refuser des pleurs ?
Mais l'enfance surtout a des droits sur nos cœurs.
Au fils d'Ochosias que j'ai donné de larmes !
Pour lui de Josabeth je ressens les alarmes ;
J'assemble autour de lui les ministres sacrés.
Tantôt mes yeux en pleurs, sur le Nil égarés,
Du berceau d'un enfant redoutent le naufrage ;
Et je rends grâce au flot qui le rend au rivage :
Tant cet âge est touchant ! mais quel sort inhumain
Du dernier fils des rois égale le destin ?
Je reviens donc à vous, famille infortunée.
Par quelle inconcevable et triste destinée,
Hélas ! faut-il toujours que mes lugubres vers
Puisent dans vos malheurs l'exemple des revers ?
Louis sur l'échafaud a terminé sa vie ;
Son épouse n'est plus, et sa sœur l'a suivie :
D'effroyables malheurs ont banni ses parents.
Seul, au fond de sa tour, sous l'œil de ses tyrans,

Un fils respire encore ; il n'a pour sa défense
Que ses traits enchanteurs et que son innocence :
Contre tant de faiblesse a-t-on tant de courroux !
Cruels, il n'a rien fait, n'a rien pu contre vous !
Veille sur lui, grand Dieu, protecteur de sa cause,
Dieu puissant ! c'est sur lui que notre espoir repose.
Accueille ses soupirs, de toi seul entendus ;
Qu'ils montent vers ce ciel, hélas ! qu'il ne voit plus.
Tu connais ses dangers, et tu vois sa faiblesse.
Ses parents ne sont plus, son peuple le délaisse :
Que peuvent pour ses jours ses timides amis ?
Les assassins du père environnent le fils ;
Sa ruine est jurée. A peine leur furie
Lui laisse arriver l'air, aliment de la vie.
Son courage naissant et ses jeunes vertus
Par le vent du malheur languissent abattus.
Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son ame. (24
Déjà même, déjà de sa triste prison
La longue solitude a troublé sa raison.
Quoi ! n'était-il donc plus d'espoir pour sa jeunesse ?
De l'amour maternel l'ingénieuse adresse,
Le zèle, le devoir, pour défendre ses jours,
Étaient-ils sans courage ? étaient-ils sans secours ?

Abner sauva Joas ; sous l'œil même d'Ulysse,
Un faux Astyanax fut conduit au supplice.
Mais quoi, pour remplacer cet enfant plein d'attraits,
Quel visage enchanteur eût imité ses traits ?
L'œil le moins soupçonneux eût percé le mystère ;
Et la beauté du fils aurait trahi la mère.
Aujourd'hui plus d'amis, de sujets, de vengeur ;
Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur.
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste ?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.
Ah ! malheureux enfant, ah ! prince infortuné !
Sous quelque chaume obscur pourquoi n'es-tu pas né ?
Pleurez, Français, pleurez tant de maux et de charmes ;
Il eût tari vos pleurs, ayant versé des larmes ;
Victime d'un long trouble, il eût aimé la paix.

Mais je respire enfin, le règne des forfaits
Sans doute est achevé. De ce sang que j'adore,
Moins à craindre pour eux, un enfant reste encore.
Elle a, sans rien prétendre au trône de nos rois,
Les grâces de son frère, et n'en a pas les droits.
Bénissons ses malheurs : son sexe est sa défense.
Peut-être ils feront grâce à sa faible innocence.
Déjà brille autour d'elle un plus pur horizon.
Mais que de pleurs encor vont baigner sa prison !

Où ses parents sont-ils ? qu'est devenu son frère ?
Essuîra-t-elle encor les larmes de sa mère ?
Son père est-il vivant ? Conserve-t-il sa sœur ?
Douter de leur destin est sa seule douceur ;
Aucun de ces doux noms n'arrive à son oreille,
Rien n'appaise sa crainte, hélas ! et tout l'éveille.
Mais quel jour pur se glisse à travers ses barreaux ?
Le ciel veut-il s'absoudre, en terminant ses maux ?
Oui, l'heure est arrivée, un Dieu finit ses peines ;
Et de ses belles mains je vois tomber ses chaînes.
Fuis ! ô fille des rois ! fuis ces scènes d'horreur,
Vole aux champs maternels. Hélas ! notre terreur
Ne peut t'offrir encor, sur ton morne passage,
Qu'une pitié captive et qu'un muet hommage.
Mais à peine échappée à ce séjour d'effroi,
Les cœurs en liberté vont s'envoler vers toi.
Tous plaindront du malheur l'image attendrissante,
Ces traits décolorés, cette langueur touchante,
Et, dans ces yeux long-temps noyés dans les douleurs,
Chercheront, en pleurant, la trace de tes pleurs.
Et vous qui, terminant sa triste incertitude,
Devez de tous les coups lui porter le plus rude,
Ah ! ménagez son ame, et de tout son malheur
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur. (25

Qu'elle implore le ciel, qu'elle invoque, en ses peines,
Pour des maux plus qu'humains, des forces plus qu'humaines;
Qu'on la mène aux autels, qu'on lui montre à-la-fois
Son père à l'échafaud, et son Dieu sur la croix.
Ce Dieu servit d'exemple au courage du père;
Tous deux dans ses malheurs ont soutenu la mère :
Qu'elle soit digne d'eux en acceptant ses maux.
Cependant de son deuil égayez les tableaux;
Que les fleurs, les gazons, de ces tristes demeures
Lui fassent oublier les languissantes heures.
Déjà les noirs chagrins semblent s'évanouir,
Ses traits se ranimer, son front s'épanouir.
Ainsi l'état douteux du crépuscule sombre
Semble insensiblement se dégager de l'ombre,
Et mêle, en colorant la vapeur qui s'enfuit,
Les prémices du jour au reste de la nuit.

Cependant, au milieu de tant de barbarie,
Lorsque, parmi les maux de ma triste patrie,
La timide Pitié n'osait lever la voix,
Des rayons de vertus ont brillé quelquefois.
On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères;
Des frères disputer le trépas à leurs frères. (26
Que dis-je? Quand Septembre, aux Français si fatal,
Du massacre partout donnait l'affreux signal,

On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux,
Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux. (27
Eh! dans ces jours d'effroi, de ce sexe timide
Qui n'a point admiré le courage intrépide?
Viens, ô viens terminer cet horrible tableau,
Toi, qui donnas au monde un spectable nouveau,
O toi, du genre humain la moitié la plus chère!
Une seule dément ton noble caractère; (28
Le reste est héroïque, et passe sans effort
Des plaisirs aux douleurs, des douleurs à la mort.
Pas un lâche soupir, pas une indigne larme;
Leur courage leur prête encore un nouveau charme.
Superbe et triomphante à ses derniers moments,
Chacune se choisit ses plus beaux vêtements;
Comme aux pompes d'hymen, au supplice s'apprête,
Et de son jour de mort se fait un jour de fête.
Notre sexe est jaloux de ces traits généreux;
Près d'elles du trépas l'aspect est moins affreux.
La beauté, sur la mort exerçant son empire,
L'adoucit d'un regard, l'embellit d'un sourire:
On dirait que le ciel met dans ses faibles mains
La gloire de la France et l'honneur des humains.

Telles, dans la nuit sombre, éclatants météores,
Du pôle nébuleux les brillantes aurores,
Consolent du soleil, et remplacent le jour.
Quel prodige de foi, de constance et d'amour!
Tarente, que te veut cet assassin farouche?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche; [29]
En vain s'offre à tes yeux le sanglant échafaud;
Ta reine dans les fers te parle encor plus haut.
Chaque âge, chaque peuple ont eu leur héroïne;
Thèbe eut une Antigone, et Rome une Éponine;
Mais chaque jour nous rend ces modèles fameux.
Rome, ne vante plus tes triomphes pompeux:
Ce sexe efface tout, et ton char sanguinaire
A vu moins de héros que son char funéraire.
Il a ses Thraséas, ses Catons, ses Brutus.
Ah! que la Grèce antique, école des vertus,
Ait des filles de Sparte admiré le courage;
Mais vous, charme d'un peuple élégant et volage,
Qui, dès vos premiers ans, entendîtes toujours
Le son de la louange et le luth des amours,
Sans le faste imposant de l'âpreté stoïque;
Où donc aviez-vous pris cette force héroïque?
O vierges de Verdun, jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs? [30]

Hélas ! lorsque l'hymen préparait sa couronne,
Comme l'herbe des champs, le trépas vous moissonne;
Même heure, même lieu vous virent immoler.
Ah ! des yeux maternels quels pleurs durent couler !
Mais vos noms, sans vengeur, ne seront pas sans gloire;
Non : si ces vers touchants vivent dans la mémoire,
Ils diront vos vertus. C'est peu : je veux un jour
Qu'un marbre solennel atteste notre amour.
Je n'en parerai point ce funeste Élysée,
Qui de torrents de sang vit la terre arrosée.
Loin les jardins de Flore et l'impur Tivoli, (31)
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultaient en cadence !
Mais, s'il est quelque lieu, quelques vallons déserts,
Épargnés des tyrans, ignorés des pervers,
Là, je veux qu'on célèbre une fête touchante,
Aimable comme vous, comme vous innocente.
De là j'écarterai les images de deuil;
Là, ce sexe charmant, dont vous êtes l'orgueil,
Dans la jeune saison, reviendra, chaque année,
Consoler par ses chants votre ombre infortunée.
« Salut, objets touchants ! diront-elles en chœur,
» Salut, de notre sexe irréparable honneur !

» Le temps, qui rajeunit et vieillit la nature,
» Ramène les zéphyrs, les fleurs et la verdure;
» Mais les ans dans leur cours ne ramèneront pas
» Une vertu si rare unie à tant d'appas.
» Espoir de vos parents, ornement de votre âge,
» Vous eûtes la beauté, vous eûtes le courage;
» Vous vîtes sans effroi le sanglant tribunal;
» Vos fronts n'ont point pâli sous le couteau fatal:
» Adieu, touchants objets, adieu. Puissent vos ombres
» Revenir quelquefois dans ces asiles sombres!
» Pour vous le rossignol prendra les plus doux sons;
» Zéphyr suivra vos pas, écho dira vos noms.
» Adieu: quand le printemps reprendra ses guirlandes,
» Nous reviendrons encor vous porter nos offrandes;
» Aujourd'hui recevez ces dons consolateurs,
» Ces hymnes, nos regrets, nos larmes et nos fleurs. »

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA PITIÉ,

POËME.

CHANT QUATRIÈME.

A COMBIEN de fléaux le ciel livra le monde !
Ici des champs entiers sont submergés sous l'onde ;
Ailleurs le volcan tonne, et ses horribles flancs
Dévorent les palais et les temples brûlants ;
Tantôt les ouragans, plus prompts que le tonnerre,
D'un immense débris couvrent au loin la terre :
Mais du monde tremblant ces horribles fléaux
Des révolutions n'égalent pas les maux.
Au lieu de cette douce et puissante habitude,
Qui de nos passions endort l'inquiétude ;

Au lieu de ce respect, conseiller du devoir,
Dont l'heureuse magie entoure le pouvoir;
D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans. (1)
La France, que le monde avec effroi contemple,
En offre dans ses chefs l'épouvantable exemple.
De notre liberté despotiques amis,
Où sont-ils, ces beaux jours qu'ils nous avaient promis?
La misère est pour nous, et pour eux l'opulence;
Sur la chute du trône élevant leur puissance,
D'un front jadis rampant, ils affrontent les cieux.
Un moins hideux spectacle affligerait les yeux,
Si, changés tout-à-coup en d'informes ruines,
Les bois baissaient leur tête, et levaient leurs racines.
Hélas! depuis ce jour si fécond en forfaits,
Où le crime vainqueur vint s'asseoir sous le dais,
Où le bonnet sanglant remplaça la couronne,
De quels maux inouis l'essaim nous environne!
Par ce premier malheur que de maux enfantés!
L'œil en pleurs, le sein nu, les bras ensanglantés,
La France, qu'enviaient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,

De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil. (2
Ses biens de tous les maux renferment la semence;
Son calme est la fatigue et non l'obéissance.
Mais, hélas! des malheurs où l'état est plongé,
Le plus affreux n'est pas l'empire ravagé:
Ses enfants dispersés aux quatre coins du monde,
De toutes ses douleurs, voilà la plus profonde.
Doublement affligée, elle pleure en son cœur
L'injustice des uns, des autres le malheur.
Qu'il est dur de quitter, de perdre sa patrie!
Absents, elle est présente à notre ame attendrie:
Alors on se souvient de tout ce qu'on aima,
Des sites enchanteurs dont l'aspect nous charma,
Des jeux de notre enfance et même de ses peines.
Voyez le triste Hébreu, sur des rives lointaines,
Lorsqu'emmené captif chez un peuple inhumain,
A l'aspect de l'Euphrate il pleure le Jourdain.
Ses temples, ses festins, les beaux jours de sa gloire,
Reviennent tour-à-tour à sa triste mémoire;
Et les maux de l'exil et de l'oppression
Croissent au souvenir de sa chère Sion.
Souvent en l'insultant, ses vainqueurs tyranniques
Lui criaient: «Chantez-nous quelqu'un de ces cantiques

» Que vous chantiez aux jours de vos solennités. »
« — Ah ! que demandez-vous à nos cœurs attristés ?
« Comment chanterions-nous aux rives étrangères ? »
Répondaient-ils en pleurs. « O berceau de nos pères !
» Notre chère Sion ! si tu n'es pas toujours
» Et nos premiers regrets, et nos derniers amours,
» Que nous restions sans voix ; que nos langues séchées
» A nos palais brûlants demeurent attachées !
» Sion, unique objet de joie et de douleurs,
» Jusqu'au dernier soupir, Sion, chère à nos cœurs !
» Quoi ! ne verrons-nous plus les tombes paternelles,
» Tes temples, tes banquets, tes fêtes solennelles ?
» Ne pourrons-nous un jour, unis dans le saint lieu,
» Du retour de tes fils remercier ton Dieu ? »

Ainsi pleurait l'Hébreu ; mais du moins par ses frères
Il n'était point banni du séjour de ses pères.
Ah ! combien du Français le sort est plus cruel !
Chassé par des Français loin du sol paternel,
Il fuit sous d'autres cieux ; et, pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
O ciel ! à ce départ, que de pleurs, de regrets !
Chacun quitte ses biens, ses travaux, ses projets ;
L'un, cent fois s'éloignant et revenant encore,
Pleure, en fuyant, ses bleds qui commençaient d'éclore ;

Sans doute, le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé ; (4
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses bleds moissonnés par des mains étrangères,
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah ! quel exil affreux égale ce supplice !
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh ! si je vous contais tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,
Ma voix dans votre cœur porterait l'épouvante.
Je vous dirais : « Ces biens, qu'une loi révoltante
» Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
» Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
» Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
» Sur les deux continents entassé les victimes,
» Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
» Soulevé les sujets, divisé les parents,
» Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
» Et, par ses propres mains, égorgé la patrie. »
Ces tableaux font horreur... Et vous qui, sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts, (5
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile en beaux vers retraça la mémoire ?

Au fils du vieux Priam un monstre, affamé d'or,
Avait, avec la vie, arraché son trésor;
Cent traits l'avaient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler; une voix gémissante.
Lui crie : « Épargne-moi, jeune et noble Troyen :
» Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
» Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures ?
» Viens-tu troubler ma cendre et rouvrir mes blessures?
» Arrête!.... » A ces accents, à ces cris douloureux
Un saint effroi saisit le héros généreux,
Il fuit; et loin de lui sa main épouvantée
Rejette avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons;
Et, parmi les cercueils, vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères!
Ah! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe? Et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtres dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes?

Le cri de la nature est du moins écouté :
Dans les temps du malheur, la tendre parenté
Des secours mutuels doit resserrer les chaînes,
Mettre en commun ses biens, ses larmes et ses peines.
Mais non : à l'intérêt tout est sacrifié,
Tout lien est rompu, tout devoir oublié.
Aux besoins de l'exil le fils livre sa mère,
Le frère s'enrichit des dépouilles du frère.
O honte ! le lion protège son enfant,
Son amour le nourrit, sa fureur le défend ;
Le tigre affreux lui-même écoute la nature,
A sa famille horrible il porte sa pâture :
Et, barbare héritier de ses enfants bannis,
Le père sans horreur boit le sang de ses fils !
Lâches diffamateurs de la nature humaine,
De votre dureté vous porterez la peine :
Je flétrirai vos noms, hommes vils ; et mes vers
Iront de votre crime effrayer l'univers :
Ma Muse réunit, en fille de Mémoire,
La coupe du mépris et celle de la gloire ;
L'opprobre vous attend : oui, son juste courroux,
Barbares, à grands flots la répandra sur vous ;
Et le remords rongeur, la honte vengeresse,
Au milieu de votre or vous poursuivront sans cesse.

Allez donc, délaissez vos amis, vos parents :
Moi, je cours, je m'attache à leurs destins errants.
Ah! des champs paternels quand le sort les exile,
Muse, à ces malheureux nous devons un asile :
Viens donc à la Pitié prêter encor ta voix;
Attendris les sujets, intéresse les rois.
Que de les accueilir chacun brigue la gloire;
Raconte de leurs maux l'attendrissante histoire;
Dis combien du malheur les titres sont sacrés;
Qu'ils trouvent sous leurs pas tous les cœurs préparés.
Eh! c'est à vous d'abord, à vous que je m'adresse,
Français, jadis en proie à la même détresse,
Quand des dogmes rivaux le choc religieux
Vous bannit par milliers du sol de nos aïeux.
O France, des partis déplorable théâtre!
Que maudit soit le jour où ta haine marâtre,
En foule, de ton sein, rejeta tes enfants!
De ton affreux succès nos voisins triomphants
Reçurent nos guerriers, nos arts, notre industrie;
Et cette plaie horrible est à peine guérie,
Que le parti vaincu, de son pouvoir surpris,
Du vainqueur en cent lieux disperse les débris :
Tant de l'ame ulcérée étouffant l'indulgence,
La vengeance toujours enfante la vengeance.

Quoi donc! trop peu de maux affligent-ils nos jours ?
La vie est si pénible, et ses plaisirs si courts!
Tout tremble, tout gémit dans ce lieu lamentable;
Hélas! et sur les bords du gouffre inévitable
Suspendus un instant, les mortels furieux
Se poussent dans l'abîme, ou s'égorgent entr'eux.
Insensés! laissez là vos luttes désastrueuses,
Des ligues tour-à-tour victimes malheureuses;
L'un à l'autre aujourd'hui pardonnez vos malheurs,
Et que vos souvenirs soient noyés dans vos pleurs.
Mais c'est vous, rois du monde, oui, c'est vous qu'intéresse
Le sort de ces proscrits. Cette brave noblesse,
Ces prêtres, ces prélats dispersés en tout lieu,
Souffrent, vous le savez, pour leur roi, pour leur Dieu.
Vous leur devez un port au milieu de l'orage;
Et pour eux et pour vous honorez leur courage;
Celui dont le respect vous adresse sa voix,
Aux jours de son bonheur, accueilli par les rois,
Oublié dans ses maux, vous demeura fidèle;
Mais tous, n'en doutez point, n'ont pas le même zèle.
Non, non: le temps n'est plus où la soumission,
D'un amour idolâtre heureuse illusion,
Environnait le trône: une raison hardie,
De ce vieil univers nouvelle maladie,

Calcule ses devoirs, et discute vos droits;
Sous la pourpre avilie interroge les rois;
Désenchante l'esprit, et paralyse l'ame;
Du feu chevaleresque éteint la noble flamme;
De l'état social désordonne les rangs;
Des grands et des petits, des amis, des parents,
Des rois et des sujets, brise l'antique chaîne.
Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois: (6
L'avenir, du présent se venge quelquefois.
Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges. (7
Redoutez du moment le conseil mensonger:
Un excès de prudence est souvent un danger.
Des affronts faits aux siens, qu'il combat et qu'il aime,
Le Français, croyez-moi, s'indignerait lui-même.
Pour n'être point trahis, ne soyez point ingrats.
Et toi, tendre Pitié, parcours tous les états;
Va, parle; et, s'il en est que la terreur arrête,
Dis-leur: « N'espérez pas conjurer la tempête;
» Du monstre à votre tour vous sentirez les coups,
» Et leurs maux dédaignés retomberont sur vous. »
Laissez donc de l'effroi la molle complaisance:
Par votre courageuse et noble bienfaisance,

Obtenez des bons cœurs un généreux retour,
Et semez les bienfaits, pour recueillir l'amour.
Que d'autres, des guerriers éternisent la gloire,
Attellent la terreur au char de la victoire :
Bien plus heureux celui qui chante l'amitié,
La vertu généreuse, et surtout la Pitié!
O Virgile! ô mon maître, ô délices du monde!
Je reviens donc à toi. Dans ta muse féconde,
D'autres admireront le langage des dieux,
Ta force, ta douceur, ton vers mélodieux;
Mais ce qui te rend cher aux ames bienfaisantes,
Ah! c'est de la Pitié tes peintures touchantes.
Eh! regardez Didon; lorsqu'aux bords libyens,
Un orage a poussé le héros des Troyens :
Pour la mieux préparer à plaindre sa misère,
Sous des traits empruntés, l'Amour, son jeune frère,
Le plus beau des enfants, le plus puissant des dieux,
A cette reine encor n'a pas lancé ses feux;
Elle n'a pas encor, dans sa veille amoureuse,
Écouté du héros l'histoire douloureuse;
Mais déjà le malheur est sacré dans sa cour,
Et la Pitié chez elle a devancé l'amour.
« Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie;
» Carthage hospitalière est l'asile de Troie.

» Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur :
» Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »
Pour ces mêmes bannis, jouets d'un sort funeste,
Qui ne connaît l'accueil du généreux Aceste ?
Bon roi, tendre parent, il n'a pas oublié
Que les chaînes du sang avec eux l'ont lié.
A peine il les a vus du haut de la colline,
Vers eux à pas pressés le vieillard s'achemine ;
Ses trésors, son palais, ses ports leur sont ouverts ;
Il gémit sur leurs maux, console leurs revers,
Encourage leurs jeux, solennise leurs fêtes.
Sont-ils prêts à braver de nouvelles tempêtes ?
Du nectar de Sicile il emplit leurs vaisseaux,
Et ses regards long-temps les suivent sur les eaux.
Récits charmants, pourquoi n'êtes-vous que des fables ?
Mais Virgile exprimait des plaisirs véritables :
Ah ! sans doute il sentait ce qu'il chantait si bien,
Et dans le cœur d'Aceste il nous peignait le sien.
Et même entre ennemis, que son vers plein de charme
Peint bien cette Pitié dont la voix les désarme !
Qui ne sait d'Ilion les terribles combats,
Quand Achille aux Troyens envoyait le trépas,
Les poussait dans leurs camps, ou contre leurs murailles,
Écrasait leurs débris échappés aux batailles ?

On combattit dix ans ; mais contre la Pitié
Que peut des nations la longue inimitié ?
Avec peine échappé des coups de Polyphême,
Le grec Achéménide, en sa misère extrême,
Arraché par la faim du fond de son rocher,
Voit le chef des Troyens, et tremble d'approcher.
Quelques tristes lambeaux qu'attachent des épines,
Composent ses habits ; des glands et des racines
Alimentent ses jours ; sur ses pieds chancelants,
Maigre et pâle fantôme, il se traîne à pas lents ;
Tout-à-coup il s'écrie : « Abrégez mon supplice,
» O Troyens ! vous voyez un compagnon d'Ulysse.
» Percez-moi de vos traits, plongez-moi dans les flots :
» Vous me devez la mort. » Le Troyen, à ces mots
S'émeut, verse des pleurs, le recueille avec joie ;
Et la mer voit un Grec sur les vaisseaux de Troie :
Tant la Pitié touchante a de droits sur nos cœurs !
Vous donc, de mon pays généreux bienfaiteurs,
Acceptez mon encens. Qu'à travers cette scène
De partis turbulents, de discorde et de haine,
Avec un son plus tendre et des accents plus doux,
Nos vœux reconnaissants arrivent jusqu'à vous.

Pontife des Liégeois, accepte mon hommage ; (8
Le plus près du volcan, tu défias l'orage :

Tes états sont bornés, et tes dons infinis.
La Haie, Anspach, Neuwied, sont peuplés de bannis.
Salut, murs de Constance! et toi, daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais. Par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité. (9
Tu ne commandes point à de vastes provinces;
Mais mon cœur t'a choisi dans la foule des princes.
Lorsque vingt nations dévoraient nos débris,
Dans un encan barbare achetés à bas prix,
Leurs remparts se fermaient à la France exilée;
L'humanité te vit, et sourit consolée.
D'autres ont des jardins, des palais somptueux;
Le monde entier vient voir leurs parcs voluptueux;
Mais des pas d'un Français l'on n'y voit pas l'empreinte:
On craindrait que ses maux n'en souillassent l'enceinte.
Ah! ces jardins pompeux et ces vastes palais
Valent-ils un des pleurs taris par tes bienfaits?
Tombez devant ce luxe, altières colonnades;
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades;
Et que le sol ingrat d'un ingrat possesseur
Soit sec comme ses yeux, et dur comme son cœur!
Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!

Toi, surtout, brave Anglais, libre ami de tes rois, [1]
Qui, mettant ton bonheur sous la garde des lois,
Des partis dans ton sein vois expirer la rage,
Ainsi que sur tes bords vient se briser l'orage.
Ce ne sont plus ici ces asiles cruels,
Où des brigands cachés à l'ombre des autels,
Où l'assassin souillé du sang de sa victime,
Demandaient aux lieux saints l'impunité du crime.
Contre le vil brigand et l'infâme assassin,
Albion au malheur ouvre aujourd'hui son sein.
Là, viennent respirer de leur longue souffrance,
Ces dignes magistrats, oracles de la France,
Là, des guerriers fameux embrassent leurs rivaux;
Là, ces ministres saints, échappés aux bourreaux,
Protégés par la loi, gardent leur culte antique:
Sion dans son exil chante le saint cantique;
Et l'une et l'autre église abjurent leurs combats;
Et la fille à sa mère ouvre, en pleurant, les bras.
Pour corriger encor la fortune ennemie,
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin [1]
Que l'homme infortuné ne lit jamais en vain;
Qui, du double évangile ancien dépositaire,
Nous transmit de la foi le culte héréditaire;

Vous montre un avenir ; fait, des palais du ciel,
Dans vos humbles réduits descendre l'Éternel ;
Console votre exil, charme votre souffrance,
Nourrit la foi, l'amour, la céleste espérance,
Présent plus précieux, et plus cher mille fois,
Que les trésors du monde et les bienfaits des rois.
Plus de rivalité, de haine, ni d'envie :
Au banquet fraternel Albion nous convie ;
Son sein s'ouvre pour tous, et ne distingue plus
Les fils qu'elle adopta, de ceux qu'elle a conçus.
Telle une terre heureuse à tous les plants du monde
Se montre hospitalière, et sa sève féconde
Nourrit des mêmes sucs l'arbre qu'elle enfanta,
Et le germe étranger que l'orage y porta.
Poursuis, fière Albion, fais bénir ta puissance :
Tous les honneurs unis forment ta gloire immense ;
Le monde tributaire entretient ton trésor ;
Le Nord nourrit tes mâts, l'onde mûrit ton or ;
La France avec ses vins te verse l'allégresse ;
Tes lois sont la raison, tes mœurs sont la sagesse,
Tes femmes la beauté, leurs discours la candeur,
Leur maintien la décence, et leur teint la pudeur ;
Tu joins les fruits des arts aux dons de la fortune,
Le tonnerre de Mars au trident de Neptune.

Tantôt, foulant aux pieds l'athée audacieux,
C'est Minerve s'armant pour la cause des dieux;
Tantôt, fille des mers, belle, fraîche et féconde,
C'est Vénus s'élevant de l'empire de l'onde.
Jouis, fière Albion; mais, dans ta noble ardeur,
Mets un frein à ta force, un terme à ta grandeur.
Carthage, attaquant Rome, expia cet outrage;
Rome hâta sa chute, en renversant Carthage.
Les Indes, les deux mers, tout a subi ta loi:
Il ne te reste plus qu'à triompher de toi.

Parmi les bienfaiteurs de ma triste patrie,
Pourrais-je t'oublier, terre que j'ai chérie,
O malheureuse Suisse? Eh! comment oublier
Tes cascades, tes rocs, ton sol hospitalier?
Non, non: je l'ai promis à l'aimable Glairesse; (12)
Beau lieu, qui nourrissais ma poétique ivresse!
J'ai juré sur tes monts, et je tiens mon serment,
De payer mon hommage à ton site charmant.
Amoureux des torrents, des bois, des précipices,
Dans quel ravissement je goûtais leurs délices!
De leurs âpres hauteurs lentement descendu,
Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendu,
Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse! (13)

O bords infortunés ! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs ;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques : (14.
Chacun de vos rochers cachait un malheureux.
Mais hélas ! pour la France ils n'avaient que leurs vœux ;
Des femmes, des enfants, des vieillards et des prêtres,
Que pouvaient-ils de plus que prier pour leurs maîtres ?
Choisis, Muse, choisis tes plus nobles accents :
Les héros de Condé te demandent des chants ;
Laisse de la Pitié le luth mélancolique ;
Dis leur exil armé, leur malheur héroïque.
Ce ne sont plus ici ces belliqueux essaims
Dont les croisés en foule inondaient les lieux saints.
Si leur nombre est moins grand, leur cause est aussi belle ;
De leur Dieu, de leurs rois ils vengent la querelle.
Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers : (15
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.
Là, la France exilée en armes vient se rendre ;
Là, pour mieux s'élever, tous sont fiers de descendre.
Tous dans un grade obscur n'en ont que plus d'éclat ;
Tout soldat vaut un chef, plus d'un chef est soldat.
Les d'Hector, les d'Aymar, portent avec courage
Le poids du havresac et le fardeau de l'âge.

Leur zèle a pour la tente oublié leurs vaisseaux ;
Ils servent sur la terre, ils régnaient sur les eaux;
Là, vit le feu sacré, l'amour de la patrie,
Et de l'antique honneur la noble idolâtrie.
La France est dans leurs camps. Ainsi, delà les mers,
Loin de ce Capitole où se forgeaient leurs fers,
Utique rassemblait, sous les lois d'un seul homme,
La fleur de la patrie et le pur sang de Rome.
Angoulême, Berri, soutiennent leur grand nom.
Qu'on ne me vante plus ce triple Géryon,
Dont trois ames mouvaient la masse épouvantable.
J'aime à voir, surpassant les récits de la fable,
Un même espoir mouvoir trois héros à-la-fois :
Condé, Bourbon, Enghien, se font d'autres Rocrois ;
Et, prodigues d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire. (16
Tel l'arbre aux pommes d'or, de la même liqueur,
Forme le fruit naissant, le fruit mûr et la fleur.
Eh! quels transports nouveaux, quels momens pleins de charmes
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes ; (17,
Quand, fort de votre amour, paré de son malheur,
D'un regard, d'un sourire, il payait la valeur ;
Distribuait ces mots où la bonté respire,
Que le cœur seul entend, que le cœur seul inspire !

Tout votre sang s'émut ; et ce sang glorieux
Sollicitait l'honneur de couler sous ses yeux.
Hélas ! le sort jaloux peut vous être infidèle ;
Mais il reste une palme et plus rare et plus belle.
Si Mars dans les combats trahit votre valeur,
Eh bien ! par la vertu subjuguez le malheur ;
Et, de tant de revers quand le poids vous opprime,
Français, privés de tout, gardez du moins l'estime.
Si tous ne sont pas nés pour combattre en héros,
Tous peuvent par leurs mœurs consacrer leur repos.
Supportez vos défauts, entr'aidez vos misères ;
N'allez pas étaler, aux terres étrangères,
De l'animosité les scandaleux éclats :
On ne plaint pas long-temps ceux qu'on n'estime pas.
Hélas! plus d'un Français, dans ces temps d'infortune,
Sourd aux plaintifs accents de la mère commune,
Se montra des Français l'implacable ennemi.
Tel ne fut pas ton cœur, toi, courageux ami [18]
De ceux que poursuivait la fortune inhumaine,
Toi, que chérit Bellone, ainsi que Melpomène,
Qui, parant la vertu par d'aimables dehors ;
Joins la beauté de l'ame à la beauté du corps.
Qu'on ne me vante plus le chantre de la Thrace,
Des tigres, des lions apprivoisant l'audace.

Ton art qui, dans la Grèce aurait eu des autels,
O Marin! sut dompter des monstres plus cruels,
Le désespoir affreux, la hideuse indigence.
Que de fois, au plaisir mêlant la bienfaisance,
Stérile pour toi seul, ton talent généreux
Mit son noble salaire aux mains des malheureux.
Ainsi, par le concours de brillantes merveilles,
Charmant le cœur, l'esprit, les yeux et les oreilles,
On te vit, tour-à-tour, vouer à nos malheurs,
Ta lyre et ton épée, et ton sang et tes pleurs.
Le concert de vertu, de grâce et de génie,
Ah! voilà ta plus belle et plus douce harmonie:
Tel, beau, jeune et vainqueur, le dieu de l'Hélicon
Chantait, touchait sa lyre et combattait Python.

Mais surtout des bienfaits usez avec noblesse:
L'honneur est une fleur que peu de chose blesse.
Gardez-vous d'ajouter à tant d'autres fléaux
Le malheur bien plus grand de mériter vos maux.
Armez d'un juste orgueil votre illustre infortune:
La Pitié se retire alors qu'on l'importune.
Faites plus: s'il se peut, ne devez rien qu'à vous;
Luttez contre le sort; que d'un regard jaloux,
Même au sein du malheur, le luxe vous contemple:
Déjà plus d'un banni vous en donne l'exemple.

Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !
La beauté, que jadis occupait sa parure,
Pour d'autres que pour soi dessine une coiffure :
L'une brode des fleurs, l'autre tresse un chapeau ;
L'une tient la navette, et l'autre le pinceau. (19
Le marquis sémillant au comptoir est tranquille ;
Plus d'un jeune guerrier tient le rabot d'Émile ;
Le modeste atelier, au sortir du saint lieu,
Reçoit avec respect le ministre de Dieu.
Que dis-je ? ce poème, où je peins vos misères,
Doit le jour à des mains noblement mercenaires ;
De son vêtement d'or un Caumont l'embellit, (20
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

Tairai-je ces mortels qui, las d'un long orage,
Et de leur désespoir empruntant leur courage,
Bien loin de cette Europe en proie aux factions,
Loin des débris sanglants de tant de nations,
Dans un autre univers portant leur industrie,
Ont par un long adieu salué leur patrie ?
Ah ! quand ces malheureux, doublement exilés,
Vont chercher un asile en des bords reculés,
Sur eux, tendre Pitié, tu veilleras sans doute :
Pourvois à leurs besoins, et dirige leur route ;

Sauve-les des écueils, des flots capricieux ;
Et si des bords lointains présentent à leurs yeux
Quelqu'heureux coin de terre, où des bois, une source,
Offrent un doux hospice, arrête là leur course.
Là, profitant du ciel, du site et des hasards,
Qu'instruit par les besoins, l'homme invente les arts;
Que puissent autour d'eux, dans un beau paysage,
Les coteaux, les vallons, et les eaux et l'ombrage,
Par quelque doux rapport, retracer à leurs yeux
De leur séjour natal l'aspect délicieux !
Pour rendre, s'il se peut, leur triste exil moins rude,
Que des enfants chéris charment leur solitude ;
Que leur mère avec eux console leurs revers :
Avec ce doux cortége il n'est plus de déserts.
Un jour peut-être, un jour, sur ce lointain rivage,
Quelque banni viendra, suspendant son voyage,
Chercher les pas de l'homme ; et de leurs longs travaux,
Tous deux, en les contant, soulageront les maux.
Et, si c'est un Français, Dieu ! quelle douce ivresse !
Que de transports de joie, et de pleurs d'allégresse,
De recits commencés, suspendus et repris !
Ah ! si de tels moments on sent partout le prix,
Combien ils sont plus chers, si loin de sa patrie !
Telle je nourrissais ma douce rêverie,

Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux. (21

Craignant de son pays la discorde fatale,
Un Français avait fui de sa terre natale;
Il l'aimait; et cent fois vers ces climats chéris,
En partant, il tourna ses regards attendris.
Mais, pour mieux oublier leur misère profonde,
Son cœur, entr'eux et lui, mit les gouffres de l'onde.
Il partit, il courut, d'un regard curieux,
Reconnaître la terre, étudier les cieux.
De nombreux végétaux, dans sa course intrépide,
Avaient déjà grossi son portefeuille avide.
Il observait les vents, interrogeait les mers,
Leurs rives, leurs reflux et leurs courants divers.
Tantôt, de l'océan ramené sur la rive,
Le mercure captif, à sa vue attentive,
Des monts, entre ses mains, mesurait la hauteur,
Et des vagues de l'air jugeait la pesanteur;
Tantôt, les monuments, les ruines antiques,
Les animaux divers, sauvages, domestiques,
Les mœurs des nations, leur commerce, leurs lois,
De mille objets nouveaux lui présentaient le choix;
Tantôt, quittant la plage, et revenant sur l'onde,
Sa main tenait la montre, et l'aiguille, et la sonde;

Et la nature, et l'homme, et la terre, et les eaux,
Variaient à ses yeux leurs mobiles tableaux.
Enfin il touche aux bords où des peuples sauvages
De l'immense Amazone habitent les rivages :
Magnifique séjour où des champs plus féconds,
Des fleuves plus pompeux, de plus superbes monts,
Dans toute sa grandeur étalent la nature.
Un jour que dans ces lieux il erre à l'aventure,
Tout-à-coup à ses yeux, par un heureux hasard,
Se présente un chemin tracé des mains de l'art.
Il avance, étonné, sous des voûtes d'ombrage;
Par degrés s'adoucit la nature sauvage;
Déjà même un logis se présente à ses yeux,
Qu'environne l'enclos d'un verger spacieux.
Il s'arrête enchanté. Tout-à-coup, ô merveille!
Les sons d'un chant français ont frappé son oreille.
Trois fois, plein de surprise, il écoute; et trois fois
Arrive jusqu'à lui cette touchante voix.
Son cœur bat de plaisir, ses yeux versent des larmes :
Jamais accent humain n'eut pour lui tant de charmes.
« Des Français sont ici, » s'écria-t-il soudain;
« Je verrai des Français! » Il dit, suit son chemin;
Il approche, il arrive auprès d'un humble hospice;
Il entre, il aperçoit une blanche génisse;

Une femme charmante, assise à ses côtés,
Exprimait de son lait les ruisseaux argentés;
Avec un air de nymphe, un habit de bergère,
Un maintien distingué sous sa robe légère;
Tout l'étonne: du lis son teint a la fraîcheur,
Du lait qu'elle exprimait ses mains ont la blancheur;
Tous deux se sont fixés dans un profond silence;
Enfin, un double cri des deux côtés s'élance:
« Quoi! c'est vous! quoi! c'est vous! viens, accours, cher ami,
» C'est notre cher Frémon, c'est lui-même, c'est lui. »
Le jeune époux accourt. Dieux! quels élans de joie!
Dans leurs embrassements tout leur cœur se déploie.
Les pleurs que tous les deux l'un pour l'autre ont versés,
Et leur bonheur présent, et leurs malheurs passés,
Sur ces bords éloignés leur rencontre imprévue,
Tout accroît leur transport. Durant cette entrevue,
Le vieux chien du logis, en des temps plus heureux,
Leur compagnon de chasse et témoin de leurs jeux,
Par des cris, par des bonds, marquant son allégresse,
Revient de l'un à l'autre et pleure de tendresse.
A peine à l'étranger, défaillant de langueur,
Un modeste repas eut rendu sa vigueur,
Aux bras de son ami tout-à-coup il s'élance:
« Cher ami, satisfais à mon impatience;

» Conte-moi ton départ, ton exil, ton bonheur;
» Oui, je veux tout savoir, tout entendre : mon cœur
» Déjà vole au-devant des récits que j'implore.
» Ah ! mon plus grand bonheur est de te voir encore,
» Le plus grand de mes maux de douter de ton sort ! »
— « Tu veux savoir le mien; ami, je suis au port.
» Vois ces riches coteaux, cette belle campagne,
» Ce fruit de nos amours, ma fidèle compagne ;
» Le hasard fortuné qui t'amène en ces lieux !
» Cher ami, puis je assez remercier les dieux ?
» Mais, puisque sur mon sort, sur tout ce qui me touche,
» Tu veux que l'amitié s'explique par ma bouche,
» Je raconterai tout. Quand la mort, la terreur,
» Eurent changé la France en théâtre d'horreur,
» Ces spectacles sanglants fatiguèrent mon ame.
» Avec peine échappé de ce séjour infâme,
» Je partis. Ces beaux lieux, empire du soleil,
» Ces monts majestueux, ce ciel pur et vermeil,
» Ces fleuves à grand bruit précipitant leurs ondes,
» Le sol luxuriant de ces plaines fécondes,
» Dès long-temps m'enflammaient du désir curieux
» De voir, de parcourir, d'interroger ces lieux.
» Un vaisseau m'apporta sur cet heureux rivage;
» L'accueil hospitalier d'un simple et bon sauvage

« Releva mon espoir; et, tandis qu'à Paris
» Des brigands policés dévoraient mes débris,
» L'ignorante bonté vint soulager mes peines.
» Cependant je voulus, dans ces fertiles plaines,
» Comme aux champs paternels fortuné possesseur,
» De la propriété connaître la douceur.
» Le fameux Robinson revint à ma mémoire;
» Son roman fut mon sort, sa fable est mon histoire :
» Que ne peut en effet le travail excité
» Par l'aiguillon pressant de la nécessité !
» Des instruments des arts j'étudiai l'usage;
» Moi-même par degrés j'en fis l'apprentissage;
» Je plantai mon jardin, je bâtis ma maison;
» Des moissons, des labours, je connus la saison;
» L'air libre du vallon, l'abri de la montagne,
» M'offrirent vingt climats dans la même campagne.
» Des plantes avec nous avaient passé les mers;
» Ce sol connut les fruits de deux mondes divers,
» Le nectar de Bordeaux, la figue de Provence;
» Et dans un sol étroit je parcourais la France.
» Trop faible illusion! A mes champs paternels,
» Hélas! aurais-je fait des adieux éternels?
» Mais enfin dans ces bois les passions se taisent;
» De nos troubles passés les tumultes s'appaisent.

» Le travail en ces lieux est mon premier trésor :
» Les plaisirs du travail manquaient à l'âge d'or.
» J'en hais l'oisiveté, j'en aime l'innocence.
» Tout seconde mes soins ; des troubles de la France
» Victime, ainsi que nous, ce bon vieux serviteur,
» Laboureur comme moi, comme moi constructeur,
» N'a connu qu'en ces lieux l'égalité première.
» Nous sommes journaliers ; mon épouse est fermière.
» Le laitage du soir et celui du matin
» Nous paraissent plus doux, présentés par sa main.
» Les vrais plaisirs sont ceux que l'on doit à soi-même,
» Et les fruits les plus doux sont les fruits que l'on sème.
» Quelquefois revenus à nos premiers plaisirs,
» Des arts plus élégants amusent nos loisirs.
» Le dieu maçon dans Troie et berger chez Admète,
» Ne tenait pas toujours l'équerre et la houlette :
» Souvent dans son exil, comme au séjour des dieux,
« Ses doigts divins touchaient son luth mélodieux.
» Nous avons imité cet exilé céleste :
» Les arts charment souvent notre labeur agreste ;
» La harpe, les crayons reviennent, chaque soir,
» Remplacer le marteau, la bêche et l'arrosoir ;
» Et notre douce vie, en délices féconde,
» Aux goûts des temps polis joint ceux du premier monde.

» Tel est mon sort. Un bien manquait à mes désirs :
» Viens, en les partageant, achever mes plaisirs.
» Qu'une seconde fois le bonheur nous rassemble;
» Nous vécûmes heureux, eh bien! mourons ensemble.
Comme il disait ces mots, ce sauvage ingénu
Que par des bienfaits seuls son hôte avait connu,
Avec un air mêlé de candeur et d'audace,
Entre, tenant en main les tributs de sa chasse;
Il les jette, et repart : « Cher ami, tu le vois,
» La bonté simple et franche habite dans ces bois.
» Oh! ce n'est qu'à Paris que sont les vrais sauvages!
» Consens donc d'être heureux sur ces heureux rivages.
Il dit : sa femme en pleurs seconde ce discours;
Tous trois dans ces beaux lieux coulent encor leurs jours;
Et des arts et des champs l'agréable culture,
Pour eux d'un double charme embellit la nature.
Et vous! qu'un faible espoir retient près du séjour
Où vivaient nos aïeux, où nous vîmes le jour,
Je retourne vers vous. Que votre impatience
N'affronte pas encore le chaos de la France!
Vous confier trop tôt à ce ciel orageux,
Ne serait qu'imprudent, et non pas courageux.
Un démon désastreux plane encor sur vos têtes.
Attendez que les dieux aient calmé les tempêtes;

Alors vous reverrez l'asile paternel;
Mais ce bienfait encor cache un piége cruel.
Tel que le basilic, de sa prunelle ardente,
Fixe, attire et saisit sa proie obéissante,
De mon triste pays le prestige assassin,
Pour dévorer ses fils, les appelle en son sein;
Ou, telle que Carybde, en ses grottes profondes,
Engloutit tour-à-tour et rechasse les ondes,
La France impitoyable, en ses horribles flancs,
Attire tour-à-tour et vomit ses enfants.
Eh! comptezvous pour rien ce que la gloire ordonne?
L'honneur est-il muet? Ah! sans doute on pardonne
Au besoin affamé, qui, parmi les tombeaux,
S'en va, pâle et tremblant, saisir quelques lambeaux.
Mais loin ces vils mortels qui, parlant de courage,
Vont, les mains pleines d'or, mendier l'esclavage;
Et veulent recueillir, dans leur lâche bonheur,
Les profits de la honte et le prix de l'honneur!

Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantais la Pitié, je peignais nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux! (22
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux;
Toi, l'ame de mes chants, mon appui tutélaire,
Qu'adore le Français et que l'Anglais révère;

Toi, dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris ;
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime :
Grand prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être ; aux jours de mon bonheur,
Je chantai tes bienfaits ; et, quand la tyrannie
Nous faisait de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces moments d'effroi,
Je m'oubliais moi-même, et volais près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissaient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connaît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité,
Toujours tu fus présent à ma fidélité.
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,
Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours,
Le suit sous son nuage et l'adore toujours.
Mais que dis-je? au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère, et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état : leur union féconde
Doit des appuis au trône et des héros au monde.

O couple vertueux ! ô fortunés époux !
Si long-temps séparés, que votre sort est doux !
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et, dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent,
Autour naissent les fleurs, et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.

C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du Nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars. (23
Sur toi le monde entier a fixé ses regards.
Quels prodiges nouveaux vont signaler ta course !
Tel que l'astre du nord, le char brillant de l'ourse,
Toujours visible aux yeux dans ton climat glacé,
Comme un phare éternel par les dieux fut placé.
Ton regard vigilant, du fond du pôle arctique,
Sans cesse éclairera l'horizon politique.
Ta sagesse saura combien est dangereux
Le succès corrupteur des attentats heureux.
Oui, tu protègeras ce prince déplorable!
Que relève à tes yeux une chute honorable;

Qui, d'un œil paternel pleurant des fils ingrats,
L'olive dans la main en vain leur tend les bras.
Quel malheur plus touchant, quelle cause plus juste,
Réclament le secours de ta puissance auguste !
Souviens-toi de ton nom : Alexandre autrefois
Fit monter un vieillard sur le trône des rois.
Sur le front de Louis tu mettras la couronne :
Le sceptre le plus beau, c'est celui que l'on donne.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES

DU

CHANT PREMIER.

1) PAGE 19, PAGE II.

L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes.

Hylus, fils d'Hercule et de Déjanire, étant poursuivi par Euristhée, se réfugia à Athènes, où il fit bâtir un temple à la Miséricorde ou à la Pitié. Les Athéniens voulurent que les malheureux et même les criminels trouvassent dans ce temple un asile assuré. Les anciens peignaient la Pitié sous les traits d'une femme, dont le teint était d'une blancheur éclatante, et le nez un peu aquilin; elle portait une guirlande d'olivier autour de la tête; son bras gauche était déployé; elle tenait un rameau de cèdre à sa main droite; à ses pieds on voyait une corneille, oiseau, dit Horus Apollon, que

les Égyptiens révéraient particulièrement, comme plus enclin à la compassion que les autres animaux.

Les autels de la Miséricorde furent long-temps sacrés dans Athènes; son culte devait être touchant, et les Athéniens, si long-temps divisés, vinrent souvent se réunir et s'embrasser dans le temple de la Pitié. « La » vie de l'homme, dit Pausanias, est si chargée de vicis- » situdes, de travers et de peines, que la miséricorde est » la divinité qui mériterait d'avoir le plus de crédit. Tous » les particuliers, toutes les nations du monde devraient » lui offrir des sacrifices, parce que tous les particuliers, » toutes les nations en ont également besoin. » La Pitié fut long-temps encore une vertu, après avoir cessé d'être une divinité; mais la corruption des mœurs fit disparaître son culte, et finit par étouffer ses généreuses émotions. Les Stoïciens allèrent jusqu'à soutenir que la Pitié n'était que de la faiblesse; ils étaient conséquents à leur doctrine. En effet, si la douleur n'est point un mal, la pitié qu'elle inspire n'est qu'un sentiment inutile. Mais la secte des Stoïciens était peu étendue; le plus grand nombre des hommes a toujours regardé la douleur comme un mal. Comment ont-ils pu renoncer au culte de la Pitié?

²) PAGE 21, VERS 6.

Pourtant, quelqu'intérêt que m'inspirent vos maux,
Je n'irai point, rival du vieillard de Samos,
Répéter aux humains sa plainte attendrissante.

Pythagore apporta en Grèce et en Italie le dogme de la métempsycose ; il l'avait pris chez les prêtres égyptiens, qui vraisemblablement l'avaient eux-mêmes tiré de l'Inde. Ce dogme ne fut jamais adopté en Italie que comme une hypothèse ingénieuse. Les poètes mêmes, auxquels l'idée de la métempsycose devait fournir des images agréables, dédaignèrent d'en parler ; Lucain l'appelle un *mensonge officieux, propre à écarter les images de la mort*. Les philosophes n'y croyaient pas eux-mêmes. On sait que Pythagore fit sacrifier cent bœufs au Soleil, pour célébrer la découverte du carré de l'hypoténuse. Le dogme de la métempsycose était moins fait pour réussir en Europe que dans l'Indostan. Sur les bords du Gange, la nature fournit facilement à l'homme tout ce qui lui est nécessaire. L'Indien est sobre, il préfère les plantes à la chair des animaux ; il a conservé plus de respect pour les êtres animés : aussi la croyance de la métempsycose s'est-elle conservée dans ces contrées telle qu'elle était dans son origine. Les Indous ont encore des cérémonies en l'honneur des animaux. Les Brames célèbrent une fête des vaches, qu'ils appellent le *Pongol*. Ils adorent le dieu de la vertu, sous l'emblème et sous la figure d'un bœuf. Ils prennent pitié des animaux les plus vils, parce qu'ils les regardent comme tenant à l'humanité, par la transmigration des ames. Plusieurs voyageurs rapportent qu'il existait encore, dans le dernier siècle, à Surate, des hôpitaux pour les puces, les punaises, les poux, etc. On parle d'une secte d'Indous, dans le

royaume de Golconde, qui a tellement horreur du sang, qu'ils s'abstiennent de manger des oignons, parce que cette espèce de légume renferme des filaments qui ressemblent à des conduits sanguins. Dans la famine qui désola le Bengale, en 1774, et qui fit périr près de trois millions d'habitants, un grand nombre d'Indous se laissèrent mourir, plutôt que de manger de la chair des animaux. Au milieu de ces scènes de deuil et d'effroi, une chose qu'on ne pouvait pas voir sans un mélange de pitié et d'admiration, c'était la constance inébranlable des Indous à refuser toute nourriture animale. On les voyait s'exposer à toutes les angoisses de la faim, plutôt que de renoncer aux préceptes de leur religion. Les idées religieuses étaient le seul sentiment qui eût surnagé dans cet abîme, où tout ce qui caractérise l'homme avait disparu.

3) PAGE 24, VERS 19.

Tel ne fut point Hogarth, etc.

Hogarth s'est attaché à peindre les tortures que l'homme fait souffrir aux animaux domestiques. Rien n'est si touchant que ses tableaux. Un charretier fouettait un jour ses cheveaux avec beaucoup de dureté : un bon homme, touché de pitié, lui dit : Misérable ! tu n'as donc pas vu les tableaux d'Hogarth? (*Voy*. la Vie de ce peintre célèbre dans la Biographie universelle).

attesté par plusieurs témoins oculaires, a été consigné dans plusieurs Mémoires du temps.

M. D.... était en prison; deux enfants en bas âge allaient voir tous les jours leur père; ils n'avaient d'autre conducteur que le chien de la maison, qui leur servait de Mentor dans leur voyage. Il veillait sur eux, avait soin de les faire éloigner des voitures, faisait écarter les passants, et les ramenait toujours par le même chemin, sans qu'ils aient jamais éprouvé le moindre accident.

On pourrait citer beaucoup d'autres traits de la fidélité des chiens. On a parlé de faire l'histoire de ces animaux pendant la révolution; mais l'humanité aurait trop à rougir.

5) PAGE 25, VERS 23.

Et moi, qui proscrivis leurs honneurs funéraires,
J'invoque un monument pour des cendres si chères,
Pour toi qui, presque seul, au siècle des ingrats,
Dans les temps du malheur ne l'abandonnas pas.....

Delille s'était élevé, dans son poëme des *Jardins*, contre les monuments élevés à des chiens:

Dans tous ces monuments, point de recherches vaines.
Pouvez-vous allier, dans ces objets touchants,
L'art avec la douleur, le luxe avec les champs?
Surtout ne feignez rien: loin ce cercueil factice,
Ces urnes sans douleur, que plaça le caprice,
Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau!
C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

La fidélité du chien méritait la réparation que lui fait ici Delille. L'histoire de ce fidèle animal s'est quelquefois mêlée à l'histoire même de l'homme. Homère, qui avait chanté les dieux et les exploits d'Achille, ne dédaigne pas de parler, dans l'*Odyssée*, du chien d'Ulysse, qui fut le premier à reconnaître son maître. *L'Écriture Sainte* parle du chien de Tobie.

6) PAGE 27, VERS 6.

Si, vengeant la nature et les droits des humains,
Un esclave autrefois fit trembler les Romains.

Spartacus se mit à la tête des esclaves, et soutint une guerre formidable contre la république romaine.

7) PAGE 29, VERS 11.

O champs de Saint-Domingue! ô scènes exécrables!

Nous n'offrirons point ici le tableau des scènes de désordre et de carnage auxquelles cette colonie a été en proie. Dans un ouvrage destiné à célébrer les douces émotions de la pitié, il ne faut pas trop recueillir de faits propres à inspirer l'horreur : il est des détails trop connus pour qu'on les rappelle ; il en est de trop déchirants pour qu'on s'y appesantisse. Qu'il suffise de savoir qu'au moment où l'on déroulait, aux yeux de la France épouvantée, la liste des crimes de Carrier, un nommé Joseph, député des noirs à la Convention nationale, s'étonnait de voir accuser ce monstre, et disait froidement : « Moi en avoir fait bien d'autres » à Saint-Domingue ! »

8) PAGE 31, VERS 10.

Fidélia le prouve, elle dont Addison
A la postérité transmit l'aimable nom.

Ce morceau est imité du N°. 449 du *Spectateur*.

9) PAGE 34, VERS 18.

O toi ! l'inspiratrice et l'objet de mes chants,
Qui joins à mes accords des accords si touchants !

Mlle. Vaudchamp, douée d'une voix charmante, et très-bonne musicienne, charma long-temps les chagrins de Delille par ses accents ; elle s'était associée à toutes ses peines, et ses soins assidus furent d'un grand secours au poète, pour la composition et la publication de ses ouvrages. Il l'appelait quelquefois son Antigone, et elle méritait ce titre touchant par son attachement envers son illustre ami, autant que par sa conduite envers son père et sa propre famille. Delille, acquittant envers elle la dette de la reconnaissance, lui donna son nom quelques années avant de mourir.

10) PAGE 34, VERS 23.

Des filles de Milton qui ne sait la tendresse ?

L'excès du travail auquel Milton s'était livré, dès son enfance, lui avait fait perdre la vue dans un âge peu avancé. Trois filles, fruit de différents hymens, réparèrent, par leur tendresse et leur zèle, cette perte affreuse pour un homme qui faisait son unique bonheur

de l'étude. Elles apprirent à lire et à bien prononcer huit langues qu'elles n'entendaient pas, afin d'être en état de faire à leur père les lectures dont il avait besoin.

11) PAGE 35, VERS 2.

Il outragea son maître, et j'ai chanté le mien.

Les torts politiques de Milton ont été très-bien caractérisés dans l'article que lui ont consacré les auteurs de la Biographie universelle, et il nous suffira d'en présenter un extrait.

« Milton fut jeté dans toutes les passions des indépen- » dants, et en partageant leur fanatisme, il s'égara jus- » qu'à justifier leurs crimes. Un livre attribué à Charles » Ier., et publié sous le titre de *Portrait du Roi*, » avait redoublé l'indignation publique contre le Par- » lement et le tribunal régicide; Milton y répondit par » une diatribe injurieuse. Ces attaques contre un roi » qui n'était plus, ces poursuites au-delà du jugement, » ces insultes au-delà de l'échafaud, avaient quelque » chose d'abject et de féroce, que l'éblouissement du » faux zèle cachait à l'ame enthousiaste de Milton. On » a souvent parlé du scandale à-la-fois odieux et bi- » zarre de son débat contre Saumaise, qui avait publié, » pour défendre la mémoire de Charles, un livre peu » digne d'une cause si belle et d'une si grande infor- » tune. La réponse de Milton est hérissée d'une sau- » vage érudition. C'est le génie pédantesque du sei- » zième siècle, enflammé d'un implacable fanatisme de » liberté, et mêlant les noms de Brutus, de Samuel et

» de Judith pour justifier le crime de Cromwell et de » Bradshaw. Milton était presque aveugle lorsqu'il com» mença cet ouvrage; et il se glorifiait de perdre la » vue en achevant cette œuvre odieuse qu'il croyait » patriotique. Aigri par les haines qu'il avait méritées, » il fit paraître, en 1654, une nouvelle *Défense du* » *peuple anglais*. C'était le titre qu'il donnait à l'apo» logie de quelques hommes, tyrans de l'Angleterre, » et désavoués par elle; enfin, il mit au jour sa propre » défense (*Defensio autoris*), et l'on doit avouer » que, s'il s'était emporté, dans ses attaques, à des » violences odieuses, il se défend avec calme et di» gnité. En réponse à ses adversaires, qui lui avaient » appliqué le vers de Virgile :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

» il donne une espèce de description de sa vie, et même » de sa personne. On voit, par ce récit, que les basses» ses de l'intérêt ne se mêlèrent jamais aux passions » politiques de Milton. Fanatique de bonne-foi, il avait » sacrifié sa médiocre fortune en dons patriotiques, » pour la cause du parlement. Au républicanisme théo» logique de son siècle, il joignait d'autres illusions pui» sées dans ses études chéries, et dans l'admiration de » la belle antiquité. La scolastique violente des Puri» tains, la dictature du Long-Parlement, lui semblaient » une imitation de l'éloquence et de la liberté romaine. » Son imagination rêvait l'affranchissement de la Grèce » par les armes de la république d'Angleterre. Il se

» livre surtout à cette espérance dans une lettre qu'il » adresse à Philaras, savant Athénien, qui voyageait » alors en Europe, fuyant la honte de son pays et la ty- » rannie des Turcs. Milton, qui, toujours préoccupé » de l'antiquité littéraire, se regardait lui-même, en ac- » ceptant les bienfaits du parlement, comme un Grec » nourri dans le Prytanée pour prix de ses services, » aurait voulu inspirer aux Anglais la pensée d'aller se- » courir la véritable Athènes, et de ramener dans ses » murs la liberté, la gloire et les arts. Mais Milton de- » vait avoir peu de crédit sur les conseils de Cromwel; » et cet habile usurpateur trouvait, sans doute, plus » facile et plus sûr de s'emparer de la Jamaïque. Après » l'expulsion du Long-Parlement, Milton, comme beau- » coup d'autres *indépendants*, conserva, près de » Cromwell, l'emploi qu'il avait accupé sous la répu- » blique; et, ce fougeux républicain se trouva le secré- » taire d'un tyran. » Biographie universelle, tom. XXIX, page 64.

12) PAGE 36, VERS 18.

Voyez-vous ce mortel
Qui, les yeux égarés, comme au bord d'un abîme,
Hésitant, frémissant, reculant près du crime,
Tout-à-coup emporté d'un mouvement soudain,
D'un vol dont il rougit, vient de souiller sa main?

Ce trait, rapporté par M. de Salo, premier auteur du *Journal des Savants*, a été le sujet d'un drame joué au théatre Feydeau, sous le titre de la Famille

indigente. Le peintre Danloux, entendant les vers de Delille, fut frappé du tableau qu'ils offraient à son imagination ; et s'étant aussitôt mis à y travailler, il l'exécuta avec le plus grand succès.

NOTES

DU

CHANT DEUXIÈME.

(1) PAGE 47, VERS 1er.

Eh ! qui ne connaît pas le consolant spectacle
Qu'étale des bandits ce vaste réceptacle,
Cette Botany-Bay, sentine d'Albion.

BOTANY-BAY, ainsi appelée à cause de la grande quantité de plantes qui s'y trouvent, fut découverte par le célèbre navigateur Cook, à la fin d'avril 1770. Elle est située sur la côte de la Nouvelle-Hollande. Le climat en est bon, également à l'abri des extrêmes de la chaleur et du froid. Le pays, dont le sol est formé d'un sable humide et léger, est agréablement coupé de bois et de prairies.

En 1787, le gouvernement britannique désigna Botany-Bay pour y établir une colonie, qui serait composée de ces membres nuisibles à la société, dont il

est nécessaire de la purger, sans cependant que leurs crimes méritent positivement la mort. Le 20 janvier 1788, la flotte expédiée d'Angleterre à cet effet, arriva à sa destination. Les nouveaux colons eurent d'abord bien des difficultés à surmonter, tant du côté des entreprises des naturels du pays, que de la disette qu'ils éprouvèrent. Aujourd'hui, tous les détails que l'on reçoit de ce pays, tendent à en donner une idée avantageuse; et l'on peut assurer, à l'honneur des malheureux qui composent la colonie, que leur conduite en général a toujours été, depuis leur arrivée dans ce lieu d'expiation, infiniment supérieure à ce que l'on avait droit d'attendre d'un pareil rassemblement.

Voici ce qu'on lit à ce sujet, dans les *Mémoires de Georges Barington :* « Je commençai, dit-il, à visiter » les différentes classes d'ouvriers; je les trouvai tous » plus attentifs à leur besogne, plus respectueux envers » leurs surveillants, que je ne l'eusse imaginé. Les uns » étaient employés à faire des briques et des tuiles; les » autres à bâtir des magasins, des cabanes; d'autres à » déblayer, à aplanir le terrain, à porter des poutres, » à former des chemins. Une autre classe était composée d'ouvriers exerçant leurs métiers : c'étaient des » forgerons, des chaudronniers, des boulangers, des » tailleurs, des jardiniers; il y en avait aussi qui étaient » destinés à garder les malades. Les heures des travaux » sont depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures et » demie, qu'on les fait appeler pour dîner. A deux » heures, ils se remettent à l'ouvrage jusqu'au coucher

» du soleil ; la fin de leurs travaux leur est annoncée » par le bruit du tambour qui bat la retraite. Pour les » encourager à la culture de leurs jardins, on leur » abandonne le samedi ; on donne même une prime à » ceux qui recueillent une plus grande quantité de lé- » gumes. Les femmes, tous les matins, nettoient les » huttes, et apprêtent le dîner des hommes ; elles ra- » massent le linge sale, le lavent, le raccommodent, et » le rendent à chacun, le dimanche. Ce jour, personne » n'est exempt d'assister au service divin, qui se célè- » bre à onze heures : tous les condamnés sont obligés » d'y paraître en linge propre ; et je dois dire qu'ils y » sont d'une manière plus convenable, et même plus » devotieuse, qu'on n'aurait lieu de l'attendre ».

Les condamnés, le temps de leur exil expiré, obtiennent des terres du gouvernement, dans la proportion suivante : trente acres pour un homme seul ; cinquante pour celui qui est marié, avec dix de plus pour chaque enfant. Pendant les dix-huit premiers mois, les magasins du roi leur fournissent encore des provisions et des vêtements. On leur donne en outre tous les outils et toutes les choses nécessaires à un cultivateur, avec des grains pour ensemencer leurs terres la première année.

La plupart de ces condamnés, devenus ainsi propriétaires, donnent l'exemple des vertus domestiques. Plusieurs ont mérité, par leur conduite, d'obtenir des emplois ; et l'on a vu plus d'un bandit, condamné par les tribunaux d'Angleterre, devenir juge de paix à

Botany-Bay, et rendre la justice avec une probité qui pourrait servir de modèle à nos magistrats d'Europe. Enfin, cet établissement a eu un tel succès, que, depuis quelque temps, on cherche à en former un second sur les mêmes bases, et que le gouvernement a fait chercher une île convenable.

[2]) PAGE 48, VERS 9.

Ton ame le connut, ce noble et tendre zèle,
Howard! dont le nom seul console les prisons.

L'auteur, ayant à chanter un Anglais, bienfaiteur de l'humanité, s'est cru permis, ou plutôt s'est imposé la loi d'emprunter, dans un poète de cette nation, les idées principales de ce morceau, qui se lie parfaitement à son sujet.

John Howard a consacré toute sa vie à consoler l'humanité souffrante. S'étant aperçu des abus qui s'étaient introduits dans les prisons d'Angleterre, il voulut les faire cesser; il étudia le régime des maisons de détention; il porta ses plaintes au parlement, et il parvint à améliorer le sort des prisonniers. Ce premier succès encouragea ses efforts; ses vues philantropiques s'agrandirent. Il visita les prisons de la Hollande, de l'Allemagne, de la Russie, de la Suède, du Danemark, de la France, de l'Italie, de l'Espagne et de la Turquie; il n'est pas un cachot dans lequel il n'ait porté la consolation; et, de retour en Angleterre, il publia le résultat de ses observations et de ses recherches. Son ouvrage, intitulé: *État des prisons de l'Eu-*

rope, fut traduit en français, en 1788; il fut accueilli par les gens éclairés, sans produire une grande sensation dans le public. On était peu touché alors du sort des prisonniers; les peines de la prison ne se présentaient à l'esprit, que comme un malheur qu'on ne doit jamais éprouver; mais, après une révolution dans laquelle chaque Français a perdu sa liberté, on a été sur le point de la perdre, les efforts généreux d'Howard doivent être beaucoup mieux sentis; et tout le monde trouvera dans ses souvenirs, des motifs pour apprécier un des plus beaux monuments qu'on ait élevés à l'humanité.

Il ne sera pas inutile de jeter ici, d'après John Howard, un coup-d'œil rapide sur l'état des principales prison de l'Europe. « Les prisons de la Hollande, dit » le célèbre voyageur, sont si tranquilles et si propres, » que celui qui les visite a peine à croire que ce soient » des prisons; elles sont, chaque année, et souvent » deux fois par an, blanchies avec de l'eau de chaux; » chacune d'elles a son médecin, son chirurgien par» ticulier. En général, les maladies y sont rares. Dans » la plupart de celles qui sont destinées aux criminels, » il y a une chambre pour chaque prisonnier, et il n'en » sort jamais; chacun a un bois de lit, un garde-paille » et une couverture. La Hollande est le pays de l'Eu» rope où il se commet le moins de crimes, et la justice » a rarement l'occasion d'y déployer toutes ses ri» gueurs.

» Les prisons d'Allemagne sont moins propres que

» celles de Hollande, mais elles ont l'avantage d'etre » bâties sur le bord des rivières : telles sont celles de » Hanovre, du Rull, de Hambourg, de Berlin, de Bré- » men, de Cologne et de quelques autres villes. » John Howard a remarqué que, dans la plupart des prisons d'Allemagne, les prisonniers étaient en petit nombre; et la cause qu'il en donne, est la promptitude de l'examen et du jugement après l'incarcération. Ceux qui sont coupables de légers délits, sont condamnés rigoureusement au pain et à l'eau; mais on est moins sévère envers les criminels que l'on a jugés et qui ont été condamnés; ils ont le choix de leur nourriture; on leur donne une chambre plus commode; leurs amis et leurs parents peuvent les voir et les consoler; un ministre les accompagne pendant tout le temps qui leur reste à vivre, il ne les quitte qu'à leur mort. En général, dans les prisons d'Allemagne, on exerce peu de rigueurs inutiles; rarement on met les prisonniers aux fers; et les cachots sont presque toujours inhabités.

Les prisonniers sont beaucoup plus sévèrement traités en Danemark, en Suède et en Russie; les prisons y sont, pour la plupart, très-malpropres et très-malsaines. Dans la prison d'état de Copenhague, les fers tiennent encore aux murs, dans les chambres où les comtes Struensée et Brandt ont été enfermés. Tel est le dégoût qu'inspire l'air méphitique de cette prison, que lorsque Struensée en fut tiré, après trois mois de détention, pour être conduit à une mort terrible, il s'écria : *O quel bonheur de respirer un air frais!*

Il faut dire ici cependant que les cachots ne sont point connus en Russie ; et c'est pour cette raison sans doute, qu'on n'y a jamais vu de traces de la maladie épidémique qu'on appelle *la fièvre des prisons*.

Les prisons de Suisse sont beaucoup plus propres que celles des royaumes du nord. Dans les maisons d'arrêt, chaque criminel a une chambre, afin que l'un ne puisse être le corrupteur de l'autre ; ils n'ont point de fers, mais ils sont renfermés dans des chambres plus ou moins fortes, plus ou moins éclairées, selon la nature des crimes dont ils sont accusés. La plupart des prisonniers sont chauffés par des poêles ; on leur alloue communément douze sous par jour. Dans les cantons suisses, les prisons renferment rarement des criminels. « La principale raison, dit John Howard, » est le soin qu'on y prend d'inspirer aux enfants, » même les plus pauvres, les principes de la religion » et de la morale : une autre raison encore, est qu'on » y rend une prompte justice. » Howard ne trouva point de prisonniers dans la prison de Lausanne ; il n'en trouva que trois dans les prisons de Schaffhouse ; les prisons de Berne sont souvent vides.

On ne peut pas en dire autant des prisons d'Italie, qui sont presque toujours pleines. Quand John Howard passa à Venise, la principale prison de cette ville contenait trois ou quatre cents personnes. A Naples, en 1781, on comptait, dans la prison appelée *Vicaria*, neuf cent quatre-vingts prisonniers. Dans la Toscane, dans l'État romain, et dans le Piémont, le

nombre des prisonniers était beaucoup moins considérable. Dans la plupart des villes d'Italie, ils sont employés aux travaux publics. Les exécutions sont beaucoup plus fréquentes dans ce pays que partout ailleurs. Il y a quelques années, l'usage de la torture, de la massole, etc., était encore connu à Rome, à Naples, et dans quelques autres États. Il n'est point de pays où l'humanité, inspirée par la religion, prodigue autant de secours aux détenus et aux pauvres. Partout il s'est formé des institutions charitables; et, dans la plupart des villes, des confrairies pieuses sont uniquement occupées du soulagement des prisonniers. Je ne puis me dispenser de citer ici la confrairie de la Miséricorde, appelée *di S. Giovani de' Fiorentini*. Il n'est point de ville un peu considérable qui n'ait la sienne. Cette confrairie soulage les prisonniers pendant leur vie, et leur prodigue ses secours, jusqu'à ce qu'ils aient cessé de vivre; elle adoucit pour eux l'amertume du trépas; elle reçoit leurs derniers soupirs, et elle veille à leur inhumation : image de la Providence, dont la bonté adoucit les rigueurs de la justice humaine, et daigne accueillir dans son sein les hommes que la société à rejetés.

Une pareille confrairie est établie en Portugal. Les prisonniers, dans la plupart des prisons de ce pays, ne subsistent que de lá charité publique. La justice n'y est pas rigoureuse, mais elle y est lente; les coupables ou les accusés sont souvent détenus plusieurs années dans les prisons, avant qu'on les examine et qu'on les

juge ; et quelquefois, après qu'ils ont été jugés et condamnés à mort, ils demeurent encore quelques années en prison, avant qu'on les exécute. Avant l'administration du marquis de Pombal, les geoliers laissaient souvent sortir les prisonniers sur parole. L'un d'eux, qui avait obtenu cette faveur, en jouit pendant sept ans, quoiqu'il eût été condamné à mort. L'ordre d'exécuter la sentence arriva ; sur la sommation du geolier, le coupable, qui travaillait dans la province, vint, sans balancer un instant, se remettre dans la prison : ce respect pour sa promesse lui fit accorder sa grace. Plusieurs des coupables sont tirés des prisons, pour être envoyés dans les établissements portugais au Brésil ; d'autres, enrôlés comme soldats, sont embarqués pour les Indes.

Les geoliers portugais exigent un droit d'entrée et de sortie de ceux qui sont reconnus innocents : cet usage injuste est aussi pratiqué en Espagne. Le régime des prisons espagnoles est très-rigoureux ; les prisonniers y sont souvent entassés les uns sur les autres, ils sont souvent mis aux fers, et plongés dans les cachots humides ; un criminel condamné obtient rarement sa grace du roi. Lorsqu'il est jugé, les autres prisonniers le conduisent dans la chapelle, où sa sentence lui est lue par un secrétaire en présence de tous. Il est accompagné par un moine qui ne l'abandonne plus jusqu'à la mort. On ne peut pénétrer dans les prisons de l'Inquisition.

John Howard a visité aussi les prisons de Paris et celles des différentes provinces de France. Il indique,

dans leur régime, plusieurs abus à réformer; mais la voix de l'humanité a été étouffée par la révolution ; les hommes les plus dévoués au soulagement des misères humaines , ont eux-mêmes été chargés de fers. En 1796, M. Pastoret dénonça, à la tribune du conseil des Cinq-Cents, les nombreux abus qui s'étaient indroduits dans le régime des prisons ; mais le gouvernement de ce temps-là, qui était aux prises avec toutes les factions, et qui était une faction lui-même, ne daigna point s'occuper des réclamations de l'humanité.

Howard, en visitant les prisons, a aussi visité les hôpitaux de l'Europe. Aucun obstacle ne put arrêter sa courageuse philantropie, et il a fini par être victime de son dévouement. Ayant été voir un malheureux attaqué d'une fièvre épidémique, il en fut atteint, et mourut peu de jours après, en janvier 1790.

3) PAGE 52, VERS 6.

> Je ne vois plus ces sœurs dont les soins délicats
> Appaisaient la souffrance, ou charmaient le trépas.

Les sœurs grises, dont il est ici question, honoraient également et leur sexe et leur fondateur, St. Vincent de Paule. C'est la seule association religieuse qui ait en partie survécu à la révolution. A Saint-Germain-en-Laye on a vu des soldats entrer à l'hospice de la Charité, furieux contre leurs respectables bienfaitrices, se répandre d'abord en injures et en blasphèmes, puis sortir pleins de vénération et de reconnaissance pour ces saintes filles.

Tout le monde connaît l'histoire de cette admirable sœur Marthe, qui se dévoua avec tant de zèle, au soulagement des prisonniers malades de toutes les nations, que les désastreuses guerres de Buonaparte conduisirent à Besançon. A leur arrivée à Paris, en 1814, les souverains alliés voulurent voir cette femme justement célèbre. L'empereur de Russie la décora d'une médaille d'or frappée à son effigie, et il accompagna cet honneur d'une somme considérable. L'empereur d'Autriche lui donna la croix du Mérite-Civil, avec une gratification de deux mille francs. Elle reçut aussi une médaille d'or, de la part du roi de Prusse, et une croix de la part du roi d'Espagne. Enfin présentée au roi de France, la sœur Marthe en fut parfaitement accueillie. On a gravé son portrait, où elle est représentée décorée de plusieurs ordres.

4) PAGE 52, VERS 22.

A la voix de Carron le luxe s'attendrit;
Sa vertu les soutient, et son nom les nourrit.....

On sait que cet estimable ecclésiastique, forcé de s'éloigner du théâtre de la persécution, se réfugia en Angleterre; mais on ignore peut-être que Carron avait à peine mis le pied sur cette terre étrangère, qu'il s'occupa de réunir autour de lui les enfans des émigrés et des catholiques résidants en Angleterre. Cet établissement ne fut que le premier essai de la philantropie chrétienne de ce pieux fondateur. Bientôt il s'éleva, par ses soins, un asile pour les pauvres de l'un et de

l'autre sexe, des hospices pour les malades et les infirmes. On demandera sans doute comment un pauvre prêtre, exilé de sa patrie, sans autre moyen que son zèle, sans autre ressource que la charité, a su procurer à l'enfance, à l'indigence, au malheur, tant de secours, de si utiles consolations? C'est dans les derniers sacrifices que purent faire encore les émigrés, c'est dans l'humanité des Anglais, que cet autre Vincent de Paule trouva les encouragements qui le mirent à portée de créer ces prodiges de bienfaisance, qui ont étonné tous les voyageurs et confondu les observateurs les plus incrédules.

Lorsque le sénatus-consulte qui ouvrit les portes de la patrie à beaucoup de Français que la terreur en avait éloignés, fut connu à Londres, on voulut engager le respectable Carron à retourner dans un diocèse où il avait laissé des monuments de son active sollicitude. « Non, je n'abandonnerai pas, dit-il, ce que la Providence m'a aidé à former, ce que la confiance me met en état de soutenir : cette jeunesse a besoin de mes soins, ces malheureux n'espèrent qu'en ma surveillance. » Ainsi ce héros de la charité chrétienne se sépare d'une patrie qu'il regrette, pour se consacrer entièrement aux bonnes œuvres qu'il chérit. On sait d'ailleurs que l'abbé Carron réunit toujours, à tant d'autres vertus, l'attachement le plus entier à son légitime souverain, et que ce sentiment ne lui permit jamais de reconnaître sa patrie courbée sous le joug de l'usurpateur. Il ne revint en France qu'après la restauration,

en 1815; et il y publia encore quelques-uns des écrits pieux qui ont contribué, autant que ses admirables œuvres de charité, à rendre son nom célèbre. Ce digne prêtre est mort à Paris, le 15 mars 1821, à l'âge de soixante-un ans.

Carron a publié plusieurs ouvrages, où l'on remarque cette onction qui semble caractériser toutes les actions de sa vie : les *Pensées ecclésiastiques* et les *Pensées chrétiennes* pour tous les jours de l'année, contiennent tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant. On y trouve partout le ton pathétique de Fénélon, réuni à la sublime doctrine des Pères de l'Église. Ces deux ouvrages, qui ont eu un grand succès hors de France, ont éte réimprimés à Paris.

Nous finirons cette note par quatre vers que Delille a faits pour mettre au bas d'un tableau que l'on destinait à la famille de Carron, où ce respectable ecclésiastique est peint au milieu de ses établissement.

Chef-d'œuvre de son zèle et de sa bienfaisance,
De sa famille allez charmer les yeux;
Et que ces monuments pieux
Accusent à-la-fois, et consolent la France!

Après le nom de Carron, se présentent naturellement ceux des personnes des deux sexes qui s'associèrent si généreusement à ses nobles travaux. L'imagination, fatiguée des crimes de la révolution, se repose avec plaisir sur les noms de ces bienfaiteurs de l'humanité.

L'école des demoiselles avait pour institutrices :

Madame la comtesse du Quengo ; mesdemoiselles de Lucinières, de Tremereux, et de Couessin ;

Mademoiselle de Villier était à la tête de l'hospice des dames ;

M. l'abbé de Fajola à l'hospice des vieillards ;

MM. l'abbé de Guerry, ancien officier au régiment du Roi ; l'abbé de Verdun, ancien officier au régiment de Bassigny ; du Rumédon, chevalier de Saint-Louis ; consacrèrent pendant plusieurs années tout leur temps aux soins de la jeunesse.

5) PAGE 56, VERS 22.

Tel, au bord de la Seine, à nos yeux éblouis,
S'offre ce monument du plus grand des Louis.

L'hôtel des Invalides, fondé par Louis XIV.

6) PAGE 56, VERS 23.

Tel brille ce Greenwich, où l'œil des vieux pilotes
Voit partir, revenir, et repartir les flottes.

Maison magnifique sur les bords de la Tamise, fondée par la reine Anne, pour la réception des matelots estropiés et hors de service.

7) PAGE 58, VERS 2.

Le succès, le bonheur ne les attendrit pas.
Sur des captifs tremblants, échappés au trépas,
Leur triomphe cruel dirige son tonnerre.....

Robespierre fit décréter qu'on ne ferait plus de prisonniers. Si cette loi barbare n'a point eu son exécution, l'humanité et l'honneur français le doivent aux militaires, toujours braves et généreux, et surtout au général Pichegru et au général Moreau, qui en étaient plus particulièrement chargés lors de l'invasion de la Hollande.

8) PAGE 58, VERS 12.

O vous, tristes captifs, délaissés par la France,
Contez-nous quelle main nourrit votre indigence;
Dites-nous maintenant si ces nobles proscrits
Méritaient vos fureurs, méritaient vos mépris?
Dans leurs persécuteurs ils n'ont vu que leurs frères;
Leur misère, en pleurant, a servi vos misères.

Les prisonniers français en Angleterre ont été souvent exposés à toutes les horreurs de la misère, et abandonnés par leur propre gouvernement depuis l'usurpation de Buonaparte, qui ne fit jamais rien qu'en faveur de ceux qui pouvaient combattre pour lui. Tout le monde connaît les maux qu'ils ont éprouvés; mais ce qu'on ne

connaît pas assez, c'est qu'il se fit une quête parmi les émigrés français à Londres, pour venir à leur secours. Cette quête fut ouverte par l'évêque de Saint-Pol : des familles, dépouillées par la révolution, retranchèrent de leur nécessaire; de pauvres prêtres, qui n'avaient que deux habits, en donnèrent un. Ce trait, qui mérite une place distinguée dans l'histoire, peut seul consoler l'humanité affligée des calamités et des crimes de la révolution.

9) PAGE 59, VERS 14.

Et qui ne prévit pas que son hymen un jour,
Du cygne harmonieux ferait naître un vautour.

Un des descendants du poète Haller, était alors fournisseur des armées françaises, et il avait acquis une funeste célébrité par ses dilapidations.

10) PAGE 59, VERS 18.

Cependant, près de vous grondait l'affreuse guerre;
De moment en moment s'approchait son tonnerre.
Que faisiez-vous alors? Vos magistrats muets
Dormaient au bruit flatteur des paroles de paix.

Le grand-conseil de Berne qui, presque seul, donnait l'exemple et l'impulsion aux autres cantons, s'obstinait à acheter la bienveillance du directoire. Les con-

sidérations fondées qui justifiaient la neutralité, étaient toutes subordonnées aux circonstances ; on les convertit en raison d'état invariable. Séduit par la douceur d'un repos momentané, tandis que les ravages de la guerre se faisaient sentir ailleurs, le corps helvétique se livra tout entier à l'espoir chimérique d'une sûreté sans dépense et sans trouble, et se crut invulnérable, tant qu'il ne serait pas appelé à combattre les Français. Au lieu d'accoutumer le peuple à l'idée de la guerre, on ne l'entretint que des charmes de la paix. Ce vertige, dont la durée a conduit la Suisse au dernier terme de l'humiliation et du malheur, gagna successivement la majorité des régences. Vainement quelques magistrats, plus éclairés et plus fermes que les autres, pénétrèrent dans l'avenir, et sentirent l'illusion de leurs collègues ; une opposition victorieuse triompha de toute politique qui eût tendu à affermir l'indépendance de la patrie. Semblables aux adorateurs des dieux malfaisants, ils se prosternèrent devant le directoire, avec l'offrande de leur amitié, sans considérer qu'un seul sacrifice pouvait le satisfaire, celui des constitutions, de l'indépendance et des richesses de la Suisse.

C'est au mois de septembre 1797, que le directoire commença son plan d'usurpation ; il fallait d'abord inventer quelques prétextes d'invasion, et s'ouvrir le chemin par des expédients révolutionnaires. Engager les Suisses dans quelque résolution qu'ils pussent calomnier, pour établir sur cette calomnie le prétexte de l'agression, devint l'étude des directeurs, et le travail

de leurs agents. Prolonger la confiance des Suisses par des protestations pacifiques ; menacer un seul canton, pour détacher les autres de ses intérêts ; diviser les membres de la ligue et le sein de chaque régence ; environner le peuple de suborneurs ; provoquer des innovations qui affaiblissent l'autorité et la concorde ; étouffer la Suisse par elle-même, pour l'accabler à son agonie ; tel fut le plan du directoire.

11) PAGE 59, VERS 22.

En vain le vieux Steiger, digne de jours plus beaux,
Évoquait vos aïeux du fond de leurs tombeaux.

Le vénérable avoyer de Steiger, vieillard plein de génie et d'expérience, ne fut point la dupe des artifices des agens du directoire. Préférant la patrie à sa conservation personnelle, et les combats à la mort graduelle où se traînait la république, il soutint de toutes ses forces, de toute la fermeté de son caractère, le destin chancelant de l'état, et repoussa constamment les délibérations pacifiques qui lui ont été si funestes, avec un stoïcisme qu'il sut inspirer à quatre-vingt-seize de ses collègues dans les deux conseils. Incapable, malgré ses efforts, d'arrêter le torrent, il alla se réunir au brave général d'Erlach, à Fraubrunnen, qui était menacé par Schawenbourg. Ni les périls de tout genre qu'il avait à courir, ni le poids de soixante-neuf ans, ni la supériorité de l'armée ennemie, rien n'ébranla

son courage. Il harangua sa petite troupe, la pénétra de son exemple autant que de ses exhortations, la conduisit lui-même, et ne quitta point le feu pendant les cinq combats qui précédèrent la reddition de Berne.

12) PAGE 60, VERS 22.

Tout s'enflamme à-la-fois : femmes, enfants, vieillards,
Entourent les foyers de leurs vivants remparts.

Les petits cantons avaient conservé leur indépendance, au milieu de la servitude générale ; ils se montraient inébranlables dans leur refus d'immoler leur liberté à la constitution que le directoire imposait aux Suisses. Irrités de cette résistance, les despotes plébéiens ordonnent à Schawenbourg, leur général, d'aller venger ce mépris de leur ordre suprême.

Le ciel cette fois ne permit pas le triomphe de l'iniquité. Conduits par deux officiers distingués, MM. de Paravicini et Aloïs de Reding, ces intrépides montagnards bravèrent l'insolence, les commandements et les cohortes de Schawenbourg. Menacés de toutes parts, leur enthousiasme tira de nouvelles forces de leurs dangers : « Que nous reste-t-il maintenant, disait-on dans » les rangs, si ce n'est à mourir de la mort glorieuse » de nos pères ? » Les vieillards, les enfants voulaient partager la gloire de succomber avec la patrie. Des femmes et des filles s'employèrent à traîner les canons, et les transportèrent par-dessus des rochers, et par des

chemins affreux. Presque toutes armées de massues, partout où il se trouvait un lâche qui cherchât à se dérober par la fuite aux dangers de la patrie, elles l'arrêtaient et le forçaient de retourner à la frontière, et de reprendre sa place dans les rangs de l'armée.

Aloïs de Reding sut entretenir ce généreux dévoûment, et par son exemple et par ses paroles. On se rappelle la harangue qu'il adressa à ces intrépides montagnards :

« Braves camarades, chers concitoyens, nous voici » bientôt au moment décisif. Entourés d'ennemis, » abandonnés de nos amis, il ne reste plus qu'à savoir » si nous voulons courageusement imiter l'exemple que » nos pères nous donnèrent autrefois à Morgarten. Une » mort presque certaine nous attend; si quelqu'un la » craint, qu'il se retire; aucun reproche de notre part » ne le suivra : ne nous en imposons pas mutuellement » dans cette heure solennelle. J'aime mieux avoir cent » hommes déterminés à tout événement, et sur lesquels » je puisse compter, que cinq cents qui, prenant la » fuite, amèneront la confusion, et, par leur retraite » perfide, immoleront inutilement les braves qui vou» draient encore se défendre. Quant à moi, je vous » promets de ne vous point abandonner, même dans le » plus grand péril. *La mort, et point de retraite.* Si » vous partagez ma résolution; faites sortir deux hom» mes de vos rangs, et qu'ils viennent me jurer, en » votre nom, que vous serez fidèles à vos promesses. »

A peine Reding eut-il cesé de parler, que mille voix

se firent entendre : « Nous voulons partager votre sort ; » nous ne vous abandonnerons jamais, s'écrièrent tous » les soldats à-la-fois. »

Fidèle à son serment, cette armée de bergers se battit avec la plus grande intrépidité, tua à Schawenbourg, dans une guerre de trois semaines, trois mille hommes, et le força à la retraite par un traité qui lui ferma les petits cantons pour quelque temps, car ils devaient bientôt aussi devenir le théâtre de toutes les horreurs qui désolaient la Suisse.

13) PAGE 61, VERS 4.

Mais Rapinat paraît, et, contre les victimes,
Promet aux meurtriers l'impunité des crimes.

Voici ce que Mallet-du-Pan a dit de ce commissaire du directoire :

« La tyrannie fiscale marche aussitôt sur les traces » de la tyrannie armée. Lecarlier, juge trop *humain*, » cède le sceptre des déprédations aux commissaires » Rouhière et Rapinat.

» Ce dernier, chef de l'expédition, chargé des ins- » tructions secrètes, choisi par Rewbel, et son allié, » offre un nouvel enfer. Totila et Alaric furent miséri- » cordieux à côté de ces déprédateurs modernes, élevés » dans les lycées de Paris.

» Des cris s'élèvent, ce sont ceux de l'impuissance.

» Comment, avec quoi solder cette profusion de ra-
» pines ?

» La fureur publique accuse le lâche silence de la » législature hélvétique; elle le rompit, s'émut, inter- » céda, remontra; mais Rapinat inflexible poursuit ses » vols Schawenbourg et ses soldats les protègent. De » concert, ils font taire les plaintes et le désespoir; la » Suisse écrasée passe sous un système de terreur; la » prison, la confiscation, l'inquisition, l'échafaud, » attendent les murmures et la première résistance.

» En un mot, une oppression si effrénée aliénait jus- » qu'aux Jacobins les plus immoraux, et le directoire se » vit forcé de feindre de désavouer, et de rappeler » Rapinat. »

(*Mercure brit. vol.* I, *p.* 250 *et suiv.*)

A ce tableau énergique, fait par l'un de nos meilleurs publicistes, nous ajouterons un quatrain qui dans le temps amusa beaucoup en France où l'on s'amuse de tout.

Le pauvre Suisse qu'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât,
Si Rapinat vient de Rapine
Ou Rapine de Rapinat.

14) PAGE 61, VERS 11.

Ah! qui pourrrait tracer ces scènes de carnage?
Les vieillards ne sont point protégés par leur âge,
Le sexe par ses pleurs, les morts par leurs tombeaux,
Et la férocité veut des crimes nouveaux.

Ce tableau n'est point exagéré. Dans le canton de Berne, plus de trente villages, un espace de plusieurs lieues, furent mis au pillage; châteaux, maisons bourgeoises, fermes, maisons rustiques, tout fut dévasté de fond en comble. On tuait les bestiaux, on brisait les meubles qu'on ne pouvait emporter. On a trouvé dans les bois les cadavres de plusieurs femmes, mortes victimes de la brutalité la plus infâme.

Delille a composé ce tableau des malheurs de la Suisse, en Allemagne, au moment où la renommée lui apportait chaque jour les détails de quelque nouveau désastre. Ses amis l'ont surpris alors plusieurs fois fondant en larmes, et occupé de chanter la Pitié.

15) PAGE 63, VERS 20.

Plus terribles cent fois, et cent fois plus cruelles,
Ces guerres où le sang teint les mains fraternelles,
Où s'arment en fureur, pour le choix des tyrans,
Sujets contre sujets, parents contre parents.

L'auteur n'a pas prétendu s'attribuer ce dernier vers; il l'a emprunté de Corneille, comme particulièrement consacré à peindre la guerre civile, et devenu proverbe.

16) PAGE 65, VERS 2.

A peine on s'est mêlé,
La vengeance s'est tue, et le sang a parlé.

Cet épisode n'est malheureusement qu'une fiction du poète. Il n'y eut jamais de trève ni de réconciliation réelle dans cette horrible guerre de la Vendée. Après la chute de Robespierre, lorsque le gouvernement qui lui succéda désespérait de soumettre les royalistes par la force des armes, ils les amenait perfidement à des négociations et à des traités qui ne furent jamais pour eux que des piéges et des déceptions. C'est ainsi que périrent Charette, Stofflet, et surtout le malheureux Frotté.

NOTES

DU

CHANT TROISIÈME.

---

¹) PAGE 69, VERS 21.

Tant que d'un Dieu suprême on adore les lois,
La Pitié dans les cœurs fait entendre sa voix;
Mais, quand un peuple impie outrage sa puissance,
Alors elle se tait; et voilà sa vengeance.

..... « TOUT se tourne en révolte et en pensées sédi-
» tieuses, dit le prince des orateurs français, quand
» l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi
» chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a
» prononcée par une sentence manifeste? Dieu même
» menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a
» établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les
» livrer aux guerres civiles. Écoutez comme il parle par
» la bouche du prophète Zacharie: *Leur ame*, dit le

» Seigneur, *a varié envers moi; et je lui ai dit : Je*
» *ne serai plus votre pasteur. Que ce qui doit mou-*
» *rir aille à la mort; que ce qui doit être retranché*
» *soit retranché; et que ceux qui demeureront se*
» *dévorent les uns les autres.* » (Zach., II, 9.)

BOSSUET. *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

2) PAGE 70, VERS 12.

Et que l'exemple affreux de nos divisions,
D'un salutaire effroi frappe les nations.

Il ne faut pas, sans doute, faire des récits et des peintures de nos malheurs, un moyen de les renouveler en réveillant les haines et les souvenirs de vengeance; mais il ne faut pas non plus que les leçons du passé soient perdues pour l'avenir; il faut que les vices et les crimes honteux soient flétris dans la postérité; il faut que les vertus et les actions héroïques soient présentées à l'admiration des siècles par ceux qui en furent les témoins. Rien ne serait plus contraire à la morale publique, et plus funeste aux générations futures, que de laisser confondus, et de voir placés sur la même ligne, par les historiens et les poètes, la rébellion et la fidélité, les victimes et les bourreaux.

3) PAGE 71, VERS 20.

La hache est sans repos, la crainte sans espoir;
Le matin dit les noms des victimes du soir.

L'auteur fait allusion à ces journaux *du matin*, qui proclamaient dans tout Paris les noms des victimes égorgées juridiquement la veille.

Il y avait aussi des journaux *du soir*, qui proclamaient les noms des victimes du matin.

4) PAGE 73, VERS 8.

Ses chefs auront leur tour; leur pouvoir les proscrit.
Sur leurs tables de mort déjà leur nom s'inscrit.

On se rappelle ces paroles prophétiques de d'Éprémenil à Pétion qui venait de l'arracher tout sanglant des mains d'une populace acharnée à sa mort : « Comme » vous l'êtes aujourd'hui, Monsieur, j'ai été porté en » triomphe, et vous me voyez maintenant en proie aux » fureurs du peuple : ne vous fiez point à sa faveur, » ni à votre fortune actuelle. »

5) PAGE 73, VERS 11.

Et Tinville, après lui traînant tous ses forfaits,
Va dans des flots de sang se débattre à jamais.

On nous a communiqué une pièce de vers très-curieuse, écrite de la main de Fouquier de Tinville, qui prouve que tous les Jacobins exagérés n'ont pas toujours eu le même esprit et la même opinion, et

qu'ils ont long-temps rampé devant le pouvoir qu'ils ont détruit. Cette pièce de vers était adressée à Louis XVI ; elle fut envoyée à l'abbé Aubert, avec prière de la publier dans son journal. Ce estimable journaliste jugea les vers très-médiocres, et ne les fit point imprimer ; il les jeta dans un carton, où il avait coutume de reléguer toutes les pièces inutiles, et qu'il appelait plaisamment le *cimetière des innocents*. En 1793, il exhuma les vers de Fouquier de Tinville, et les portait toujours avec lui comme une *carte de sûreté*, bien décidé à les lire devant le tribunal révolutionnaire, s'il y était traduit. C'est de l'abbé Aubert lui-même que nous tenons cette pièce ; plusieurs personnes l'ont vue entre ses mains, et peuvent en attester l'authenticité.

Vers que l'on prie Messieurs les Rédacteurs du journal d'insérer dans leur feuille.

D'une profonde paix nous goûtions les douceurs,
Même au milieu des fureurs de la guerre.
Louis sut, en tout temps, la donner à nos cœurs.
En l'accordant à la fière Angleterre,
Louis admet ses ennemis
Au rang de ses enfants chéris.
Sous l'autorité paternelle
De ce prince, ami de la paix,
La France a pris une splendeur nouvelle,
Et notre amour égale ses bienfaits.

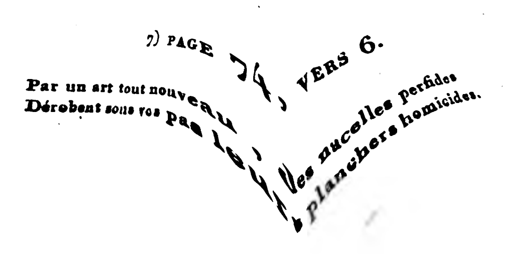
FOUQUIER DE TINVILLE, *abonné*.

Ces vers pourraient assurément être meilleurs ; mais ils ne laissent point de doute sur les sentiments que l'auteur avait, ou qu'il feignait d'avoir ; mais au reste toutes les époques de notre révolution ont offert de pareils contrastes, de semblables contradictions ; et ceux qui se sont montrés les plus violents dans un parti, sont presque toujours ceux-là mêmes qui ont ensuite affiché le plus d'enthousiasme pour le parti contraire.

6) PAGE 73, VERS 18.

Les arts aident le meurtre, et célèbrent les crimes.

On sait qu'il n'était point de fête révolutionnaire où l'on ne chantât des hymnes en l'honneur de la *liberté*, de l'*égalité*, de la *raison*, et de toutes les divinités du jour. Mais, heureusement, il ne reste rien de toutes ces rapsodies populaires, non plus que des monuments qui ont été élevés par les factions triomphantes. Il semble à l'observateur, que les partis aient eu la conscience de leur durée. Il n'ont consacré leur existence que par des monuments d'un jour, que par des statues et des colonnes de plâtre ; et les divinités révolutionnaires n'ont jamais été invoquées que sur des autels de carton.



7) PAGE 74, VERS 6.

Par un art tout nouveau, les nacelles perfides
Dérobent sous vos pas leurs planchers homicides.

Dans le procès de Carrier, on trouve cette déposition : Naudy dépose que, se trouvant un jour chez Carrier avec quelques généraux, il entendit Grandmaison leur dire : « En voilà deux mille huit cents d'ex- » pédiés ; et sur la demande de l'explication de ce pro- » pos, Carrier répondit : Quoi ! vous n'entendez pas ce » que cela veut dire ? c'est que j'en ai fait descendre » deux mille huit cents dans la baignoire nationale. »

8) PAGE 74, VERS 10.

Ailleurs, la cruauté, fière d'un double outrage,
Joint l'insulte à la mort, l'ironie à la rage.

Tout le monde connaît le mot féroce de Dumas, président du tribunal révolutionnaire, qui, interrogeant une femme plus que sexagénaire, et ne pouvant en obtenir de réponse à cause de sa surdité, dit au greffier : « Écrivez qu'elle a conspiré *sourdement.* » On se rappelle aussi la lâcheté de son confrère Coffinhal, qui, après avoir prononcé la sentence de mort d'un maître en fait d'armes, lui dit : *Pare cette botte-là, si tu peux*.

9) PAGE 74, VERS 12.

Et submerge, en riant de leurs civiques nœuds,
Les deux sexes unis par un hymen affreux.

Carrier est accusé par Philippe Fronjoly et plusieurs autres témoins, d'avoir *provoqué les mariages républicains*, qui consistaient à suspendre, pendant une demi-heure, un jeune homme avec une jeune femme, à leur donner ensuite un coup de sabre sur la tête, et à les précipiter enfin dans l'eau.

Voici ce que dit à ce sujet l'accusateur public, dans son exposé des crimes de Carrier et ses complices, le 16 octobre 1794.

« Jamais la lime du temps n'effacera l'empreinte des » forfaits commis par ces hommes atroces; la Loire » roulera toujours des eaux ensanglantées, et le marin » étranger n'abordera qu'en tremblant sur les côtes cou- » vertes des ossements des victimes égorgées par la » barbarie, et que les flots indignés auront vomis sur » ses bords. »

10) PAGE 75, VERS 2.

Que dis-je? aux premiers coups du foudroyant orage,
Quelque coupable encor peut-être est échappé :
Annonce le pardon; et, par l'espoir trompé,
Si quelque malheureux en tremblant se relève,
Que la foudre redouble, et que le fer achève.

Après le siége de Toulon, un grand nombre de citoyens de cette ville furent réunis sur une place, où les ordres étaient donnés de tirer sur eux à mitraille. Le député Fréron, qui assistait à cette terrible exécution, se promena froidement sur ce champ de mort; et s'étant

aperçu que quelques-unes des victimes avaient échappé à la mitraille, il s'écria tout haut : *Que ceux qui ne sont pas morts se relèvent, la république leur pardonne.* Quelques-uns de ces malheureux se relevèrent en effet, et l'ordre fut sur-le-champ donné de les fusiller. La circonstance de ce massacre, qui est la moins connue, est peut-être celle qui mérite davantage de l'être ; c'est que l'artillerie qui fut l'instrument de ces atrocités, était commandée par l'usurpateur du trône de Saint-Louis, alors chef de bataillon. La même scène, à quelques circonstances près, s'est répétée à Lyon, par ordre du comédien Collot d'Herbois.

11) PAGE 76, VERS 16.

Lamballe a succombé, Lamballe, dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle;
Et ces cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel, on les montre à ses yeux!

La princesse de Lamballe avait été trop désignée aux bourreaux, pour leur échapper. Amie de la reine dans ses jours de bonheur, elle fut aussi sa compagne fidèle dans ses longues calamités. Arrêtée dans la journée du 10 août 1792, elle fut conduite à la prison du Temple, avec la famille royale. Heureuse de souffrir avec ses maîtres, elle pouvait du moins contribuer à adoucir leurs maux, et elle était résignée à tous les sacrifices ; mais elle n'eut pas long-temps cette consolation ; au bout

de quelques jours, on vint l'arracher des bras de la reine, sa tendre amie, pour la transférer dans la prison de la Force. Lorsque les assassins, venus pour l'égorger, la virent, ils parurent oublier un moment leur cruauté. Mais bientôt, revenus à eux-mêmes, ils l'accablèrent d'invectives ; et, pour la tourmenter encore davantage, ils couvrirent d'opprobre le nom de la reine. On veut qu'elle répète ces outrages. « Non, non, s'écrie-t-elle, » jamais, jamais. » En même temps, elle se sent défaillir, ses yeux se ferment, et c'est en ce moment qu'elle est frappée. Son corps sanglant fut bientôt déchiré par ses meurtriers, et sa tête fut portée au bout d'une pique, devant le Temple où les assassins essayèrent, par leurs cris, d'attirer les regards de la famille royale. N'ayant pu y réussir, deux d'entr'eux montèrent dans la prison, et s'adressant à la reine, il lui dirent froidement : « Nous voulions te montrer la tête » de la Lamballe » A ces mots la princesse tomba » évanouie. C'était tout ce que voulaient les assassins ; ils se retirèrent.

12) PAGE 77, VERS 24.

Et, de son sang glacé souillant ses cheveux blancs,
La tête d'un héros roule aux pieds des brigands.

Une même action a presque commandé le même vers ; celui-ci est visiblement tiré de la fameuse description de la mort de Coligny. Il semble que ce soi

le sort des grands hommes, d'inspirer ou de rappeler les beaux vers.

13) PAGE 78, VERS 23.

J'entends encor ces voix, ces lamentables voix,
Ces voix : « Sauvez la reine et le sang de nos rois! »

L'auteur ne se dissimule pas que ces vers ne soient encore une imitation.

14) PAGE 79, VERS 24.

Au milieu de l'horrible phalange,
Vient à pas lents ce char où brillent à-la-fois
Le sang des empereurs et celui de nos rois,
Tout ce que le malheur offre de plus auguste,
Des mères la plus tendre, et des rois le plus juste.

On peut lire les détails circonstanciés de cette affreuse journée, et de tous les malheurs qui ont accablé la reine Marie-Antoinette, dans l'article que les auteurs de la Biographie universelle ont consacré à cette princesse.

15) PAGE 81, VERS 4.

Cependant, on approche, on découvre ces lieux
Où l'airain reproduit son aïeul à ses yeux.

C'est la place de Louis XV, appelée depuis place de la Concorde, dont il est ici question. Au milieu de cette place était la statue équestre de Louis XV. C'est là qu'au mariage de Louis XVI, un grand nombre de personnes furent étouffées dans la foule innombrable qui se pressait sur son passage. Cette même place a vu périr les deux époux sur l'échafaud !....

16) PAGE 82, VERS 20.

Dans le jardin des rois s'il respire un moment,
Il marche environné de surveillants barbares.

Après le malheureux voyage de Varennes, la captivité de la famille royale dans le château des Thuileriès, fut absolue et sans le moindre déguisement. Les augustes prisonniers ne purent plus se promener dans le jardin, qu'à des heures réglées et entourés de nombreux surveillans. Comme le public en était exclu lors que cette promenade avait lieu, on entendit souvent les gardes nationaux qui étaient chargés de l'expulser, dire grossièrement : « Retirez-vous, » on va *lâcher* le roi. »

M. de Lafayette avait fait mettre dans la chambre à coucher de la reine, même pendant la nuit, deux factionnaires qui n'étaient séparés de cette princesse que par une cloison vitrée. Un jour qu'on y plaça un soldat ivre, cet homme grossier poussa l'insolence

jusqu'à s'asseoir sur le lit de cette princesse, et vouloir entrer en conversation avec elle.

17) PAGE 83, VERS 8.

Eh bien ! vous, qu'offensait sa puissance suprême ;
Des honneurs outrageants de son vain diadème,
Venez, que tardez-vous de dépouiller son front.
Terminez, il est temps, cet éclatant affront.

L'assemblée, dite constituante, avait dépouillé le trône de toute splendeur, de toute dignité, de tout ce qui agit sur l'imagination des peuples ; elle avait tenu le roi dans une captivité honteuse, et brisé tous les liens qui attachent le peuple à son souverain. La royauté avait été avilie et rendue odieuse ; il ne restait plus qu'un pas à faire pour mettre le comble à tant d'attentats ; l'assemblée qui la suivit s'en chargea : elle commença par la journée du 20 juin, et celle du 10 août consomma les désastres de la France.

18) PAGE 83, VERS 20.

Hélas ! toujours trompé, mais espérant toujours,
Louis à ses tyrans vient confier ses jours.
On l'insulte, on l'outrage ; et des décrets funestes
De son titre royal ont déchiré les restes.

A l'approche des brigands qui venaient forcer son

palais, l'infortuné monarque, conduit par de perfides conseils, s'était retiré, avec toute sa famille, dans le sein de l'assemblée. Celle-ci, incertaine encore du succès de la journée, sembla respecter ses augustes victimes. Le roi se plaça à côté du président. Mais cette première impression dura peu. Un député fit l'observation ironique et barbare, que l'assemblée ne pouvait délibérer en présence du roi. Louis fut obligé de descendre du fauteuil qu'il occupait à côté du président; on le plaça, lui et sa famille, dans une loge de journalistes, derrière le bureau. C'est là qu'il fut condamné a dévorer pendant trois jours les plus sanglants outrages dont jamis le cœur d'un homme ait été abreuvé. C'est là qu'il entendit Vergniaud lire, et l'assemblée adopter sur-le-champ, le décret qui portait sa suspension et son emprisonnement avec toute sa famille.

19) PAGE 84, VERS 4.

Non, les revers fameux de tant de potentats,
De l'horrible Whitehall les sanglants attentats.

Ancien palais des rois d'Angleterre, où Charles Ier. resta long-temps prisonnier, et d'où il sortit pour monter sur l'échafaud. L'anniversaire de la mort de ce prince est religieusement observé par les Anglais, comme un jour de jeûne, d'expiation et de deuil. Tous les bureaux, tous les théâtres sont fermés. Depuis le rétablissement des Bourbons sur le trône de leur aïeux

la France célèbre aussi le 21 janvier, par des prières et des cérémonies religieuses et expiatoires.

20) PAGE 86, VERS 2.

D'autres du jour fatal retraceront l'image;
Dans ce vaste Paris, le calme du cercueil;
Les citoyens, cachés dans leurs maisons en deuil,
Croyant sur eux du ciel voir tomber la vengeance.

Lorsque le roi sortit du Temple, Paris ressemblait à une vaste solitude; les rues étaient désertes, et l'on ne rencontrait que des piquets ou des patrouilles armées. Un ordre sévère avait prescrit de fermer les croisées. Un temps nébuleux, un brouillard froid, ajoutaient à la tristesse, à l'inquiétude générale. Le roi seul, dans ce moment, assis à côté de l'illustre abbé de Firmont, allait avec calme à la mort; il ne s'occupait plus que de son salut, et son visage annonçait toute la résignation et la sérénité de son ame.

21) PAGE 87, VERS 19.

Ah! combien ses malheurs se sont appesantis!
Elle n'a plus d'époux, et tremble pour un fils.

Tous les détails relatifs aux malheurs de la famille royale se trouvent rassemblés avec beaucoup de soin

et d'exactitude dans un volume imprimé, en 1816, sous ce titre : *Histoire complète de la captivité de Louis XVI, et de la famille royale.* Nous emprunterons ceux qui regardent plus particulièrement la reine, de l'article qui a été consacré à cette princesse, dans la Biographie universelle.

« Le fidèle Cléry a donné un récit aussi simple que touchant de l'entrevue où la famille royale confondit pour la dernière fois ses larmes et ses douleurs.

» Rentrées dans leur cachot, les augustes prisonnières n'eurent plus de témoins de leurs souffrances. Mais une d'entre elles a pu survivre à tant de maux ; et c'est par son témoignage, publié vingt-cinq ans après les événemens, que nous connaissons les détails qui suivent.

» La reine n'eut pas la force de déshabiller son fils, ainsi qu'elle le faisait tous les soirs ; elle se jeta toute vêtue sur son lit ; et on l'entendit toute la nuit trembler de froid et de douleur. A six heures on vint ouvrir la porte, et demander un livre pour la messe du roi ; les princesses crurent qu'on allait les faire descendre, et elles en conservèrent l'espérance, jusqu'au moment où les cris de la populace vinrent leur apprendre que le crime était consommé. La reine demanda alors des habits de deuil pour elle et ses enfants ; elle pria ensuite les municipaux de lui laisser voir Cléry, qui avait reçu les dernières paroles, les dernières volontés de son époux : mais déjà ils s'étaient emparés des gages de la tendresse du malheureux prince ; ils ne voulurent

peut être comparé au supplice de tous les instants, que ces personnages féroces avaient si long-temps fait souffrir à la reine. Après de tels maux, tous les autres étaient supportables ; et Marie-Antoinette éprouva réellement un peu de soulagement dans sa nouvelle prison. Le concierge Richard et sa femme lui donnèrent quelques marques de respect et de zèle ; et Michonis, que l'excès de ses maux avait également attendri, chercha aussi à les adoucir. Cet administrateur des prisons amena un jour dans son cachot le chevalier de Rougeville, qui le compromit en essayant de remettre un billet à la reine. Michonis expia cette imprudence sur l'échafaud ; et le chevalier y eût certainement péri lui-même, s'il n'eût réussi à s'échapper. Le concierge perdit son emploi, et fut long-temps en arrestation : on resserra la reine plus étroitement, et deux gendarmes furent chargés de la garder à vue nuit et jour. Ils n'étaient séparés d'elle que par un paravent ; et ils ne s'éloignaient pas, même lorsqu'elle changeait de vêtements. Cependant le concierge Bault et sa femme, qui avaient succédé à Richard, montraient aussi quelque sensibilité pour des maux que rien désormais ne pouvait adoucir. Cette tendre mère pleurait sans cesse, appelant ses enfants, invoquant la mort, et s'y préparant par des prières. Le 3 septembre, deux membres du comité de sûreté-générale vinrent lui faire subir un interrogatoire ; et dans le même temps d'autres commissaires se rendirent à la prison du Temple, pour y interroger Mme. Élisabeth et les deux enfants de Marie-

Antoinette. Ces commissaires étaient Hébert, David et Chaumette. La postérité aura peine à croire l'objet de cet interrogatoire ; et nous-même qui en avons recueilli tous les témoignages, nous reculons encore devant cette horrible pensée.

» Le 3 octobre, Billaud-Varennes fit ordonner au tribunal révolutionnaire de s'occuper *sans délai et sans interruption du procès de la veuve Capet*; et, le 11 du même mois, le comité de salut-public envoya les pièces à l'accusateur-public, en lui recommandant de *seconder son zèle*. Le lendemain Marie-Antoinette fut interrogée secrètement dans une salle obscure, où plusieurs témoins l'entendirent sans qu'elle pût les apercevoir. « C'est vous, lui dit le président Herman,
» qui avez appris à Louis Capet, l'art de la dissimula-
» tion avec laquelle il a trompé le peuple. — Oui, ré-
» pondit la reine, le peuple a été trompé ; mais ce n'est
» ni par mon mari, ni par moi. — Vous n'avez jamais
» cessé, dit encore le président, de vouloir détruire
» la liberté. Vous vouliez remonter au trône sur les
» cadavres des patriotes. — Nous n'avons jamais desiré
» que le bonheur de la France, répondit la reine ; nous
» n'avions pas besoin de remonter sur le trône ; nous y
» étions. »

» Le 14 octobre, elle parut devant le tribunal de sang. Parmi les jurés se trouvaient un perruquier, un peintre, un tailleur, un menuisier et un recors ; c'étaient là les juges de l'auguste fille des Césars. L'acte d'accusation fut digne d'un pareil tribunal. « A l'instar des

» Brunehaut et des Frédégonde, dit Fonquier-Tin-» ville, Marie-Antoinette a été le fléau et la sangsue » des Français. » Il l'accusa ensuite d'avoir correspondu avec son frère, l'*homme qualifié roi de Bohème et de Hongrie*; d'avoir décidé le roi à faire apposer son *véto* aux *salutaires* décrets rendus contre les ci-devant princes, frères de *Louis Capet*, et les émigrés, contre cette *horde de prêtres fanatiques répandue dans toute la France*; d'avoir *médité* et *combiné l'horrible conspiration du* 10 *août*; *d'avoir mordu des balles pour encourager les Suisses*, etc. Cet assemblage honteux d'iniquités et de mensonges fut terminé par la monstrueuse accusation dont Hébert et ses ignobles collègues étaient allés chercher le témoignage au Temple. Cet homme rapporta, dans les termes les plus grossiers, ses horribles questions faites à des enfants : il dénatura leurs réponses ; enfin il porta le dernier coup à la tendresse d'une mère, en l'accusant d'avoir elle-même attenté à la pudeur, à la vie de ses propres enfants. La reine, contenant d'abord son indignation, s'abstint de répondre : mais un des jurés l'ayant interpellée sur les mêmes faits, elle se retourna vers le public, et prononça avec dignité ces paroles remarquables : « Si je n'ai pas répondu, c'est que la » nature se refuse à une pareille accusation faite à une » mère. J'en appelle à toutes celles qui sont ici, et je » leur demande si cela est possible. » Ce mouvement fut sublime : il produisit un grand effet ; et le président, qui s'en aperçut, se hâta de passer à d'autres

questions. Dans toute la suite des débats, le ridicule ne cessa pas d'être joint à l'atrocité. On entendit reprocher à la reine de France, le nombre de souliers qu'elle avait usés ; on l'accusa d'avoir accaparé pour quinze cent mille francs de sucre et de café, d'avoir dépensé des fonds *conséquents* pour un rocher, d'avoir tenu un *conciliabule le jour où le peuple fit l'honneur à son mari de le décorer du bonnet rouge* ; d'avoir *porté des pistolets dans ses poches*, etc. Les pièces du procès étaient dignes d'une pareille instruction : c'étaient des ciseaux, du fil, des aiguilles, des cheveux du roi et de ses enfants ! Dans son résumé, le président parla de *bouteilles vides* trouvées sous le lit de Marie-Antoinette, après le massacre du 10 août ; il déclara que le peuple avait été trop long-temps victime des *machinations infernales de cette moderne Médicis*, et il parla de *justice impartiale*, de *conscience*, même d'*humanité* ! Pendant trois jours et trois nuits que durèrent les débats, l'auguste victime n'eut pas un moment de repos. Depuis long-temps, elle était atteinte d'une maladie de son sexe qui l'épuisait. Ses bourreaux avaient redouté son courage et son grand caractère ; ils voulurent profiter de son accablement ; et ils lui laissèrent à peine le temps de prendre une mauvaise nourriture. Éprouvant au milieu de la discussion une soif ardente, elle demanda un verre d'eau, que personne n'osa lui porter : elle en demanda une seconde fois ; et un officier de gendarmes, qui eut le courage de céder à un mouvement d'humanité, fut gra-

vement semoncé, menacé; il perdit même son emploi. Tout cela paraîtrait incroyable aujourd'hui, si les juges ou les bourreaux eux-mêmes n'avaient pas été les historiens de leurs turpitudes. Ces détails sont extraits des Pièces officielles, ou du Moniteur; et l'on sait que les séances de cet horrible procès y ont cependant été altérées dans les parties qui pouvaient le plus intéresser en faveur de la victime. Telles qu'on les lit encore, elle y paraît sublime; toutes ses réponses sont simples, précises, pleines de calme et de noblesse.

« La terreur était à son comble dans toute la France: personne n'avait osé se présenter pour défendre la reine; et le tribunal nomma d'office MM. Tronçon-du-Coudray et Chauveau Lagarde, qui remplirent cette périlleuse fonction avec tout le courage et le dévoûment que permettaient les circonstances, et persuadés, comme ils l'étaient, de l'inutilité de leur ministère. Marie-Antoinette fut condamnée à l'unanimité; elle entendit son arrêt de mort, sans montrer aucun effroi, le 16 octobre 1793, à quatre heures du matin. Rentrée dans sa prison, elle écrivit à Mme. Élisabeth cette lettre si touchante, ou sa tendre inquiétude pour ses enfants et pour ses amis se montre si vive, où sa belle ame se déploie avec tant de grandeur, mais que sa sœur ne devait jamais lire. Un prêtre constitutionnel s'étant présenté pour lui offrir les derniers secours de la religion, elle refusa de l'entendre; et lorsque les bourreaux entrèrent, cet homme lui ayant dit: voilà le moment de demander pardon à Dieu.... « De mes fautes,

» reprit-elle ; mais de mes crimes, je n'en ai point » commis. » A onze heures, elle sortit de la Conciergerie, vêtue de blanc, témoigna quelque étonnement de ce qu'on ne la conduisait pas au supplice comme Louis XVI, dans une voiture fermée, et monta dans un tombereau avec l'exécuteur et le prêtre constitutionnel. Elle avait elle-même coupé ses cheveux ; ses mains étaient liées derrière le dos. Son dernier vœu, ainsi qu'elle venait de l'écrire à Mme. Élisabeth, était de mourir avec autant de fermeté que son époux : ainsi elle recueillit toutes ses forces ; et peut-être que, dans le plus grand éclat de sa puissance, elle n'avait pas montré autant de grandeur et de majesté.

» La garde nationale formait une double haie sur son passage ; l'armée révolutionnaire suivait, et un infâme histrion précédait le cortége, exhortant le peuple à applaudir à la *justice nationale*. Cette exhortation ne fut que trop entendue ; et l'inexorable histoire dira qu'en ce jour les habitans de Paris méritèrent, les uns par leur faiblesse, les autres par leur cruauté, les dures apostrophes que leur a adressées Delille. Le cortége prit le chemin le plus long, passa dans les rues les plus populeuses, et fut plus de deux heures avant d'arriver au lieu du supplice. Partout sur son passage en entendit des cris féroces et des injures dégoûtantes. Les marches du grand escalier de Saint-Roch étaient couvertes de spectateurs : ils applaudirent avec fureur, lorsque la fatale charrette passa devant eux et voulant mieux contempler les traits de la victime, ils la firent arrêter.

La patience et la résignation de Marie-Antoinette ne purent tenir à ce dernier outrage; elle leva les épaules, et tourna le dos à ce *vil peuple*. L'échafaud était dressé sur la place Louis XV, au même lieu qui, neuf mois auparavant, avait été arrosé du sang de Louis XVI. Marie-Antoinette y monta d'un pas ferme et assuré. Ce dernier moment fut digne de sa vie tout entière. Suivant l'usage barbare de ce temps-là, sa tête fut présentée à la populace par le bourreau, aux cris de *vive la République!* Son corps, porté au cimetière de la Madeleine, et mis dans la même fosse que celui du roi, fut aussi couvert de chaux vive pour que toutes les traces en disparussent. » (*Biographie universelle*, tom. XXVII, pag. 85 et suiv.)

22) PAGE 90, VERS 18.

Et toi qui, parmi nous, prolongeant ta misère,
Ne vivais ici-bas que pour pleurer un frère;
D'un frère vertueux, ô digne et tendre sœur!

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, fut immolée sur l'échafaud révolutionnaire, le 10 mai 1794, sept mois après que la reine eût péri. Aucun des forfaits de la révolution n'est moins excusable que celui-là. Mme. Élisabeth n'était connue que par sa bonté et ses vertus; et sa condamnation ne put pas même être établie sur les prétextes bannaux dont on se servait alors. Cette prin-

cesse fut jugée et conduite au supplice le même jour, dans une charette, avec une foule d'autres condamnés, qui furent exécutés avant elle. Il semble que les bourreaux aient voulu rendre plus cruels les derniers moments de la plus innocente victime, en la faisant ainsi mourir la dernière de sa famille; et après qu'elle eût vu trancher la tête de tous ses compagnons d'infortune.

23) PAGE 92, VERS 16.

O filles de mes rois, dans quels lieux pleurez-vous ?
Quel temple entend les vœux que vous formez pour nous ?

Mesdames de France, Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV et tantes de Louis XVI, étaient parties de France, en 1791, pour se soustraire aux fureurs populaires dont elles furent près d'être victimes dans leur château de Meudon, et ensuite sur leur chemin à Fontainebleau et à Arnay-le-Duc. Ces princesses se rendirent alors à Rome, où le cardinal de Bernis, ambassadeur de France, et le pape Pie VI, eurent pour elles tous les égards dus à leur rang et à leurs malheurs. Elles passèrent plusieurs années dans cette ville, entourées du respect et de la vénération que commandaient leur piété et leur noble caractère. Obligées de s'éloigner de cette ville, en 1797, lorsque les Français en approchèrent, elles se rendirent dans le royaume de Naples, où le roi et la reine les accueillirent encore avec tout

le respect et tout l'intérêt qu'ils devaient à d'augustes parentes. Ces princesses passèrent environ deux ans dans la charmante habitation royale de Caserte ; et elles en furent encore expulsées par les Français, au commencement de 1799. Obligées alors de se rendre par mer à Trieste, elles coururent de grands dangers, et elles eurent beaucoup à souffrir. Mme. Victoire mourut des suites de ces fatigues, quelques jours après son débarquement à Trieste, le 8 juin 1799, et Mme. Adelaïde la suivit dans la tombe le 18 février 1800. Ces deux princesses furent inhumées dans la cathédrale de Trieste. Leurs restes ont été apportés en France et déposés au caveau royal de Saint-Denis, dans le mois de janvier 1817.

Voy. Les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française, recueillis par les ordres de Pie VI, et dédiés à sa sainteté*, par M. l'abbé d'Hesmivy-d'Auribeau, Rome 1794, et surtout les *Extraits des divers écrits* du même, imprimés en Toscane, en 1814. Bien différents des ouvrages, plus romanesques qu'historiques, que l'on s'est permis de publier sur un si grave sujet, ceux-ci renferment un grand nombre d'anecdotes intéressantes, et des détails d'autant plus précieux, que l'auteur, dont la plume, toujours fidèle, est digne de toute confiance, eut le bonheur d'être connu de ces princesses, dès l'époque où elles daignèrent agréer la dédicace de la traduction française de l'Oraison funèbre de Louis XVI, prononcée en leur présence, et celle de Pie VI, qui leur rendit

toujours les honneurs les plus distingués (Voy. Les *Martyrs de la Foi*, par M. A. Guillon, tom. IV, art. *Pie VI*). « Rome, dit M. d'Auribeau, s'applaudit dans ces temps désastreux, d'avoir reçu dans son sein des princesses qui ne cessent de l'édifier par l'élévation de leur ame au-dessus des plus cruels événements ; par une charité sans bornes pour les infortunés proscrits de leur barbare patrie ; par leur constante résignation aux desseins toujours adorables de la providence ; et surtout par cette éminente piété qui fixe l'admiration et les vœux de la capitale du monde chrétien. »

Nous avons sous les yeux plusieurs lettres, écrites en entier de la main de Mme. Adélaïde, qui honora M. l'abbé d'Auribeau de sa correspondance jusqu'à ses derniers jours. Elles respirent encore, après tant de revers, la plus aimable gaîté, l'amour le plus constant pour les lettres, les connaissances les plus variées, un goût particulier pour la langue latine, qui faisait ses délices, la piété la plus éclairée, le plus tendre intérêt pour les Français fidéles, enfin la soumission la plus parfaite aux décrets du Ciel, sur le sort des enfants de saint Louis, et de leur royaume.

24) PAGE 94, VERS 18.

Leurs horribles conseils et leur doctrine infâme,
En attendant son corps, empoisonnent son ame.

On avait placé auprès du fils de Louis XVI, un

nommé Simon, cordonnier : ce Simon, aidé de sa femme, forçait son élève à chanter la *Carmagnole* et d'autres couplets infâmes. Ce malheureux enfant avait une figure céleste; mais il avait le dos courbé dans les derniers moments de sa vie, et il avait perdu presque toutes ses facultés morales; le seul sentiment qui lui restât était la reconnaissance, non pas pour le bien qu'on lui faisait, mais pour le mal qu'on ne lui faisait pas. Sans prononcer une seule parole, il se précipitait au-devant de ses gardiens, leur serrait les mains, et baisait le pan de leur habit.

Après la retraite de Simon, qui fut rappelé, en janvier 1794, au conseil de la Commune, deux hommes, ou plutôt deux dogues de cette Commune, veillaient jour et nuit autour de la chambre du fils de Louis XVI. Dès que le jour cessait, on lui ordonnait de se coucher, parce qu'on ne voulait pas lui donner de lumière. Quelques temps après, lorsqu'il était plongé dans son premier sommeil, un de ces cerbères, craignant que le diable ou les *aristocrates* ne l'eussent enlevé à travers les voûtes de sa prison, lui criait d'une voix effroyable : « *Capet! où est-tu? dors-tu?* — Me voilà, disait- » l'enfant moitié endormi, et tout tremblant. — Viens » ici, que je te voie. » Et le petit malheureux d'accourir tout suant et tout nu : « Me voilà; que voulez-vous? » — Te voir; va, retourne te coucher : *housse!* » — Deux ou trois heures après, l'autre brigand recommençait le même manége, et le pauvre enfant était obligé d'obéir.

Pour peindre avec exactitude l'état affreux dans lequel fut plongé ce malheureux prince, nous ne pouvons pas emprunter de couleurs plus vraies ni plus touchantes que celles dont s'est servie son auguste sœur. « Il était, dit cette princesse, dans un lit qu'on n'avait » pas remué depuis plus de six mois, et qu'il n'avait » plus la force de faire. Les puces et les punaises le » couvraient ; son linge et sa personne en étaient » pleins. On ne l'a pas changé de chemise ni de bas, » pendant plus d'un an ! Ses ordures restaient dans la » chambre, personne ne les a emportées pendant tout » ce temps. Sa fenêtre, fermée en dedans avec des » verroux, n'était jamais ouverte et l'on ne pouvait » tenir dans cette chambre, à cause de l'odeur infecte. » (Hist. de la *Captivité de Louis XVI et de la famille royale*, pag. 228.)

Il est mort couvert d'ulcères. On crut dans le temps qu'il avait été empoisonné ; et c'est encore aujourd'hui l'opinion la plus générale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avait offert, sous Robespierre, une somme de cent mille écus à un apothicaire de Paris, pour avoir le secret d'un poison lent et efficace. Après le 9 thermidor, un député, nommé Brival, osa reprocher au comité de salut public d'avoir commis beaucoup de crimes inutiles, et d'avoir oublié celui-là.

A la même époque, le député Mathieu dit à la tribune, au nom du comité de sûreté générale : « La » Convention et son comité [illegible] étrangers à toute idée » d'améliorer la captivité des [illegible] enfants de Capet, savent

» comment on fait tomber la tête des rois ; mais ils » ignorent comment on élève leurs enfants. »

Pour préparer la nouvelle de sa mort dans l'opinion publique, et pour la rendre excusable aux yeux des républicains, on répandit que ce malheureux enfant s'était évadé, qu'on l'avait vu sur le boulevard ; cela fut même dit au milieu de la Convention ; et les régicides parurent très-effrayés de cette nouvelle, qu'ils savaient bien être fausse.

Le fils de Louis XVI mourut peu de temps après !

25) PAGE 96, VERS 24.

Ah ! ménagez son ame, et de tout son malheur,
N'allez pas tout d'un coup accabler sa douleur !

La fille de Louis XVI ignorait la mort de sa mère, et celles de sa tante et de son frère, lorsqu'elle sortit du Temple.

26) PAGE 97, VERS 22.

On a vu des enfants s'immoler pour leurs pères,
Des frères disputer le trépas à leurs frères.

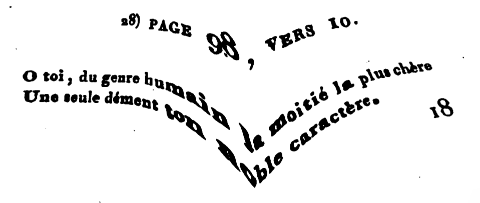
Parmi des traits sans nombre de générosité, on peut citer celui de Loiserolles, qui mourut volontairement pour son fils condamné par le tribunal révolutionnaire

de Paris, et celui de mademoiselle de Maillé, qui s'immola pour sa belle-sœur.

27) PAGE 98, VERS 4.

> On a vu les bourreaux, fatigués de carnage,
> Aux cris de la Pitié laisser fléchir leur rage,
> Rendre à sa fille en pleurs un père malheureux,
> Et, tout couverts de sang, s'attendrir avec eux.

Mademoiselle de Sombreuil se précipita au travers des bourreaux pour sauver son père. Ce héroïsme de la piété filiale désarma les assassins, et M. de Sombreuil fut reconduit par eux en triomphe. Mademoiselle Cazotte parvint aussi à sauver son père, viellard octogénaire ; mais M. Cazotte fut ensuite reconduit en prison, et la justice de ce temps-là fut moins compatissante que les assassins des prisons : il périt sur l'échafaud. On pourrait citer plusieurs autres exemples de ce mélange de barbarie et d'humanité parmi les agents subalternes de la révolution. Nous renvoyons ici le lecteur à l'*Agonie de trente-huit heures de Saint-Méard*, aux Mémoires de Hue, et à ceux de *Bertrand-Moleville*, etc.



18

Madame du Barry, arrivée au pied de l'échafaud, jeta un cri d'effroi. Son courage l'abandonna entièrement, et elle s'écria douloureusement : *Monsieur le Bourreau, encore un moment.* Madame du Barry a été la seule femme qui ait montré cette faiblesse ; toutes les autres ont fait preuve d'une résignation héroïque. Parmi celles qui ont honoré leur mort par un courage plus qu'humain, on peut citer les carmélites de *Royal-Lieu*, près de Compiègne : elles furent condamnées toutes ensemble par le tribunal révolutionnaire. Enchaînées sur la fatale charette, et conduites à travers un peuple furieux, elles chantaient le *Salve regina*, avec la même tranquillité que si elles avaient encore été dans leur église. Lorsqu'une d'elles fut montée à l'échafaud, les autres continuèrent leurs chants religieux ; et ce concert céleste ne fut interrompu que lorsque l'abbesse, qui fut exécutée la dernière, succomba sous la hache du bourreau. Le courage sublime de ces religieuses avait tellement frappé et attendri le peuple, que dès ce moment il cessa d'applaudir aux exécutions, et peu à peu l'esprit populaire se dirigea vers des sentiments d'humanité.

29) PAGE 99, VERS 6.

Tarente, que te veut cet assassin farouche ?
A trahir ton amie il veut forcer ta bouche.

« La princesse de Tarente, dit M. de Bertrand-Mo-

» leville, se sauva à force d'héroïsme. Traduite devant » les juges-bourreaux du 2 septembre, après avoir » attendu son tour pendant quarante heures, sans fer- » mer l'œil, au milieu des cris des victimes qu'on im- » molait, et des angoisses de celles qui allaient être » massacrées, elle retrouva toute son énergie, lors- » qu'elle vit que les interrogatoires qu'on lui faisait » subir tendaient à obtenir d'elle des déclarations qui » inculpassent la reine. Elle réfuta si victorieusement » toutes les calomnies sur lesquelles elle était interrogée, » que l'opinion de tout l'auditoire, hautement pronon- » cée, força ses juges à la déclarer innocente. »

30) PAGE 99, VERS 24.

O vierges de Verdun ! jeunes et tendres fleurs,
Qui ne sait votre sort, qui n'a plaint vos malheurs ?

Trente-huit habitants de Verdun furent traînés à Paris, et jugés par le tribunal révolutionnaire. Parmi ces victimes, se trouvaient des femmes, qui n'avaient d'autre tort que n'avoir porté des fleurs au roi de Prusse, lors de son entrée dans cette ville. Tous les yeux se portaient avec attendrissement sur Henriette, Hélène, Agathe Wattrin, jeunes, aimables, et vertueuses sœurs, filles d'un militaire, parvenu aux grades supérieurs, par de longs et importants services : leur innocence, leur candeur et leur beauté intéressèrent les

bourreaux eux-mêmes. Elles étaient accusées d'avoir prêté de l'argent aux émigrés. Fouquier-Tinville leur fit insinuer qu'elle n'avaient qu'à nier le fait, et qu'elles obtiendraient leur liberté. Bien persuadées d'avoir fait une bonne action, elles refusèrent de se prêter à un désaveu; leur mort fut un des crimes de cette époque révolutionnaire, qui excita le plus d'indignation, et qui prépara la chute des tyrans.

Sophie Tabouillot, fille de l'ancien procureur du roi au baillage de Verdun, et Barbe Henri, fille d'un président au même tribunal, furent aussi comprises dans cette horrible procédure. Comme elles avaient à peine quatorze ans, elles ne furent point condamnées à mort, mais seulement à une exposition de six heures sur la place publique, et à vingt années de détention à la Salpétrière. L'odieux de ce jugement révolta le parti modéré de la Convention, qui parvint ensuite à s'emparer de l'autorité. Après la chute de Robespierre, ces deux jeunes infortunées furent rendues à la liberté.

31) PAGE 100, VERS 11.

Loin les jardins de Flore, et l'impur Tivoli
Par ses bals scandaleux trop long-temps avili,
Où d'infâmes beautés, dans leur profane danse,
Aux mânes de son maître insultaient en cadence!

Le jardin de Tivoli qui appartenait à M. Boutin, décapité sous le règne de la terreur : il est devenu depuis la révolution un lieu de fêtes et de danses publiques.

NOTES

DU

CHANT QUATRIÈME.

1) PAGE 103, VERS 6.

D'un sénat oppresseur les lois usurpatrices
Gouvernent par la peur, règnent par les supplices.
Quelques abus font place à des malheurs plus grands,
Et des débris d'un roi naissent mille tyrans.

Dès que le trône fut renversé, l'autorité se partagea entre les membres de la Convention et ceux de la Commune de Paris. *Je suis las de ma portion de tyrannie*, s'écria un jour le député Rabaut de Saint-Étienne. Il n'était point de club qui ne s'associât aussi à l'exercice de la puissance; et la France en comptait plus de vingt mille. Depuis que le peuple avait été proclamé souverain, tout le monde voulait être peup chaque groupe se considérait comme le peuple souverain, et nous avons vu tout-à-coup s'élever plus de cen

mille peuples, tous égaux en droits, tous rivaux de pouvoirs, et toujours prêts à appuyer leurs prétentions par la violence. Au milieu de cet épouvantable chaos, chaque commune avait son gouvernement, chaque quartier son tyran; et toutes les factions, toujours divisées entr'elles, ne semblaient se réunir que pour donner la mort.

2) PAGE 104, VERS 2.

La France qu'enviaient les nations voisines,
Des ruines du monde accroissant ses ruines,
De son corps gigantesque étale en vain l'orgueil,
Assemblage hideux de victoire et de deuil.

« C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses » humaines. Qu'on voie, dans l'histoire de Rome, tant » de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant » de peuples détruits, tant de triomphes, tant de po» litique, de constance, de courage; ce projet d'enva» hir tout, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit» il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres? » Quoi! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois, que » pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de » quelques-uns de ses plus indignes citoyens, et s'ex» terminer par ses propres arrêts! On n'élève donc sa » puissance que pour la voir mieux renversée! Les » hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, » que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de » plus heureuses mains! » (MONTESQUIEU, *Grandeur et Decadence des Romains*, chap. 15.).

3) PAGE 107, VERS 1er.

O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels, restant au Capitole,
Après le roi des dieux, fut sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois?

Le dieu Terme était la divinité qui présidait aux limites des champs. Lorsque les dieux voulurent céder la place du Capitole à Jupiter, ils se retirèrent dans les environs par respect; mais le dieu Terme démeura à sa place. On ne lui offrait aucun sacrifice sanglant, comme étant un dieu de paix et de concorde; mais sa vengeance était dénoncée contre ceux qui osaient empiéter sur les biens d'autrui.

4) PAGE 108, VERS 2.

Sans doute le Français, malheureux, dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé.

Ces vers furent composés à l'époque où Buonaparte, devenu le maître de la France, permit aux émigrés, qui voulurent se soumettre à ses lois, de rentrer dans leur patrie. Il ne leur fit pas rendre leurs biens, dont la plupart étaient déjà vendus; cependant il est juste de dire que beaucoup de restitutions furent faites de son temps, et qu'il ne s'opposa jamais aux transactions entre les anciens propriétaires et les acquéreurs.

5) PAGE 108, VERS 22.

. . . . Et vous qui sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts.

Les biens des condamnés par les tribunaux révolutionnaires, qui avaient été confisqués, et qui n'étaient pas encore vendus, furent restitués aux héritiers après la mort de Robespierre; mais ceux de ces biens qui déjà n'étaient plus dans les mains de la république, sont restés confisqués : ainsi l'aveugle hasard a dirigé cet acte de justice si imparfait et malheureusement ce furent toujours les plus petites propriétés qui se vendirent les premières; et qui le furent ainsi irrévocablement. Voilà comment de pauvres gentilshommes de province ont perdu toute leur fortune pour avoir obéi aux ordres du roi, tandis que grands et riches propriétaires sont rentrés dans la totalité de leurs biens.

6) PAGE 116, VERS 9.

Gardez-vous donc d'offrir la scandaleuse scène
De ces cœurs généreux punis d'aimer leurs rois.

Ces vers faisaient allusion à l'arrestation d'Imbert-Colomès et d'autres émigrés français, qui eut lieu à Bareuth en 1801. Leurs papiers, saisis par ordre de la

Prusse, furent remis au général Beurnonville, qui était alors ambassadeur à Berlin; et celui-ci les envoya à Paris, où le gouvernement consulaire les fit imprimer sous le titre de *Papiers saisis à Bareuth*, 1 vol. in-8°. (On peut consulter sur cet événement l'article Imbert-Colomès dans la Biographie universelle).

7) PAGE 113, VERS 12.

Un faux amour de paix enfante les orages,
Et la faute d'un jour pèse sur tous les âges.

« Lorsqu'on voit, dit Montesquieu, deux grands » peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est » souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut » demeurer spectateur tranquille. Les Romains eurent » à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent » de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre » pour tout envahir. »

(*Grandeur et Décadence des Romains.*)

8) PAGE 116, VERS 23.

Pontife des Liégeois, accepte mon hommage;
Le plus près du volcan, tu défias l'orage.

Le prince évêque de Liége se montra, dès le com-

mencement de l'émigration, l'un des plus empressés à secourir les malheureux Français obligés de quitter leur patrie ; mais ses généreux secours ne leur furent pas long-temps utiles ; le prélat vit bientôt ses états envahis, et il fut lui-même obligé de fuir devant les ennemis de la religion et de la monarchie.

9) PAGE 117, VERS 6.

. . . . Et toi! daigne m'entendre,
Waldeck, homme éclairé, prince aimable, ami tendre!
Je ne te vis jamais. Par l'estime dicté,
Mon vers par tes faveurs n'est point décrédité.

On voit que dans ces vers, comme dans d'autres passages, la même idée a nécessité la même expression.

10) PAGE 118, VERS 1er.

Mais vous, soyez bénis, vous, peuples magnanimes,
Qui de nos oppresseurs réparâtes les crimes!
Toi surtout, brave Anglais, libre ami de tes rois.

Lorsque ce poème fut publié en France, pour la première fois, en 1802, le parti révolutionaire se déchaîna contre l'auteur et contre ses vers avec la plus extrême violence. Le gouvernement de ce temps-là,

qui en avait permis la publication, se flattant qu'il produirait peu d'effet par le moyen des suppressions qu'il avait exigées, fut effrayé de la sensation que firent les *seuls* passages qu'il avait permis, sur les crimes de la révolution, et principalement sur les malheurs de la famille royale ; mais il n'était plus temps de l'arrêter ; déjà le poème était dans toutes les mains. La police, ne pouvant plus employer d'autres moyens, le fit critiquer amèrement par tous ses journaux ; elle fit même composer contre l'auteur les libelles les plus dégoûtans.

Le passage contre lequel on se déchaîna le plus, fut cet éloge si mérité de la générorité que les Anglais ont montrée à tous les Français qui sont allés chercher un asile dans leur pays.

Les secours qu'ils leur accordèrent alors, sont continués à une grande partie de ceux qui n'ont pas recouvré leur fortune par la restauration : la plupart de ceux qui avaient été ramenés en France avec le roi, soit par l'espérance d'y trouver un meilleur sort, soit par l'amour de la patrie, sont retournés en Angleterre, où ils continuent à recevoir le traitement qui leur avait été accordé pour les services qu'ils ont rendus au roi de France.

11) PAGE 118, VERS 20.

Pour corriger encor la fortune ennemie
Du vénérable Oxford l'antique académie
Multiplia pour vous ce volume divin
ue l'homme infortuné ne lit jamais en vain

L'université d'Oxford a fait imprimer la Bible, pour en distribuer les exemplaires aux ecclésiastiques français émigrés, qui se trouvaient en Angleterre.

12) PAGE 120, VERS 15.

Non, non : je l'ai promis à l'aimable Glairesse;
Beau lieu qui nourrissait ma poétique ivresse!

Glairesse est un village sur le lac de Bienne, dont le paysage est très-pittoresque. Delille l'a habité pendant quelques mois, en 1796.

13) PAGE 120, VERS 24.

Ces bosquets de Saint-Pierre, île délicieuse,
Qu'embellit de Rousseau la prose harmonieuse!

« De toutes les habitations où j'ai demeuré, dit » Rousseau, dans sa cinquième promenade, aucune » ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a » laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, » au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on » appelle à Neuchâtel, l'île de la Motte, est bien peu » connue, même en Suisse : aucun voyageur, que je » sache, n'en fait mention. Cependant, elle est très- » agréable, et singulièrement située pour le bonheur » d'un homme qui aime à se circonscrire; car, quoique

» je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée » en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui » ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jus- » qu'ici chez nul autre.

» Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et » plus romantiques que celles du lac de Genève, parce » que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus » près, mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a » moins de culture, de champs et de vignes, moins de » villes et de maisons, il y a aussi plus de verdures » naturelles, plus de prairies, d'asiles ombragés, de » bocages, des contrastes plus fréquents, et des acci- » dents plus rapprochés. Comme il n'y a pas, sur ces » heureux bords, de grandes routes commodes pour les » voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs, » mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires » qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, » et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun » autre bruit que le cri des aigles, le ramage entre- » coupé de quelques oiseaux, et le roulement des tor- » rents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, » d'une forme presque ronde, enferme dans son » milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, » d'environ demi-lieue de tour; l'autre, plus petite, » déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par » les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse, » pour réparer les dégats que les vagues et les orages » font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible » est toujours employée au profit du puissant.

» Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande » agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de » Berne, ainsi que l'île, et où loge un receveur avec sa » famille et ses domestiques; il y entretient une nom- » breuse basse-cour, une volière et des réservoirs pour « le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement » variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre » toutes sortes de sites, et souffre toutes sortes de » culture; on y trouve des champs, des vignes, des » bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de » bosquets, et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, » dont le bord des eaux entretient la fraîcheur. Une » autre terrasse, plantée de deux rangs d'arbres, borde » l'île dans sa longueur; et, dans le milieu de cette ter- » rasse, on a bâti un joli salon, où les habitants des » rives voisines se rassemblent, et viennent danser les » dimanches, durant les vendanges. »

14) PAGE 121, VERS 4.

O bords infortunés! en vain nos oppresseurs
Nous ont de votre asile envié les douceurs;
Et, menaçant de loin vos frêles républiques,
Ont lancé contre nous leurs arrêts tyranniques....

Le Directoire a souvent poursuivi les émigrés jusque sur les terres étrangères, et plus d'une fois le gouvernement de la Hollande et de la Suisse, et même des souverains que leur puissance devait rendre plus indé-

pendants, reçurent l'ordre de les chasser de leur territoire. Ce fut toujours la première condition des traités conclus avec la république, et ceux-là mêmes qui avaient épousé avec le plus de chaleur la cause des royalistes en France, n'hésitèrent pas à en abandonner hautement les défenseurs les plus dévoués, lorsque la défaite de leur parti n'a plus offert à l'ambition aucun moyen de succès. Les persécuteurs eux-mêmes ont été quelquefois plus généreux.

15) PAGE 121, VERS 17.

Sparte, ne parle plus de tes trois cents guerriers;
Un seul de leurs combats égale tes lauriers.

Toute l'Europe a parlé de l'armée de Condé : nous ne citerons donc qu'une seule des nombreuses actions qui ont également signalé sa valeur et sa générosité.

Le 19 juillet 1794, quatre-vingts gentilshommes, commandés par M. le chevalier de Salgues, maréchal-de-camp, reprirent à la baïonnette la redoute de Belhem, défendue par un bataillon de grenadiers. L'armée de Condé fit, pour la première fois, des prisonniers. Ceux-ci, qui avaient été témoins de la férocité avec laquelle on avait massacré les camarades des braves gens à qui la Providence les livrait, s'attendaient à être les victimes d'un droit de représailles qui leur paraissait naturel et inévitable, lorsque le prince de Condé,

après avoir visité ses blessés, se rendit au milieu d'eux, leur parla avec une bonté rassurante, et ordonna devant eux aux chirurgiens de les traiter avec les mêmes soins que les gentilshommes et les soldats de son armée.

16) PAGE 122, VERS 16.

Et prodignes d'un sang chéri de la victoire,
Trois générations vont ensemble à la gloire.

Le même champ de bataille a vu souvent se distinguer par les mêmes exploits, le père, le fils et le petit-fils de cette illustre maison de Condé, que nous voyons près de finir si malheureusement, pour la gloire et l'honneur de la France! Les beaux vers de Delille sont ici tout-à-fait historiques. On sent qu'ils n'avaient pas pu être publiés en France, dans les éditions précédentes. Cependant l'usurpateur du trône de Saint Louis, ne s'était pas encore couvert du sang du duc d'Enghien; mais il sentait déjà que ce jeune héros pourrait un jour apporter des obstacles à ses projets, et déjà il songeait aux moyens de l'immoler à son ambition.

17) PAGE 122, VERS 20.

Eh! quels transports nouveaux, quels moments pleins de charmes,
Quand parut votre roi, votre compagnon d'armes!

Ce fut en 1795, que le roi Louis XVIII, venant de Vérone, se rendit à l'armée de Condé, qui était alors campée sur les bords du Rhin, dans le Brisgaw.

18) PAGE 123, VERS 18.

Tel ne fut point ton cœur, toi, courageux ami.

M. Marin, que Delille a présenté ici sous des couleurs aussi flatteuses, avait servi dans l'armée de Condé ; et ses talents en musique, que le poète a vantés avec tant de chaleur, avaient charmé plus d'une fois ses compagnons d'armes.

19) PAGE 125, VERS 6.

Combien l'Europe a vu d'illustres ouvriers
S'exercer avec gloire aux plus humbles métiers !

Plusieurs émigrés ont su employer dans leur exil les talents que l'éducation leur avait donnés ; quelques-uns ont embrassé des professions mécaniques ; d'autres ont enseigné le dessin et la musique ; les hommes instruits ont appris aux étrangers les principes de la littérature et de la langue française. La langue française et le goût de notre littérature sont beaucoup plus universellement répandus en Europe, qu'ils ne l'étaient il y a trente

ans : on le doit aux émigrés, et surtout aux ecclésiastiques. En rentrant dans leur patrie, ils y ont rapporté les connaissances qu'ils ont puisées chez les étrangers ; et les langues étrangères, telles que l'italien, l'anglais et l'allemand, sont aujourd'hui beaucoup plus répandues chez les Français, à qui on reprochait de ne savoir que leur propre langue.

Les femmes émigrées ont fait connaître aux étrangers nos arts agréables ; elles leur ont donné nos goûts, et les talents qu'elles avaient cultivés sont devenus pour elles une ressource dans les malheurs de l'exil.

20) PAGE 125, VERS 13.

De son vêtement d'or un Caumont l'embellit;
Et de son luxe heureux mon art s'enorgueillit.

M. de Caumont, maréchal-de-camp, s'était fait relieur à Londres, et il était devenu un des plus habiles ouvriers dans ce genre,

21) PAGE 127, VERS 2.

Telle je nourrissais ma douce rêverie,
Lorsque de deux Français le sort miraculeux
M'apprend que le destin réalise mes vœux.

Delille, après avoir terminé cet épisode, apprit que tout ce qu'il avait imaginé était arrivé, avec la différence

cependant, qu'il place la scène dans l'Amérique méridionale, sur les rives de l'Amazone, et qu'elle s'est passée dans l'Amérique septentrionale.

En 1793, M. et Mme. de Latour-du-Pin parvinrent à s'échapper de Bordeaux, en s'embarquant sur un vaisseau américain. Ils abordèrent à Boston, avec M. de Chambeau, leur compagnon d'infortune. Peu de temps après leur arrivée, ils eurent la douleur d'apprendre tous les trois la mort de leur père : M. de Dillon, M. de Latour-du-Pin, ex-ministre, et M. de Chambeau, avaient péri le même jour sur l'échafaud. Cette affreuse nouvelle ne fit que fortifier la résolution qu'ils avaient prise, d'aller vivre loin d'un pays où ils venaient de perdre tout ce qu'ils avaient de plus cher. Il leur restait cinq cents louis pour toute ressource ; il fallait en déterminer l'emploi, sans délai et sans méprise ; il fallait surtout aller chercher, dans la solitude et dans une vie laborieuse, un asile contre les souvenirs trop déchirants de la révolution française. Leur parti fut bientôt pris, et le plan fut exécuté avec autant de courage que d'intelligence. Qu'on se figure deux jeunes époux, qui avaient vécu à la cour, comblés des dons de la nature et de la fortune, élevés dans la magnificence du luxe, instruits dans tous les arts agréables, et tout-à-coup tombés dans une situation où tout ce qu'ils avaient appris leur devenait inutile, et où ils étaient obligés, pour ainsi dire, de recommencer la vie. Ils arrivèrent chez un paysan du comté de New-York, recommandés par le général Hamilton, et plus encore par leur mal-

heur. Ils prièrent le fermier de les revevoir en pension, pour s'instruire à son école des détails de l'exploitation d'une ferme, et de la culture des terres en Amérique. Ils passèrent ainsi six mois chez leur hôte, devenu leur instituteur et leur ami ; ils allèrent ensuite s'établir sur les bords de la Delaware, à quelques lieues d'Albani ; là, aidés de deux négresses et d'un nègre esclaves, M. et Mme. de Latour-du-Pin n'ont plus connu que les devoirs, les occupations et les plaisirs de la vie champêtre ; il partageaient avec leurs nègres tous les travaux de la ferme.

M. de Latour-du-Pin labourait lui-même les champs, et abattait les arbres des forêts : tantôt agriculteur, tantôt architecte et maçon, chaque jour il agrandissait sa chaumière et étendait son domaine : il était parvenu à faire le meilleur cidre de la contrée. Mme. de Latour-du-Pin, qui était la ménagère, portait, au marché d'Albani, les légumes du jardin et les produits de la basse-cour, qui étaient sous son inspection particulière ; elle faisait elle-même le pain, et s'occupait de tous les détails du ménage.

C'est dans cette situation qu'ils ont reçu la visite de quelques amis d'Europe, que la révolution avait, comme eux, fait fuir de leur patrie. Aussitôt que la France est devenue abordable pour les malheureux qui avaient été proscrits, les parents et les amis de M. et Mme. de Latour-du-Pin, ainsi que la ville qu'ils avaient habitée, se sont réunis pour les engager à y revenir ; ce n'est pas

sans peine qu'ils se sont séparés de la nouvelle société qui les avait adoptés.

22) PAGE 134, VERS 21.

Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantais la Pitié, je peignais nos misères.
Souris à mes accents, ô prince généreux,
A qui je dus ma gloire en des jours plus heureux!

S. A. R. Monsieur, comte d'Artois, s'était déclaré le Mécène de notre poète, quelque temps après la publication de sa traduction des *Géorgiques*. L'abbaye de Saint-Séverin, en Poitou, fut un des bienfaits du prince dont le poète reconnaissant a plus d'une fois chanté les bontés.

23) PAGE 136, VERS 13.

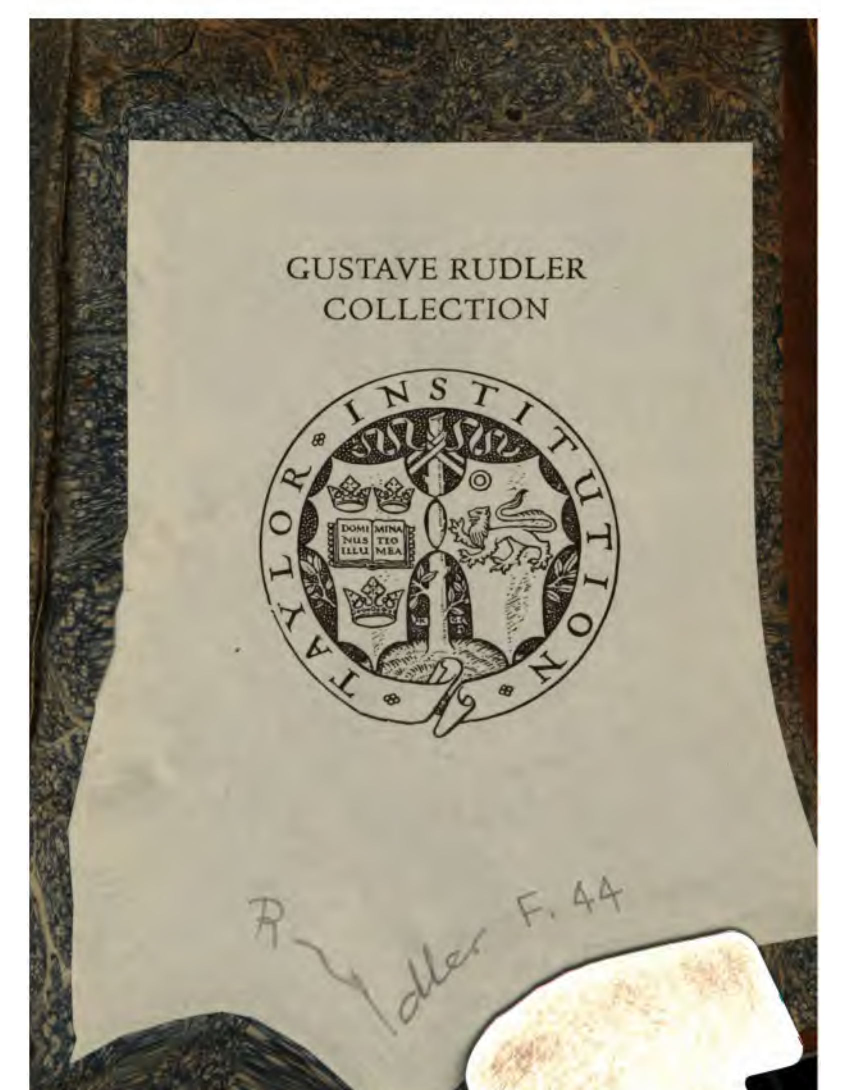
C'est ton heureux pays qui vit former leurs chaînes,
Toi, qui du nord charmé viens de saisir les rênes,
Jeune et digne héritier de l'empire des Czars!

Le mariage de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême et de Madame, fille de Louis XVI, s'est fait, en 1798, à Mittau, en Courlande, sous les auspices de Paul Ier. Peu de temps après, Alexandre lui succéda, et c'est à cet empereur que sont adressés les vers de

Delille, devenus si prophétiques. Un magnifique exemplaire, imprimé à Paris dès long-temps, relié aux armes de Russie, et dans lequel ce passage n'avait pas été supprimé, malgré la surveillance de la police de Buonaparte, fut mis sous les yeux de l'empereur de Russie, deux heures après son entrée à Paris, le 31 mars 1814, au moment où il venait placer la couronne sur le front de Louis XVIII.

FIN.




GUSTAVE RUDLER
COLLECTION
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Rudler F. 44

